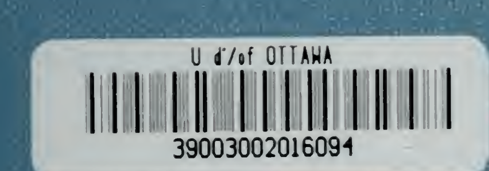

U d'/of OTTAWA
39003002016094



11-1-68

LES

# MILLE ET UNE NUITS





Jouaust Ed

Imp A Salmon

HISTOIRE DE NOUREDDIN
(Le Bain de la belle Persienne)

GALLAND

# LES MILLE & UNE NUITS

## CONTES ARABES

RÉIMPRIMÉS SUR L'ÉDITION ORIGINALE

AVEC UNE

PRÉFACE DE JULES JANIN

*Vingt et une eaux-fortes par Ad. Lalauze*

TOME SIXIÈME




PARIS

LIBRAIRIE DES BIBLIOPHILES

Rue Saint-Honoré, 338

M DCCC LXXXI



LES

# MILLE ET UNE NUITS

## HISTOIRE DE NOUREDDIN

ET

## DE LA BELLE PERSIENNE

La ville de Balsora fut longtemps la capitale d'un royaume tributaire des califes. Le roi qui le gouvernoit du temps du calife Haroun-al-Raschid s'appeloit Zineby ; et l'un et l'autre étoient cousins, fils de deux frères. Zineby n'avoit pas jugé à propos de confier l'administration de ses États à un seul vizir; il en avoit choisi deux, Khacan et Saouy.

Khacan étoit doux, prévenant, libéral, et se fai-

soit un plaisir d'obliger ceux qui avoient affaire à lui en tout ce qui dépendoit de son pouvoir, sans porter préjudice à la justice qu'il étoit obligé de rendre. Il n'y avoit aussi personne à la cour de Balsora, ni dans la ville, ni dans tout le royaume, qui ne le respectât et ne publiât les louanges qu'il méritoit.

Saouy étoit tout d'un autre caractère : il étoit toujours chagrin, et il rebutoit également tout le monde, sans distinction de rang ou de qualité. Avec cela, bien loin de se faire un mérite des grandes richesses qu'il possédoit, il étoit d'une avarice achevée, jusqu'à se refuser à lui-même les choses nécessaires. Personne ne pouvoit le souffrir, et jamais on n'avoit entendu dire de lui que du mal. Ce qui le rendoit plus haïssable, c'étoit la grande aversion qu'il avoit pour Khacan, et qu'en interprétant en mal tout le bien que faisoit ce digne ministre, il ne cessoit de lui rendre de mauvais offices auprès du roi.

Un jour, après le conseil, le roi de Balsora se délassoit l'esprit, et s'entretenoit avec ses deux vizirs et plusieurs autres membres du conseil. La conversation tomba sur les femmes esclaves que l'on achète, et que l'on tient parmi nous à peu près au même rang que les femmes que l'on a en mariage légitime. Quelques-uns prétendoient qu'il suffisoit qu'une esclave que l'on achetoit fût belle et bien faite pour se consoler des femmes que l'on

est obligé de prendre par alliance ou par intérêt de famille, qui n'ont pas toujours une grande beauté, ni les autres perfections du corps en partage.

Les autres soutenoient, et Khacan étoit de ce sentiment, que la beauté et toutes les belles qualités du corps n'étoient pas les seules choses que l'on devoit rechercher dans une esclave, mais qu'il falloit qu'elles fussent accompagnées de beaucoup d'esprit, de sagesse, de modestie, d'agrément, et, s'il se pouvoit, de plusieurs belles connoissances. La raison qu'ils en apportoient est, disoient-ils, que rien ne convient davantage à des personnes qui ont de grandes affaires à administrer, qu'après avoir passé toute la journée dans une occupation si pénible, de trouver, en se retirant en leur particulier, une compagnie dont l'entretien étoit également utile, agréable et divertissant. « Car enfin, ajoutoient-ils, c'est ne pas différer des bêtes que d'avoir une esclave pour la voir simplement, et contenter une passion que nous avons commune avec elles. »

Le roi se rangea du parti des derniers, et il le fit connoître en ordonnant à Khacan de lui acheter une esclave qui fût parfaite en beauté, qui eût toutes les belles qualités que l'on venoit de dire, et, sur toutes choses, qui fût très savante.

Saouy, jaloux de l'honneur que le roi faisoit à Khacan, et qui avoit été de l'avis contraire : « Sire, reprit-il, il sera bien difficile de trouver une esclave

aussi accomplie que Votre Majesté la demande. Si on la trouve, ce que j'ai de la peine à croire, elle l'aura à bon marché si elle ne lui coûte que dix mille pièces d'or. — Saouy, repartit le roi, vous trouvez apparemment que la somme est trop grosse : elle peut l'être pour vous, mais elle ne l'est pas pour moi. » En même temps le roi ordonna à son grand trésorier, qui étoit présent, d'envoyer les dix mille pièces d'or chez Khacan.

Dès que Khacan fut de retour chez lui, il fit appeler tous les courtiers qui se mêloient de la vente des femmes et des filles esclaves, et les chargea, dès qu'ils auroient trouvé une esclave telle qu'il la leur dépeignit, de venir lui en donner avis. Les courtiers, autant pour obliger le vizir Khacan que pour leur intérêt particulier, lui promirent de mettre tous leurs soins à en découvrir une selon qu'il la souhaitoit. Il ne se passoit guère de jour qu'on ne lui en amenât quelqu'une, mais il y trouvoit toujours quelques défauts.

Un jour, de grand matin, que Khacan alloit au palais du roi, un courtier se présenta à l'étrier de son cheval avec grand empressement, et lui annonça qu'un marchand de Perse, arrivé le jour de devant fort tard, avoit une esclave à vendre d'une beauté achevée, au-dessus de toutes celles qu'il pouvoit avoir vues. « A l'égard de son esprit et de ses connoissances, ajouta-t-il, le marchand la ga-

rantit pour tenir tête à tout ce qu'il y a de beaux esprits et de savans au monde. »

Khacan, joyeux de cette nouvelle qui lui faisoit espérer d'avoir lieu de bien faire sa cour, lui dit de lui amener l'esclave à son retour du palais, et continua son chemin.

Le courtier ne manqua pas de se trouver chez le vizir à l'heure marquée ; et Khacan trouva l'esclave belle si fort au delà de son attente qu'il lui donna dès lors le nom de belle Persienne. Comme il avoit infiniment d'esprit et qu'il étoit très savant, il eut bientôt connu, par l'entretien qu'il eut avec elle, qu'il chercheroit inutilement une autre esclave qui la surpassât en aucune des qualités que le roi demandoit. Il demanda au courtier à quel prix le marchand de Perse l'avoit mise.

« Seigneur, répondit le courtier, c'est un homme qui n'a qu'une parole : il proteste qu'il ne peut la donner, au dernier mot, à moins de dix mille pièces d'or. Il m'a même juré que sans compter ses soins, ses peines, et le temps qu'il y a qu'il l'élève, il a fait à peu près la même dépense pour elle, tant en maîtres pour les exercices du corps, et pour l'instruire et lui former l'esprit, qu'en habits et en nourriture. Comme il la jugea digne d'un roi dès qu'il l'eut achetée dans sa première enfance, il n'a rien épargné de tout ce qui pouvoit contribuer à la faire arriver à ce haut rang. Elle joue de toutes

sortes d'instrumens, elle chante, elle danse; elle écrit mieux que les écrivains les plus habiles; elle fait des vers; il n'y a pas de livres enfin qu'elle n'ait lus. On n'a pas entendu dire que jamais esclave ait su autant de choses qu'elle en sait. »

Le vizir Khacan, qui connoissoit le mérite de la belle Persienne beaucoup mieux que le courtier, qui n'en parloit que sur ce que le marchand lui en avoit appris, n'en voulut pas remettre le marché à un autre temps. Il envoya chercher le marchand par un de ses gens, où le courtier enseigna qu'on le trouveroit.

Quand le marchand de Perse fut arrivé: « Ce n'est pas pour moi que je veux acheter votre esclave, lui dit le vizir Khacan, c'est pour le roi; mais il faut que vous la lui vendiez à un meilleur prix que celui que vous y avez mis.

— Seigneur, répondit le marchand, je me ferois un grand honneur d'en faire présent à Sa Majesté, s'il appartenoit à un marchand comme moi d'en faire de cette conséquence. Je ne demande proprement que l'argent que j'ai déboursé pour la former et la rendre comme elle est. Ce que je puis dire, c'est que Sa Majesté aura fait une acquisition dont elle sera très contente. »

Le vizir Khacan ne voulut pas marchander; il fit compter la somme au marchand; et le marchand, avant de se retirer: « Seigneur, dit-il au vizir,

puisque l'esclave est destinée pour le roi, vous voudrez bien que j'aie l'honneur de vous dire qu'elle est extrêmement fatiguée du long voyage que je lui ai fait faire pour l'amener ici. Quoique ce soit une beauté qui n'a point de pareilles, ce sera néanmoins tout autre chose si vous la gardez chez vous seulement une quinzaine de jours, et que vous donniez un peu de vos soins pour la faire bien traiter. Ce temps-là passé, lorsque vous la présenterez au roi, elle vous fera un honneur et un mérite dont j'espère que vous me saurez quelque gré. Vous voyez même que le soleil lui a un peu gâté le teint ; mais, dès qu'elle aura été au bain deux ou trois fois, et que vous l'aurez fait habiller de la manière que vous le jugerez à propos, elle sera si fort changée que vous la trouverez infiniment plus belle. »

Khacan prit le conseil du marchand en bonne part, et résolut de le suivre. Il donna à la belle Persienne un appartement en particulier près celui de sa femme, qu'il pria de la faire manger avec elle, et de la regarder comme une dame qui appartenoit au roi. Il la pria aussi de lui faire faire plusieurs habits les plus magnifiques qu'il seroit possible, et qui lui conviendroient le mieux. Avant de quitter la belle Persienne : « Votre bonheur, lui dit-il, ne peut être plus grand que celui que je viens de vous procurer. Jugez-en vous-même :

c'est pour le roi que je vous ai achetée, et j'espère qu'il sera beaucoup plus satisfait de vous posséder que je ne le suis de m'être acquitté de la commission dont il m'avoit chargé. Ainsi, je suis bien aise de vous avertir que j'ai un fils qui ne manque pas d'esprit, mais jeune, folâtre et entreprenant, et de vous bien garder de lui lorsqu'il s'approchera de vous. » La belle Persienne le remercia de cet avis ; et, après qu'elle l'eut bien assuré qu'elle en profiteroit, il se retira.

Noureddin, c'est ainsi que se nommoit le fils du vizir Khacan, entroit librement dans l'appartement de sa mère, avec qui il avoit coutume de prendre ses repas. Il étoit très bien fait de sa personne, jeune, agréable et hardi ; et, comme il avoit infiniment d'esprit et qu'il s'exprimoit avec facilité, il avoit un don particulier de persuader tout ce qu'il vouloit. Il vit la belle Persienne ; et dès leur première entrevue, quoiqu'il eût appris que son père l'avoit achetée pour le roi, et que son père le lui eût déclaré lui-même, il ne se fit pas néanmoins la moindre violence pour s'empêcher de l'aimer. Il se laissa entraîner par les charmes dont il fut frappé d'abord, et l'entretien qu'il eut avec elle lui fit prendre la résolution d'employer toute sorte de moyens pour l'enlever au roi.

De son côté, la belle Persienne trouva Noureddin très aimable. « Le vizir me fait un grand hon-

neur, dit-elle en elle-même, de m'avoir achetée pour me donner au roi de Balsora. Je m'estimerois très heureuse, quand il se contenteroit de ne me donner qu'à son fils. »

Noureddin fut très assidu à profiter de l'avantage qu'il avoit de voir une beauté dont il étoit si amoureux, de s'entretenir, de rire et de badiner avec elle. Jamais il ne la quittoit que sa mère ne l'y eût contraint. « Mon fils, lui disoit-elle, il n'est pas bienséant à un jeune homme comme vous de demeurer toujours dans l'appartement des femmes. Allez, retirez-vous, et travaillez à vous rendre digne de succéder un jour à la dignité de votre père. »

Comme il y avoit longtemps que la belle Persienne n'étoit allée au bain à cause du long voyage qu'elle venoit de faire, cinq ou six jours après qu'elle eut été achetée, la femme du vizir Khacan eut soin de faire chauffer exprès pour elle celui que le vizir avoit chez lui. Elle l'y envoya avec plusieurs de ses femmes esclaves à qui elle recommanda de lui rendre les mêmes services qu'à elle-même, et, au sortir du bain, de lui faire prendre un habit très magnifique qu'elle lui avoit déjà fait faire. Elle y avoit pris d'autant plus de soin qu'elle vouloit s'en faire un mérite auprès du vizir son mari, et lui faire connoître combien elle s'intéressoit en tout ce qui pouvoit lui plaire.

A la sortie du bain, la belle Persienne, mille fois plus belle qu'elle ne l'avoit paru à Khacan lorsqu'il l'avoit achetée, vint se faire voir à la femme de ce vizir, qui eut de la peine à la reconnoître.

La belle Persienne lui baisa la main avec grâce, et lui dit : « Madame, je ne sais pas comment vous me trouvez avec l'habit que vous avez pris la peine de me faire faire. Vos femmes, qui m'assurent qu'il me fait si bien qu'elles ne me connoissent plus, sont apparemment des flatteuses : c'est à vous que je m'en rapporte. Si néanmoins elles disoient la vérité, ce seroit vous, Madame, à qui j'aurois toute l'obligation de l'avantage qu'il me donne.

— Ma fille, reprit la femme du vizir avec bien de la joie, vous ne devez pas prendre pour une flatterie ce que mes femmes vous ont dit : je m'y connois mieux qu'elles ; et, sans parler de votre habit qui vous sied à merveille, vous apportez du bain une beauté si fort au-dessus de ce que vous étiez auparavant que je ne vous reconnois plus moi-même ; si je croyois que le bain fût encore assez bon, j'irois en prendre ma part : je suis aussi bien dans un âge qui demande désormais que j'en fasse souvent provision. — Madame, reprit la belle Persienne, je n'ai rien à répondre aux honnêtetés que vous avez pour moi, sans les avoir méritées.

Pour ce qui est du bain, il est admirable; et, si vous avez dessein d'y aller, vous n'avez pas de temps à perdre. Vos femmes peuvent vous dire la même chose que moi. »

La femme du vizir considéra qu'il y avoit plusieurs jours qu'elle n'étoit allée au bain, et voulut profiter de l'occasion. Elle le témoigna à ses femmes, et ses femmes se furent bientôt munies de tout l'appareil qui lui étoit nécessaire. La belle Persienne se retira à son appartement; et la femme du vizir, avant de passer au bain, chargea deux petites esclaves de demeurer près d'elle, avec ordre de ne pas laisser entrer Noureddin, s'il venoit.

Pendant que la femme du vizir Khacan étoit au bain et que la belle Persienne étoit seule, Noureddin arriva; et, comme il ne trouva pas sa mère dans son appartement, il alla à celui de la belle Persienne, où il trouva les deux petites esclaves dans l'antichambre. Il leur demanda où étoit sa mère; à quoi elles répondirent qu'elle étoit au bain. « Et la belle Persienne, reprit Noureddin, y est-elle aussi? — Elle en est revenue, repartirent les esclaves, et elle est dans sa chambre; mais nous avons ordre de madame votre mère de ne vous pas laisser entrer. »

La chambre de la belle Persienne n'étoit fermée que par une portière. Noureddin s'avança pour entrer, et les deux esclaves se mirent au-devant

pour l'en empêcher. Il les prit par le bras l'une et l'autre, les mit hors de l'antichambre et ferma la porte sur elles. Elles coururent au bain en faisant de grands cris, et annoncèrent à leur dame, en pleurant, que Noureddin étoit entré dans la chambre de la belle Persienne malgré elles, et qu'il les avoit chassées.

La nouvelle d'une si grande hardiesse causa à la bonne dame une mortification des plus sensibles. Elle interrompit son bain, et s'habilla avec une diligence extrême. Mais, avant qu'elle eût achevé et qu'elle arrivât à la chambre de la belle Persienne, Noureddin en étoit sorti, et il avoit pris la fuite.

La belle Persienne fut extrêmement étonnée de voir entrer la femme du vizir tout en pleurs, et comme une femme qui ne se possédoit plus. « Madame, lui dit-elle, oserois-je vous demander d'où vient que vous êtes si affligée ? Quelle disgrâce vous est arrivée au bain pour vous avoir obligée d'en sortir si tôt ?

— Quoi ! s'écria la femme du vizir, vous me faites cette demande d'un esprit tranquille, après que mon fils Noureddin est entré dans votre chambre, et qu'il y est demeuré seul avec vous ? Pouvoit-il nous arriver un plus grand malheur à lui et à moi ?

— De grâce, Madame, repartit la belle Persienne, quel malheur peut-il y avoir pour vous et

pour Noureddin dans ce que Noureddin a fait?

— Comment! répliqua la femme du vizir, mon mari ne vous a-t-il pas dit qu'il vous a achetée pour le roi? et ne vous avoit-il pas avertie de prendre garde que Noureddin n'approchât de vous?

— Je ne l'ai pas oublié, Madame, reprit encore la belle Persienne ; mais Noureddin m'est venu dire que le vizir son père avoit changé de sentiment, et qu'au lieu de me réserver pour le roi, comme il en avoit eu l'intention, il lui avoit fait présent de ma personne. Je l'ai cru, Madame ; et, esclave comme je suis, accoutumée aux lois de l'esclavage dès ma plus tendre jeunesse, vous jugez bien que je n'ai pu et que je n'ai dû m'opposer à sa volonté. J'ajouterai même que je l'ai fait avec d'autant moins de répugnance que j'avois conçu une forte inclination pour lui, par la liberté que nous avons eue de nous voir. Je perds sans regret l'espérance d'appartenir au roi, et je m'estimerai très heureuse de passer toute ma vie avec Noureddin. »

A ce discours de la belle Persienne : « Plût à Dieu, dit la femme du vizir, que ce que vous me dites fût vrai, j'en aurois bien de la joie! Mais croyez-moi : Noureddin est un imposteur ; il vous a trompée, et il n'est pas possible que son père lui ait fait le présent qu'il vous a dit. Qu'il est malheureux, et que je suis malheureuse! Et que son

père l'est davantage par les suites fâcheuses qu'il doit craindre, et que nous devons craindre avec lui ! Mes pleurs ni mes prières ne sont pas capables de le fléchir, ni d'obtenir son pardon. Son père va le sacrifier à son juste ressentiment dès qu'il sera informé de la violence qu'il vous a faite. » En achevant ces paroles, elle pleura amèrement ; et ses esclaves, qui ne craignoient pas moins qu'elle pour la vie de Noureddin, suivirent son exemple.

Le vizir Khacan arriva quelques momens après, et fut dans un grand étonnement de voir sa femme et les esclaves en pleurs, et la belle Persienne fort triste. Il en demanda la cause ; et sa femme et les esclaves augmentèrent leurs cris et leurs larmes au lieu de lui répondre. Leur silence l'étonna davantage ; et, en s'adressant à sa femme : « Je veux absolument, lui dit-il, que vous me déclariez ce que vous avez à pleurer, et que vous me disiez la vérité. »

La dame, désolée, ne put se dispenser de satisfaire son mari : « Promettez-moi donc, Seigneur, reprit-elle, que vous ne me voudrez point de mal de ce que je vous dirai : je vous assure d'abord qu'il n'y a pas de ma faute. » Sans attendre sa réponse : « Pendant que j'étois au bain avec mes femmes, poursuivit-elle, votre fils est venu, et a pris ce malheureux temps pour faire accroire à la belle

Persienne que vous ne vouliez plus la donner au roi, et que vous lui en aviez fait un présent. Je ne vous dis pas ce qu'il a fait après une fausseté si insigne, je vous le laisse à juger vous-même. Voilà le sujet de mon affliction pour l'amour de vous et pour l'amour de lui, pour qui je n'ai pas la confiance d'implorer votre clémence. »

Il n'est pas possible d'exprimer quelle fut la mortification du vizir Khacan quand il eut entendu le récit de l'insolence de son fils Noureddin. « Ah ! s'écria-t-il en se frappant cruellement, en se mordant les mains et en s'arrachant la barbe, c'est donc ainsi, malheureux fils, fils indigne de voir le jour, que tu jettes ton père dans le précipice du plus haut degré de son bonheur; que tu le perds, et que tu te perds toi-même avec lui ! Le roi ne se contentera pas de ton sang, ni du mien, pour se venger de cette offense, qui attaque sa personne même. »

Sa femme voulut tâcher de le consoler. « Ne vous affligez pas, lui dit-elle, je ferai aisément dix mille pièces d'or d'une partie de mes pierreries ; vous en achèterez une autre esclave qui sera plus belle et plus digne du roi.

— Eh ! croyez-vous, reprit le vizir, que je sois capable de me tant affliger pour la perte de dix mille pièces d'or ? Il ne s'agit pas ici de cette perte, ni même de la perte de tous mes biens, dont je

serois aussi peu touché. Il s'agit de celle de mon honneur, qui m'est plus précieux que tous les biens du monde. — Il me semble néanmoins, Seigneur, repartit la dame, que ce qui se peut réparer par de l'argent n'est pas d'une si grande conséquence.

— Hé quoi! répliqua le vizir, ne savez-vous pas que Saouy est mon ennemi capital? Croyez-vous que, dès qu'il aura appris cette affaire, il n'aille pas triompher de moi près du roi? « Votre « Majesté, lui dira-t-il, ne parle que de l'affection « et du zèle de Khacan pour son service; il vient « de faire voir cependant combien il est peu digne « d'une si grande considération. Il a reçu dix « mille pièces d'or pour lui acheter une esclave. « Il s'est véritablement acquitté d'une commission « si honorable, et jamais personne n'a vu une si « belle esclave; mais, au lieu de l'amener à Votre « Majesté, il a jugé plus à propos d'en faire un « présent à son fils : « Mon fils, lui a-t-il dit, « prenez cette esclave, c'est pour vous : vous la « méritez mieux que le roi. » Son fils, continuera-« t-il avec sa malice ordinaire, l'a prise, et il se « divertit tous les jours avec elle. La chose est « comme j'ai l'honneur de l'assurer à Votre Ma-« jesté; et Votre Majesté peut s'en éclaircir par « elle-même. » Ne voyez-vous pas, ajouta le vizir, que sur un tel discours les gens du roi peuvent

venir forcer ma maison à tout moment et enlever l'esclave? J'y ajoute tous les autres malheurs inévitables qui suivront.

— Seigneur, répondit la dame à ce discours du vizir son mari, j'avoue que la méchanceté de Saouy est des plus grandes, et qu'il est capable de donner à la chose le tour malin que vous venez de dire, s'il en avoit la moindre connoissance. Mais peut-il savoir, ni lui ni personne, ce qui se passe dans l'intérieur de votre maison? Quand on le soupçonneroit, et que le roi vous en parleroit, ne pouvez-vous pas dire qu'après avoir bien examiné l'esclave, vous ne l'avez pas trouvée aussi digne de Sa Majesté qu'elle vous l'avoit paru d'abord; que le marchand vous a trompé; qu'elle est à la vérité d'une beauté incomparable, mais qu'il s'en faut beaucoup qu'elle ait autant d'esprit et qu'elle soit aussi habile qu'on vous l'avoit vantée? Le roi vous en croira à votre parole, et Saouy aura la confusion d'avoir aussi peu réussi dans son pernicieux dessein que tant d'autres fois qu'il a entrepris inutilement de vous détruire. Rassurez-vous donc, et, si vous voulez me croire, envoyez chercher les courtiers, marquez-leur que vous n'êtes pas content de la belle Persienne, et chargez-les de vous chercher une autre esclave. »

Comme ce conseil parut très raisonnable au vizir Khacan, il calma un peu ses esprits et il prit

le parti de le suivre ; mais il ne diminua rien de sa colère contre son fils Noureddin.

Noureddin ne parut point de toute la journée ; il n'osa même chercher un asile chez aucun des jeunes gens de son âge qu'il fréquentoit ordinairement, de crainte que son père ne l'y fît chercher. Il alla hors de la ville, et il se réfugia dans un jardin où il n'étoit jamais allé et où il n'étoit pas connu. Il ne revint que fort tard, lorsqu'il savoit bien que son père étoit retiré, et il se fit ouvrir par les femmes de sa mère, qui l'introduisirent sans bruit. Il sortit le lendemain avant que son père fût levé, et il fut contraint de prendre les mêmes précautions un mois entier, avec une mortification très sensible. En effet, les femmes ne le flattoient pas : elles lui déclaroient franchement que le vizir son père persistoit dans la même colère et protestoit qu'il le tueroit s'il se présentoit devant lui.

La femme de ce ministre savoit par ses femmes que Noureddin revenoit chaque jour ; mais elle n'osoit prendre la hardiesse de prier son mari de lui pardonner. Elle la prit enfin : « Seigneur, lui dit-elle un jour, je n'ai osé jusqu'à présent prendre la liberté de vous parler de votre fils. Je vous supplie de me permettre de vous demander ce que vous prétendez faire de lui. Un fils ne peut être plus criminel envers un père que Noureddin l'est envers vous. Il vous a privé d'un grand honneur

et de la satisfaction de présenter au roi une esclave aussi accomplie que la belle Persienne, je l'avoue; mais, après tout, quelle est votre intention ? Voulez-vous le perdre absolument ? Au lieu d'un mal auquel il ne faut plus que vous songiez, vous vous en attireriez un autre beaucoup plus grand à quoi vous ne pensez peut-être pas. Ne craignez-vous pas que le monde, qui est malin, en cherchant pourquoi votre fils est éloigné de vous, n'en devine la véritable cause que vous voulez tenir si cachée? Si cela arrivoit, vous seriez tombé justement dans le malheur que vous avez un si grand intérêt d'éviter.

— Madame, reprit le vizir, ce que vous dites là est de bon sens; mais je ne puis me résoudre de pardonner à Noureddin que je ne l'aie mortifié comme il le mérite. — Il sera suffisamment mortifié, repartit la dame, quand vous aurez fait ce qui me vient en pensée. Votre fils entre ici chaque nuit, lorsque vous êtes retiré; il y couche, et il en sort avant que vous soyez levé. Attendez-le ce soir jusqu'à son arrivée, et faites semblant de le vouloir tuer: je viendrai à son secours; et, en lui marquant que vous lui donnez la vie à ma prière, vous l'obligerez de prendre la belle Persienne à telle condition qu'il vous plaira. Il l'aime, et je sais que la belle Persienne ne le hait pas. »

Khacan voulut bien suivre ce conseil : ainsi,

avant qu'on ouvrît à Noureddin, lorsqu'il arriva à son heure ordinaire, il se mit derrière la porte, et, dès qu'on lui eut ouvert, il se jeta sur lui et le mit sous ses pieds. Noureddin tourna la tête, et reconnut son père le poignard à la main, prêt à lui ôter la vie.

La mère de Noureddin survint en ce moment, et, en retenant le vizir par le bras : « Qu'allez-vous faire, Seigneur? s'écria-t-elle. — Laissez-moi, reprit le vizir, que je tue ce fils indigne. — Ah! Seigneur! reprit la mère, tuez-moi plutôt moi-même : je ne permettrai jamais que vous ensanglantiez vos mains dans votre propre sang! » Noureddin profita de ce moment : « Mon père, s'écria-t-il les larmes aux yeux, j'implore votre clémence et votre miséricorde ; accordez-moi le pardon que je vous demande, au nom de celui de qui vous l'attendez au jour que nous paroîtrons tous devant lui. »

Khacan se laissa arracher le poignard de la main ; et, dès qu'il l'eut lâché, Noureddin se jeta à ses pieds et les lui baisa pour marquer combien il se repentoit de l'avoir offensé. « Noureddin, lui dit-il, remerciez votre mère; je vous pardonne à sa considération. Je veux bien même vous donner la belle Persienne ; mais à condition que vous me promettrez par serment de ne la pas regarder comme esclave, mais comme votre femme, c'est-à-dire que vous ne la vendrez, et même que vous

ne la répudierez jamais. Comme elle est sage et qu'elle a de l'esprit et de la conduite infiniment plus que vous, je suis persuadé qu'elle modérera ces emportemens de jeunesse qui sont capables de vous perdre. »

Noureddin n'eût osé espérer d'être traité avec une si grande indulgence. Il remercia son père avec toute la reconnoissance imaginable, et lui fit de très bon cœur le serment qu'il souhaitoit. Ils furent très contens l'un de l'autre, la belle Persienne et lui, et le vizir fut très satisfait de leur bonne union.

Le vizir Khacan n'attendoit pas que le roi lui parlât de la commission qu'il lui avoit donnée ; il avoit grand soin de l'en entretenir souvent, et de lui marquer les difficultés qu'il trouvoit à s'en acquitter à la satisfaction de Sa Majesté ; il sut enfin le ménager avec tant d'adresse qu'insensiblement il n'y songea plus. Saouy néanmoins avoit su quelque chose de ce qui s'étoit passé ; mais Khacan étoit si avant dans la faveur du roi qu'il n'osa hasarder d'en parler.

Il y avoit plus d'un an que cette affaire si délicate s'étoit passée plus heureusement que ce ministre ne l'avoit cru d'abord, lorsqu'il alla au bain et qu'une affaire pressante l'obligea d'en sortir encore tout échauffé ; l'air, qui étoit un peu froid, le frappa, et lui causa une fluxion sur la poi-

trine qui le contraignit de se mettre au lit avec une grosse fièvre. La maladie augmenta ; et, comme il s'aperçut qu'il n'étoit pas loin du dernier moment de sa vie, il tint ce discours à Noureddin, qui ne l'abandonnoit pas : « Mon fils, lui dit-il, je ne sais si j'ai fait le bon usage que je devois des grandes richesses que Dieu m'a données ; vous voyez qu'elles ne me servent de rien pour me délivrer de la mort. La seule chose que je vous demande en mourant, c'est que vous vous souveniez de la promesse que vous m'avez faite touchant la belle Persienne. Je meurs content avec la confiance que vous ne l'oublierez pas. »

Ces paroles furent les dernières que le vizir Khacan prononça. Il expira peu de momens après, et il laissa un deuil inexprimable dans sa maison, à la cour et dans la ville. Le roi le regretta comme un ministre sage, zélé et fidèle ; et toute la ville le pleura comme son protecteur et son bienfaiteur. Jamais on n'avoit vu de funérailles plus honorables à Balsora. Les vizirs, les émirs, et généralement tous les grands de la cour s'empressèrent de porter son cercueil sur les épaules, les uns après les autres, jusqu'au lieu de sa sépulture ; et les plus riches jusqu'aux plus pauvres de la ville l'y accompagnèrent en pleurs.

Noureddin donna toutes les marques de la grande affliction que la perte qu'il venoit de faire devoit

lui causer; il demeura longtemps sans voir personne. Un jour enfin il permit qu'on laissât entrer un de ses amis intimes. Cet ami tâcha de le consoler; et, comme il le vit disposé à l'écouter, il lui dit qu'après avoir rendu à la mémoire de son père tout ce qu'il lui devoit, et satisfait pleinement à tout ce que demandoit la bienséance, il étoit temps qu'il parût dans le monde, qu'il vît ses amis, et qu'il soutînt le rang que sa naissance et son mérite lui avoient acquis. « Nous pécherions, ajouta-t-il, contre les lois de la nature, et même contre les lois civiles, si, lorsque nos pères sont morts, nous ne leur rendions pas les devoirs que la tendresse exige de nous, et l'on nous regarderoit comme des insensibles. Mais, dès que nous nous en sommes acquittés et qu'on ne peut nous en faire aucun reproche, nous sommes obligés de reprendre le même train qu'auparavant et de vivre dans le monde de la manière qu'on y vit. Essuyez donc vos larmes, et reprenez cet air de gaieté qui a toujours inspiré la joie partout où vous vous êtes trouvé. »

Le conseil de cet ami étoit très raisonnable, et Noureddin eût évité tous les malheurs qui lui arrivèrent, s'il l'eût suivi dans toute la régularité qu'il demandoit. Il se laissa persuader sans peine; il régala même son ami; et, lorsqu'il voulut se retirer, il le pria de revenir le lendemain et d'a-

mener trois ou quatre de leurs amis communs. Insensiblement il forma une société de dix personnes à peu près de son âge, et il passoit le temps avec eux en des festins et des réjouissances continuels. Il n'y avoit pas même de jour qu'il ne les renvoyât chacun avec un présent.

Quelquefois, pour faire plus de plaisir à ses amis, Noureddin faisoit venir la belle Persienne : elle avoit la complaisance de lui obéir; mais elle n'approuvoit pas cette profusion excessive. Elle lui en disoit son sentiment en liberté. « Je ne doute pas, lui disoit-elle, que le vizir votre père ne vous ait laissé de grandes richesses; mais, si grandes qu'elles puissent être, vous ne trouverez pas mauvais qu'une esclave vous représente que vous en verrez bientôt la fin si vous continuez de mener cette vie. On peut quelquefois régaler ses amis et se divertir avec eux; mais qu'on en fasse une coutume journalière, c'est courir le grand chemin de la dernière misère. Pour votre honneur et pour votre réputation, vous feriez beaucoup mieux de suivre les traces de feu votre père et de vous mettre en état de parvenir aux charges qui lui ont acquis tant de gloire. »

Noureddin écoutoit la belle Persienne en riant, et, quand elle avoit achevé : « Ma belle, reprenoit-il en continuant de rire, laissons là ce discours, ne parlons que de nous réjouir. Feu mon père

m'a toujours tenu dans une grande contrainte : je suis bien aise de jouir de la liberté après laquelle j'ai tant soupiré avant sa mort. J'aurai toujours le temps de me réduire à la vie réglée dont vous parlez ; un homme de mon âge doit se donner le loisir de goûter les plaisirs de la jeunesse. »

Ce qui contribua encore beaucoup à mettre les affaires de Noureddin en désordre fut qu'il ne vouloit pas entendre parler de compter avec son maître d'hôtel. Il le renvoyoit chaque fois qu'il se présentoit avec son livre : « Va, va, lui disoit-il, je me fie bien à toi ; aie soin seulement que je fasse toujours bonne chère.

— Vous êtes le maître, Seigneur, reprenoit le maître d'hôtel. Vous voudrez bien néanmoins que je vous fasse souvenir du proverbe qui dit que qui fait grande dépense et ne compte pas se trouve à la fin réduit à la mendicité sans s'en être aperçu. Vous ne vous contentez pas de la dépense si prodigieuse de votre table, vous donnez encore à toute main. Vos trésors ne peuvent y suffire, quand ils seroient aussi gros que des montagnes. — Va, te dis-je, lui répétoit Noureddin, je n'ai pas besoin de tes leçons : continue de me faire manger, et ne te mets pas en peine du reste. »

Les amis de Noureddin cependant étoient fort assidus à sa table et ne manquoient pas l'occasion de profiter de sa facilité. Ils le flattoient, ils le

louoient, et faisoient valoir jusqu'à la moindre de ses actions les plus indifférentes; surtout ils n'oublioient pas d'exalter tout ce qui lui appartenoit, et ils y trouvoient leur compte. « Seigneur, lui disoit l'un, je passois l'autre jour par la terre que vous avez en tel endroit; rien n'est plus magnifique ni mieux meublé que la maison; c'est un paradis de délices que le jardin qui l'accompagne. — Je suis ravi qu'elle vous plaise, reprenoit Noureddin : qu'on m'apporte une plume, de l'encre et du papier, et que je n'en entende plus parler; c'est pour vous, je vous la donne. » D'autres ne lui avoient pas plus tôt vanté quelqu'une des maisons, des bains et des lieux publics à loger des étrangers, qui lui appartenoient et lui rapportoient un gros revenu, qu'il leur en faisoit une donation. La belle Persienne lui représentoit le tort qu'il se faisoit; au lieu de l'écouter, il continuoit de prodiguer ce qui lui restoit, à la première occasion.

Noureddin enfin ne fit autre chose toute une année que de faire bonne chère, de se donner du bon temps, et se divertir en prodiguant et dissipant les grands biens que ses prédécesseurs et le bon vizir son père avoient acquis ou conservés avec beaucoup de soins et de peines. L'année ne faisoit que de s'écouler, que l'on frappa un jour à la porte de la salle où il étoit à table. Il avoit

renvoyé ses esclaves, et il s'y étoit renfermé avec ses amis pour être en plus grande liberté.

Un des amis de Noureddin voulut se lever; mais Noureddin le devança, et alla ouvrir lui-même (c'étoit son maître d'hôtel); et Noureddin, pour écouter ce qu'il vouloit, s'avança un peu hors de la salle et ferma la porte à demi.

L'ami qui avoit voulu se lever, et qui avoit aperçu le maître d'hôtel, curieux de savoir ce qu'il avoit à dire à Noureddin, fut se poster entre la portière et la porte, et entendit que le maître d'hôtel tint ce discours : « Seigneur, dit-il à son maître, je vous demande mille pardons si je viens vous interrompre au milieu de vos plaisirs. Ce que j'ai à vous communiquer vous est, ce me semble, de si grande importance, que je n'ai pas cru devoir me dispenser de prendre cette liberté. Je viens d'achever mes derniers comptes, et je trouve que ce que j'avois prévu il y a longtemps, et dont je vous avois averti plusieurs fois, est arrivé ; c'est-à-dire, Seigneur, que je n'ai plus une maille de toutes les sommes que vous m'avez données pour faire votre dépense. Les autres fonds que vous m'aviez assignés sont aussi épuisés, et vos fermiers et ceux qui vous devoient des rentes m'ont fait voir si clairement que vous avez transporté à d'autres ce qu'ils tenoient de vous que je ne puis plus rien exiger d'eux sous votre nom. Voici mes comptes,

examinez-les ; et, si vous souhaitez que je continue de vous rendre mes services, assignez-moi d'autres fonds, sinon permettez-moi de me retirer. » Noureddin fut tellement surpris de ce discours qu'il n'eut pas un mot à y répondre.

L'ami qui étoit aux écoutes et qui avoit tout entendu rentra aussitôt, et fit part aux autres amis de ce qu'il venoit d'entendre. « C'est à vous, leur dit-il en achevant, de profiter de cet avis ; pour moi, je vous déclare que c'est aujourd'hui le dernier jour que vous me verrez chez Noureddin. — Si cela est, reprirent-ils, nous n'avons plus affaire chez lui, non plus que vous ; il ne nous y reverra pas aussi davantage. »

Noureddin revint en ce moment ; et, quelque bonne mine qu'il fît pour tâcher de remettre ses conviés en train, il ne put néanmoins si bien dissimuler qu'ils ne s'aperçussent fort bien de la vérité de ce qu'ils venoient d'apprendre. Il s'étoit à peine remis à sa place qu'un des amis se leva de la sienne : « Seigneur, lui dit-il, je suis bien fâché de ne pouvoir vous tenir compagnie plus longtemps : je vous supplie de trouver bon que je m'en aille. — Quelle affaire vous oblige de nous quitter sitôt ? reprit Noureddin. — Seigneur, reprit-il, ma femme est accouchée aujourd'hui ; vous n'ignorez pas que la présence d'un mari est toujours nécessaire dans une pareille rencontre. » Il fit une

grande révérence, et partit. Un moment après, un autre se retira sur un autre prétexte. Les autres firent la même chose l'un après l'autre, jusqu'à ce qu'il ne restât pas un seul des dix amis qui jusqu'alors avoient tenu si bonne compagnie à Noureddin.

Noureddin ne soupçonna rien de la résolution que ses amis avoient prise de ne plus le voir. Il alla à l'appartement de la belle Persienne, et il s'entretint seulement avec elle de la déclaration que son maître d'hôtel lui avoit faite, avec de grands témoignages d'un véritable repentir du désordre où étoient ses affaires.

« Seigneur, lui dit la belle Persienne, permettez-moi de vous dire que vous n'avez voulu vous en rapporter qu'à votre propre sens ; vous voyez présentement ce qui vous en est arrivé. Je ne me trompois pas lorsque je vous prédisois la triste fin à laquelle vous deviez vous attendre. Ce qui me fait de la peine, c'est que vous ne voyez pas encore tout ce qu'elle a de fâcheux. Quand je voulois vous en dire ma pensée : « Réjouissons-nous, me « disiez-vous, et profitons du bon temps que la for- « tune nous offre pendant qu'elle nous est favorable ; « peut-être ne sera-t-elle pas toujours de si bonne « humeur. » Mais je n'avois pas tort de vous répondre que nous étions nous-mêmes les artisans de notre bonne fortune par une sage conduite. Vous n'avez

pas voulu m'écouter, et j'ai été contrainte de vous laisser faire malgré moi.

— J'avoue, repartit Noureddin, que j'ai tort de n'avoir pas suivi les avis si salutaires que vous me donniez avec votre sagesse admirable ; mais, si j'ai mangé tout mon bien, vous ne considérez pas que ç'a été avec une élite d'amis que je connois depuis longtemps. Ils sont honnêtes et pleins de reconnoissance ; je suis sûr qu'ils ne m'abandonneront pas. — Seigneur, répliqua la belle Persienne, si vous n'avez pas d'autre ressource qu'en la reconnoissance de vos amis, croyez-moi, votre espérance est mal fondée, et vous m'en direz des nouvelles avec le temps.

— Charmante Persienne, dit à cela Noureddin, j'ai meilleure opinion que vous du secours qu'ils me donneront. Je veux les aller voir tous dès demain, avant qu'ils prennent la peine de venir à leur ordinaire, et vous me verrez revenir avec une bonne somme d'argent, dont ils m'auront secouru tous ensemble. Je changerai de vie comme j'y suis résolu, et je ferai profiter cet argent par quelque négoce. »

Noureddin ne manqua pas d'aller le lendemain chez ses dix amis, qui demeuroient dans une même rue ; il frappa à la première porte qui se présenta, où demeuroit un des plus riches. Une esclave vint, et, avant d'ouvrir, elle demanda qui frappoit. « Dites

à votre maître, répondit Noureddin, que c'est Noureddin, fils du feu vizir Khacan. » L'esclave ouvrit, l'introduisit dans une salle, et entra dans la chambre où étoit son maître, à qui elle annonça que Noureddin venoit le voir. « Noureddin! reprit le maître avec un ton de mépris, et si haut que Noureddin l'entendit avec un grand étonnement. Va, dis-lui que je n'y suis pas; et, toutes les fois qu'il viendra, dis-lui la même chose. » L'esclave revint, et donna pour réponse à Noureddin qu'elle avoit cru que son maître y étoit, mais qu'elle s'étoit trompée.

Noureddin sortit avec confusion. « Ah! le perfide! le méchant homme! s'écria-t-il. Il me protestoit hier que je n'avois pas un meilleur ami que lui, et aujourd'hui il me traite si indignement! » Il alla frapper à la porte d'un autre ami, et cet ami lui fit dire la même chose que le premier. Il eut la même réponse chez le troisième, et ainsi des autres jusqu'au dixième, quoiqu'ils fussent tous chez eux.

Ce fut alors que Noureddin rentra tout de bon en lui-même, et qu'il reconnut sa faute irréparable de s'être fondé si facilement sur l'assiduité de ces faux amis à demeurer attachés à sa personne, et sur leurs protestations d'amitié tout le temps qu'il avoit été en état de leur faire des régals somptueux, et de les combler de largesses et de bienfaits. « Il est bien vrai, dit-il en lui-même les larmes aux yeux,

qu'un homme heureux comme je l'étois ressemble à un arbre chargé de fruits : tant qu'il y a du fruit sur l'arbre, on ne cesse pas d'être à l'entour et d'en cueillir ; dès qu'il n'y en a plus, on s'en éloigne, et on le laisse seul. » Il se contraignit tant qu'il fut hors de chez lui ; mais, dès qu'il fut rentré, il s'abandonna tout entier à son affliction, et alla le témoigner à la belle Persienne.

Dès que la belle Persienne vit paroître l'affligé Noureddin, elle se douta qu'il n'avoit pas trouvé chez ses amis le secours auquel il s'étoit attendu. « Hé bien, Seigneur, lui dit-elle, êtes-vous présentement convaincu de la vérité de ce que je vous avois prédit ? — Ah ! ma bonne ! s'écria-t-il, vous ne me l'aviez prédit que trop véritablement ! Pas un n'a voulu me reconnoître, me voir, me parler ! Jamais je n'eusse cru devoir être traité si cruellement par des gens qui m'ont tant d'obligations, et pour qui je me suis épuisé moi-même ! Je ne me possède plus, et je crains de commettre quelque action indigne de moi dans l'état déplorable et dans le désespoir où je suis, si vous ne m'aidez de vos sages conseils. — Seigneur, reprit la belle Persienne, je ne vois pas d'autre remède à votre malheur que de vendre vos esclaves et vos meubles, et de subsister là-dessus jusqu'à ce que le Ciel vous montre quelque autre voie pour vous tirer de la misère. »

Le remède parut extrêmement dur à Noureddin ; mais qu'eût-il pu faire dans la nécessité de vivre où il étoit ? Il vendit premièrement ses esclaves, bouches alors inutiles, qui lui eussent fait une dépense beaucoup au delà de ce qu'il étoit en état de supporter. Il vécut quelque temps sur l'argent qu'il en fit ; et, lorsqu'il vint à manquer, il fit porter ses meubles à la place publique, où ils furent vendus beaucoup au-dessous de leur juste valeur, quoiqu'il y en eût de très précieux qui avoient coûté des sommes immenses. Cela le fit subsister un long espace de temps ; mais enfin ce secours manqua, et il ne lui restoit plus de quoi faire d'autre argent : il en témoigna l'excès de sa douleur à la belle Persienne.

Noureddin ne s'attendoit pas à la réponse que lui fit cette sage personne. « Seigneur, lui dit-elle, je suis votre esclave, et vous savez que le feu vizir votre père m'a achetée dix mille pièces d'or. Je sais bien que je suis diminuée de prix depuis ce temps-là ; mais aussi je suis persuadée que je puis être encore vendue une somme qui n'en sera pas éloignée. Croyez-moi, ne différez pas de me mener au marché et de me vendre : avec l'argent que vous toucherez, qui sera très considérable, vous irez faire le marchand en quelque ville où vous ne serez pas connu ; et par là vous aurez trouvé le moyen de vivre, sinon dans une grande opulence,

d'une manière au moins à vous rendre heureux et content.

— Ah! charmante et belle Persienne! s'écria Noureddin, est-il possible que vous ayez pu concevoir cette pensée? Vous ai-je donné si peu de marques de mon amour que vous me croyiez capable de cette lâcheté? Et, quand je l'aurois, cette lâcheté indigne, pourrois-je le faire sans être parjure, après le serment que j'ai fait à feu mon père de ne vous jamais vendre? Je mourrois plutôt que d'y contrevenir, et que de me séparer d'avec vous que j'aime, je ne dis pas autant, mais plus que moi-même. En me faisant une proposition si déraisonnable, vous me faites connoître qu'il s'en faut de beaucoup que vous m'aimiez autant que je vous aime.

— Seigneur, reprit la belle Persienne, je suis convaincue que vous m'aimez autant que vous le dites; et Dieu connoît si la passion que j'ai pour vous est inférieure à la vôtre, et combien j'ai eu de répugnance à vous faire la proposition qui vous révolte si fort contre moi. Pour détruire la raison que vous m'apportez, je n'ai qu'à vous faire souvenir que la nécessité n'a pas de loi. Je vous aime à un point qu'il n'est pas possible que vous m'aimiez davantage; et je puis vous assurer que je ne cesserai jamais de vous aimer de même, à quelque maître que je puisse appartenir. Je n'aurai pas même un plus grand plaisir au monde que de me réunir avec vous

dès que vos affaires vous permettront de me racheter, comme je l'espère. Voilà, je l'avoue, une nécessité bien cruelle pour vous et pour moi; mais, après tout, je ne vois pas d'autres moyens de nous tirer de la misère vous et moi. »

Noureddin, qui connoissoit fort bien la vérité de ce que la belle Persienne venoit de lui représenter, et qui n'avoit point d'autre ressource pour éviter une pauvreté ignominieuse, fut contraint de prendre le parti qu'elle lui avoit proposé. Ainsi il la mena au marché où l'on vendoit les femmes esclaves, avec un regret qu'on ne peut exprimer. Il s'adressa à un courtier nommé Hagi Hassan. « Hagi Hassan, lui dit-il, voici une esclave que je veux vendre : vois, je te prie, le prix qu'on en voudra donner. »

Hagi Hassan fit entrer Noureddin et la belle Persienne dans une chambre; et, dès que la belle Persienne eut ôté le voile qui lui cachoit le visage : « Seigneur, dit Hagi Hassan à Noureddin avec admiration, me trompé-je ? N'est-ce pas là l'esclave que le feu vizir votre père acheta dix mille pièces d'or ? » Noureddin lui assura que c'étoit elle-même; et Hagi Hassan, en lui faisant espérer qu'il en tireroit une grosse somme, lui promit d'employer tout son art à la faire acheter au plus haut prix qu'il lui seroit possible.

Hagi Hassan et Noureddin sortirent de la cham-

bre, et Hagi Hassan y enferma la belle Persienne. Il alla ensuite chercher les marchands; mais ils étoient tous occupés à acheter des esclaves grecques, franques, africaines, tartares et autres, et il fut obligé d'attendre qu'ils eussent fait leurs achats. Dès qu'ils eurent achevé et qu'à peu près ils se furent tous rassemblés: « Mes bons seigneurs, leur dit-il avec une gaieté qui paroissoit sur son visage et dans ses gestes, tout ce qui est rond n'est pas noisette; tout ce qui est long n'est pas figue; tout ce qui est rouge n'est pas chair, et tous les œufs ne sont pas frais. Je veux vous dire que vous avez bien vu et bien acheté des esclaves en votre vie; mais vous n'en avez jamais vu une seule qui puisse entrer en comparaison avec celle que je vous annonce. C'est la perle des esclaves : venez, suivez-moi, que je vous la fasse voir. Je veux que vous me disiez vous-mêmes à quel prix je dois la crier d'abord. »

Les marchands suivirent Hagi Hassan, et Hagi Hassan leur ouvrit la porte de la chambre où étoit la belle Persienne. Ils la virent avec surprise, et ils convinrent tout d'une voix qu'on ne pouvoit la mettre d'abord à un moindre prix que de quatre mille pièces d'or. Ils sortirent de la chambre; et Hagi Hassan, qui sortit avec eux après avoir fermé la porte, cria à haute voix, sans s'en éloigner: *A quatre mille pièces d'or l'esclave persienne.*

Aucun des marchands n'avoit encore parlé, et ils se consultoient eux-mêmes sur l'enchère qu'ils y devoient mettre, lorsque le vizir Saouy parut. Comme il eut aperçu Noureddin dans la place : « Apparemment, dit-il en lui-même, que Noureddin fait encore de l'argent de quelques meubles (car il savoit qu'il en avoit vendu), et qu'il est venu acheter une esclave. » Il s'avança, et Hagi Hassan cria une seconde fois : *A quatre mille pièces d'or l'esclave persienne.*

Ce haut prix fit juger à Saouy que l'esclave devoit être d'une beauté toute particulière, et aussitôt il eut une forte envie de la voir. Il poussa son cheval droit à Hagi Hassan, qui étoit environné des marchands. « Ouvre la porte, lui dit-il, et fais-moi voir l'esclave. » Ce n'étoit pas la coutume de faire voir une esclave à un particulier, dès que les marchands l'avoient vue et qu'ils la marchandoient. Mais les marchands n'eurent pas la hardiesse de faire valoir leur droit contre l'autorité d'un vizir ; et Hagi Hassan ne put se dispenser d'ouvrir la porte, et de faire signe à la belle Persienne de s'approcher, afin que Saouy pût la voir sans descendre de son cheval.

Saouy fut dans une admiration inexprimable quand il vit une esclave d'une beauté si extraordinaire. Il avoit déjà eu affaire avec le courtier, et son nom ne lui étoit pas inconnu. « Hagi Hassan,

lui dit-il, n'est-ce pas à quatre mille pièces d'or que tu la cries? — Oui, Seigneur, répondit-il; les marchands que vous voyez sont convenus, il n'y a qu'un moment, que je la criasse à ce prix-là. J'attends qu'ils en offrent davantage à l'enchère et au dernier mot. — Je donnerai l'argent, reprit Saouy, si personne n'en offre davantage. » Il regarda aussitôt les marchands d'un œil qui marquoit assez qu'il ne prétendoit pas qu'ils enchérissent. Il étoit si redoutable à tout le monde qu'ils se gardèrent bien aussi d'ouvrir la bouche, même pour se plaindre sur ce qu'il entreprenoit sur leur droit.

Quand le vizir Saouy eut attendu quelque temps, et qu'il vit qu'aucun des marchands n'enchérissoit : « Hé bien, qu'attends-tu? dit-il à Hagi Hassan. Va trouver le vendeur, et conclus le marché avec lui à quatre mille pièces d'or, ou sache ce qu'il prétend faire. » Il ne savoit pas encore que l'esclave appartînt à Noureddin.

Hagi Hassan, qui avoit déjà fermé la porte de la chambre, alla s'aboucher avec Noureddin : « Seigneur, lui dit-il, je suis bien fâché de venir vous annoncer une méchante nouvelle : votre esclave va être vendue pour rien. — Pour quelle raison? reprit Noureddin. — Seigneur, repartit Hagi Hassan, la chose avoit pris tout d'abord un fort bon train. Dès que les marchands eurent vu votre es-

clave, ils me chargèrent, sans faire de façon, de la crier à quatre mille pièces d'or. Je l'ai criée à ce prix-là, et aussitôt le vizir Saouy est venu, et sa présence a fermé la bouche aux marchands, que je voyois disposés à la faire monter au moins au même prix qu'elle coûta au feu vizir votre père. Saouy ne veut en donner que les quatre mille pièces d'or, et c'est bien malgré moi que je viens vous apporter une parole si déraisonnable. L'esclave est à vous, mais je ne vous conseillerai jamais de la lâcher à ce prix-là. Vous le connoissez, Seigneur, et tout le monde le connoît. Outre que l'esclave vaut infiniment davantage, il est assez méchant homme pour imaginer quelque moyen de ne vous pas compter la somme.

— Hagi Hassan, répliqua Noureddin, je te suis obligé de ton conseil; ne crains pas que je souffre que mon esclave soit vendue à l'ennemi de ma maison. J'ai grand besoin d'argent; mais j'aimerois mieux mourir dans la dernière pauvreté que de permettre qu'elle lui soit livrée. Je te demande une seule chose : comme tu sais tous les usages et tous les détours, dis-moi seulement ce que je dois faire pour l'en empêcher.

— Seigneur, répondit Hagi Hassan, rien n'est plus aisé. Faites semblant de vous être mis en colère contre votre esclave, et d'avoir juré que vous l'amèneriez au marché, mais que vous n'avez

pas entendu la vendre, et que ce que vous en avez fait n'a été que pour vous acquitter de votre serment. Cela satisfera tout le monde, et Saouy n'aura rien à vous dire. Venez donc ; et, dans le moment que je la présenterai à Saouy comme si c'étoit de votre consentement et que le marché fût arrêté, reprenez-la en lui donnant quelques coups, et ramenez-la chez vous. — Je te remercie, lui dit Noureddin ; tu verras que je suivrai ton conseil. »

Hagi Hassan retourna à la chambre ; il l'ouvrit et entra ; et, après avoir averti la belle Persienne en deux mots de ne pas s'alarmer de ce qui alloit arriver, il la prit par le bras et l'amena au vizir Saouy qui étoit toujours devant la porte. « Seigneur, dit-il en la lui présentant, voilà l'esclave, elle est à vous ; prenez-la. »

Hagi Hassan n'avoit pas achevé ces paroles que Noureddin s'étoit saisi de la belle Persienne ; il la tira à lui, en lui donnant un soufflet. « Venez çà, impertinente, lui dit-il assez haut pour être entendu de tout le monde, et revenez chez moi. Votre méchante humeur m'avoit bien obligé de faire serment de vous amener au marché, mais non pas de vous vendre. J'ai encore besoin de vous, et je serai à temps d'en venir à cette extrémité quand il ne me restera plus autre chose. »

Le vizir Saouy fut dans une grande colère de

cette action de Noureddin. « Misérable débauché, s'écria-t-il, veux-tu me faire accroire qu'il te reste autre chose à vendre que ton esclave? » Il poussa son cheval en même temps droit à lui pour lui enlever la belle Persienne. Noureddin, piqué au vif de l'affront que le vizir lui faisoit, ne fit que lâcher la belle Persienne et lui dire de l'attendre; et, en se jetant sur la bride du cheval, il le fit reculer trois ou quatre pas en arrière. « Méchant barbon, dit-il alors au vizir, je te ravirois l'âme sur l'heure, si je n'étois retenu par la considération de tout le monde que voilà. »

Comme le vizir Saouy n'étoit aimé de personne et qu'au contraire il étoit haï de tout le monde, il n'y en avoit pas un de tous ceux qui étoient présens qui n'eût été ravi que Noureddin l'eût un peu mortifié. Ils le lui témoignèrent par signes, et lui firent comprendre qu'il pouvoit se venger comme il lui plairoit et que personne ne se mêleroit de leur querelle.

Saouy voulut faire un effort pour obliger Noureddin de lâcher la bride de son cheval, mais Noureddin, qui étoit un jeune homme fort et puissant, enhardi par la bienveillance des assistans, le tira à bas du cheval au milieu du ruisseau, lui donna mille coups, et lui mit la tête en sang contre le pavé. Dix esclaves qui accompagnoient Saouy voulurent tirer le sabre et se jeter sur Noureddin, mais les

marchands se mirent au-devant et les en empêchèrent. « Que prétendez-vous faire? leur dirent-ils. Ne voyez-vous pas que, si l'un est vizir, l'autre est fils de vizir? Laissez-les vider leur différend entre eux. Peut-être se raccommoderont-ils un de ces jours; et, si vous aviez tué Noureddin, croyez vous que votre maître, tout puissant qu'il est, pût vous garantir de la justice? » Noureddin se lassa enfin de battre le vizir Saouy; il le laissa au milieu du ruisseau, reprit la belle Persienne, et retourna chez lui au milieu des acclamations du peuple qui le louoit de l'action qu'il venoit de faire.

Saouy, meurtri de coups, se releva, à l'aide de ses gens, avec bien de la peine, et il eut la dernière mortification de se voir tout gâté de fange et de sang. Il s'appuya sur les épaules de deux de ses esclaves, et dans cet état il alla droit au palais, à la vue de tout le monde, avec une confusion d'autant plus grande que personne ne le plaignoit. Quand il fut sous l'appartement du roi, il se mit à crier et à implorer sa justice d'une manière pitoyable. Le roi le fit venir; et, dès qu'il parut, il lui demanda qui l'avoit maltraité et mis dans l'état où il étoit. « Sire, s'écria Saouy, il ne faut qu'être bien dans la faveur de Votre Majesté, et avoir quelque part à ses sacrés conseils, pour être traité de la manière indigne dont elle voit qu'on vient de me traiter. — Laissons là ces discours, reprit le roi;

dites-moi seulement la chose comme elle est, et qui est l'offenseur, et je saurai bien le faire repentir s'il a tort.

— Sire, dit alors Saouy en racontant la chose tout à son avantage, j'étois allé au marché des femmes esclaves pour acheter moi-même une cuisinière dont j'ai besoin ; j'y suis arrivé, et j'ai trouvé qu'on y crioit une esclave à quatre mille pièces d'or. Je me suis fait amener l'esclave ; et c'est la plus belle qu'on ait vue et qu'on puisse jamais voir. Je ne l'ai pas eu plus tôt considérée avec une satisfaction extrême, que j'ai demandé à qui elle appartenoit, et j'ai appris que Noureddin, fils du feu vizir Khacan, vouloit la vendre. Votre Majesté se souvient, Sire, d'avoir fait compter dix mille pièces d'or à ce vizir, il y a deux ou trois ans, et de l'avoir chargé de vous acheter une esclave pour cette somme. Il l'avoit employée à acheter celle-ci ; mais, au lieu de l'amener à Votre Majesté, il ne vous en jugea pas digne, et en fit présent à son fils. Depuis la mort du père, le fils a bu, mangé et dissipé tout ce qu'il avoit, et il ne lui est resté que cette esclave, qu'il s'étoit enfin résolu de vendre, et que l'on vendoit en effet en son nom. Je l'ai fait venir, et, sans lui parler de la prévarication, ou plutôt de la perfidie de son père envers Votre Majesté : « Noureddin, lui ai-je dit le plus honnêtement du monde, les mar-

chands, comme je l'apprends, ont mis d'abord votre esclave à quatre mille pièces d'or. Je ne doute pas qu'à l'envi l'un de l'autre ils ne la fassent monter à un prix beaucoup plus haut : croyez-moi, donnez-la-moi pour les quatre mille, et je vais l'acheter pour en faire un présent au roi, notre seigneur et maître, à qui j'en ferai bien votre cour. Cela vous vaudra infiniment plus que ce que les marchands pourroient vous en donner. » Au lieu de répondre en me rendant honnêteté pour honnêteté, l'insolent m'a regardé fièrement. « Méchant vieillard, m'a-t-il dit, je donnerois mon esclave à un juif pour rien plutôt que de te la vendre. — Mais, Noureddin, ai-je repris sans m'échauffer, quoique j'en eusse un grand sujet, vous ne considérez pas, quand vous parlez ainsi, que vous faites injure au roi, qui a fait votre père ce qu'il étoit, aussi bien qu'il m'a fait ce que je suis. » Cette remontrance, qui devoit l'adoucir, n'a fait que l'irriter davantage : il s'est jeté aussitôt sur moi comme un furieux, sans aucune considération de mon âge, encore moins de ma dignité, m'a jeté à bas de mon cheval, m'a frappé tout le temps qu'il lui a plu, et m'a mis en l'état où Votre Majesté me voit. Je la supplie de considérer que c'est pour ses intérêts que je souffre un affront si signalé. »

En achevant ces paroles, il baissa la tête et se

tourna de côté pour laisser couler ses larmes en abondance.

Le roi, abusé et animé contre Noureddin par ce discours plein d'artifice, laissa paroître sur son visage des marques d'une grande colère; il se tourna du côté de son capitaine des gardes, qui étoit auprès de lui. « Prenez quarante hommes de ma garde, lui dit-il, et, quand vous aurez mis la maison de Noureddin au pillage et que vous aurez donné des ordres pour la raser, amenez-le-moi avec son esclave. »

Le capitaine des gardes n'étoit pas encore hors de l'appartement du roi, qu'un huissier de la chambre, qui entendit donner cet ordre, avoit déjà pris le devant. Il s'appeloit Sangiar, et il avoit été autrefois esclave du vizir Khacan, qui l'avoit introduit dans la maison du roi, où il s'étoit avancé par degrés.

Sangiar, plein de reconnoissance pour son ancien maître et de zèle pour Noureddin qu'il avoit vu naître, et qui connoissoit depuis longtemps la haine de Saouy contre la maison de Khacan, n'avoit pu entendre l'ordre sans frémir. « L'action de Noureddin, dit-il en lui-même, ne peut être aussi noire que Saouy l'a racontée; il a prévenu le roi, et le roi va faire mourir Noureddin sans lui donner le temps de se justifier. » Il fit une diligence si grande qu'il arriva assez à temps pour l'avertir de

ce qui venoit de se passer chez le roi, et lui donner lieu de se sauver avec la belle Persienne. Il frappa à la porte d'une manière qui obligea Noureddin, qui n'avoit plus de domestiques il y avoit longtemps, de venir ouvrir lui-même sans différer. « Mon cher seigneur, lui dit Sangiar, il n'y a plus de sûreté pour vous à Balsora; partez et sauvez-vous sans perdre un moment.

— Pourquoi cela? reprit Noureddin. Qu'y a-t-il qui m'oblige si fort de partir? — Partez, vous dis-je, repartit Sangiar, et emmenez votre esclave avec vous. En deux mots, Saouy vient de faire entendre au roi, de la manière qu'il a voulu, ce qui s'est passé entre vous et lui; et le capitaine des gardes vient après moi, avec quarante soldats, se saisir de vous et d'elle. Prenez ces quarante pièces d'or pour vous aider à chercher un asile : je vous en donnerois davantage si j'en avois sur moi. Excusez-moi si je ne m'arrête pas davantage; je vous laisse malgré moi pour votre bien et pour le mien, par l'intérêt que j'ai que le capitaine des gardes ne me voie pas. » Sangiar ne donna à Noureddin que le temps de le remercier, et se retira.

Noureddin alla avertir la belle Persienne de la nécessité où ils étoient l'un et l'autre de s'éloigner dans le moment; elle ne fit que mettre son voile, et ils sortirent de la maison. Ils eurent le bonheur non seulement de sortir de la ville sans que per-

sonne s'aperçût de leur évasion, mais même d'arriver à l'embouchure de l'Euphrate, qui n'étoit pas éloignée, et de s'embarquer sur un bâtiment prêt à lever l'ancre.

En effet, dans le temps qu'ils arrivèrent, le capitaine étoit sur le tillac au milieu des passagers. « Enfans, leur demandoit-il, êtes-vous tous ici ? Quelqu'un de vous a-t-il encore affaire, ou a-t-il oublié quelque chose à la ville ? » A quoi chacun répondit qu'ils y étoient tous, et qu'il pouvoit faire voile quand il lui plairoit. Noureddin ne fut pas plus tôt embarqué qu'il demanda où le vaisseau alloit, et il fut ravi d'apprendre qu'il alloit à Bagdad. Le capitaine fit lever l'ancre, mit à la voile, et le vaisseau s'éloigna de Balsora avec un vent très favorable.

Voici ce qui se passa à Balsora pendant que Noureddin échappoit à la colère du roi avec la belle Persienne :

Le capitaine des gardes arriva à la maison de Noureddin et frappa à la porte. Comme il vit que personne n'ouvroit, il la fit enfoncer, et aussitôt ses soldats entrèrent en foule : ils cherchèrent par tous les coins et recoins, et ils ne trouvèrent ni Noureddin ni son esclave. Le capitaine des gardes fit demander et demanda lui-même aux voisins s'ils ne les avoient pas vus. Quand ils les eussent vus, comme il n'y en avoit pas un qui n'aimât Nou-

reddin, il n'y en avoit pas un qui eût rien dit qui pût lui faire tort. Pendant que l'on pilloit et que l'on rasoit la maison, il alla porter cette nouvelle au roi. « Qu'on les cherche en quelque endroit qu'ils puissent être, dit le roi ; je veux les avoir. »

Le capitaine des gardes alla faire de nouvelles perquisitions, et le roi renvoya le vizir Saouy avec honneur. « Allez, lui dit-il, retournez chez vous, et ne vous mettez pas en peine du châtiment de Noureddin ; je vous vengerai moi-même de son insolence. »

Afin de mettre tout en usage, le roi fit encore crier dans toute la ville, par les crieurs publics, qu'il donneroit mille pièces d'or à celui qui lui amèneroit Noureddin et son esclave, et qu'il feroit punir sévèrement celui qui les auroit cachés. Mais, quelque soin qu'il prît et quelque diligence qu'il fît faire, il ne lui fut pas possible d'en avoir aucune nouvelle ; et le vizir Saouy n'eut que la consolation de voir que le roi avoit pris son parti.

Noureddin et la belle Persienne cependant avançoient et faisoient leur route avec tout le bonheur possible. Ils abordèrent enfin à Bagdad ; et, dès que le capitaine, joyeux d'avoir achevé son voyage, eut aperçu la ville : « Enfans, s'écria-t-il en parlant aux passagers, réjouissez-vous ; la voilà, cette grande et merveilleuse ville, où il y a un concours général et perpétuel de tous les endroits du monde.

Vous y trouverez une multitude de peuple innombrable, et vous n'y aurez pas le froid insupportable de l'hiver, ni les chaleurs excessives de l'été ; vous y jouirez d'un printemps qui dure toujours avec ses fleurs, et avec les fruits délicieux de l'automne. »

Quand le bâtiment eut mouillé un peu au-dessous de la ville, les passagers se débarquèrent et se rendirent chacun où ils devoient loger. Noureddin donna cinq pièces d'or pour son passage, et se débarqua aussi avec la belle Persienne. Mais il n'étoit jamais venu à Bagdad, et il ne savoit où aller prendre logement. Ils marchèrent longtemps le long des jardins qui bordoient le Tigre et ils en côtoyèrent un qui étoit fermé d'une belle et longue muraille. En arrivant au bout, ils détournèrent par une longue rue bien pavée, où ils aperçurent la porte du jardin avec une belle fontaine auprès.

La porte, qui étoit très magnifique, étoit fermée, avec un vestibule ouvert où il y avoit un sofa de chaque côté. « Voici un endroit fort commode, dit Noureddin à la belle Persienne ; la nuit approche, et nous avons mangé avant de nous débarquer ; je suis d'avis que nous y passions la nuit, et demain matin nous aurons le temps de chercher à nous loger. Qu'en dites-vous ? — Vous savez, Seigneur, répondit la belle Persienne, que je ne veux que ce que vous voulez ; ne passons pas plus outre si vous le souhaitez ainsi. » Ils burent chacun un coup à

la fontaine, et montèrent sur un des deux sofas, où ils s'entretinrent quelque temps. Le sommeil les prit enfin, et ils s'endormirent au murmure agréable de l'eau.

Le jardin appartenoit au calife, et il y avoit au milieu un grand pavillon qu'on appeloit le Pavillon des peintures, à cause que son principal ornement étoit des peintures à la persienne, de la main de plusieurs peintres de Perse que le calife avoit fait venir exprès. Le grand et superbe salon que ce pavillon formoit étoit éclairé par quatre-vingts fenêtres avec un lustre à chacune, et les quatre-vingts lustres ne s'allumoient que lorsque le calife y venoit passer la soirée, et que le temps étoit si tranquille qu'il n'y avoit pas un souffle de vent. Ils faisoient alors une très belle illumination qu'on apercevoit bien loin à la campagne de ce côté-là, et d'une grande partie de la ville.

Il ne demeuroit qu'un concierge dans ce jardin, et c'étoit un vieil officier fort âgé, nommé Scheich Ibrahim, qui occupoit ce poste où le calife l'avoit mis lui-même par récompense. Le calife lui avoit bien recommandé de n'y pas laisser entrer toutes sortes de personnes, et surtout de ne pas souffrir qu'on s'assît et qu'on s'arrêtât sur les deux sofas qui étoient à la porte en dehors, afin qu'ils fussent toujours propres, et de châtier ceux qu'il y trouveroit.

Une affaire avoit obligé le concierge de sortir, et il n'étoit pas encore revenu. Il revint enfin, et il arriva assez de jour pour s'apercevoir que deux personnes dormoient sur un des sofas, l'une et l'autre la tête sous un linge, pour être à l'abri des cousins. « Bon, dit Scheich Ibrahim en lui-même, voilà des gens qui contreviennent à la défense du calife ; je vais leur apprendre le respect qu'ils lui doivent. » Il ouvrit la porte sans faire de bruit ; et, un moment après, il revint avec une grosse canne à la main, le bras retroussé. Il alloit frapper de toute sa force sur l'un et sur l'autre ; mais il se retint. « Scheich Ibrahim, se dit-il à lui-même, tu vas les frapper, et tu ne considères pas que ce sont peut-être des étrangers qui ne savent où aller loger, et qui ignorent l'intention du calife ; il est mieux que tu saches auparavant qui ils sont. » Il leva le linge qui leur couvroit la tête avec une grande précaution, et il fut dans la dernière admiration de voir un jeune homme si bien fait et une jeune femme si belle. Il éveilla Noureddin en le tirant un peu par les pieds.

Noureddin leva aussitôt la tête ; et, dès qu'il eut vu un vieillard à longue barbe blanche à ses pieds, il se leva sur son séant, se coula sur les genoux, et, en lui prenant la main, qu'il baisa : « Bon père, lui dit-il, que Dieu vous conserve ! souhaitez-vous quelque chose ? — Mon fils, reprit

Scheich Ibrahim, qui êtes-vous? d'où êtes-vous? — Nous sommes des étrangers qui ne faisons que d'arriver, repartit Noureddin, et nous voulions passer ici la nuit jusqu'à demain. — Vous seriez mal ici, répliqua Scheich Ibrahim; venez, entrez, je vous donnerai à coucher plus commodément; et la vue du jardin, qui est très beau, vous réjouira pendant qu'il fait encore un peu de jour. — Et ce jardin est-il à vous? lui demanda Noureddin. — Vraiment oui, c'est à moi, reprit Scheich Ibrahim en souriant : c'est un héritage que j'ai eu de mon père. Entrez, vous dis-je, vous ne serez pas fâché de le voir. »

Noureddin se leva, en témoignant à Scheich Ibrahim combien il lui étoit obligé de son honnêteté, et entra dans le jardin avec la belle Persienne. Scheich Ibrahim ferma la porte; et, en marchant devant eux, il les mena dans un endroit d'où ils virent à peu près la disposition, la grandeur et la beauté du jardin d'un coup d'œil.

Noureddin avoit vu d'assez beaux jardins à Balsora, mais il n'en avoit pas encore vu de comparables à celui-ci. Quand il eut bien tout considéré, et qu'il se fut promené dans quelques allées, il se tourna du côté du concierge qui l'accompagnoit, et lui demanda comment il s'appeloit. Dès qu'il lui eut répondu qu'il s'appeloit Scheich Ibrahim : « Scheich Ibrahim, lui dit-il, il faut avouer

que voici un jardin merveilleux ; Dieu vous y conserve longtemps ! Nous ne pouvons assez vous remercier de la grâce que vous nous avez faite de nous faire voir un lieu si digne d'être vu ; il est juste que nous vous en témoignions notre reconnoissance par quelque endroit. Tenez, voilà deux pièces d'or : je vous prie de nous faire chercher quelque chose pour manger, que nous nous réjouissions ensemble. »

A la vue des deux pièces d'or, Scheich Ibrahim, qui aimoit fort ce métal, sourit en sa barbe ; il les prit, et, en laissant Noureddin et la belle Persienne pour aller faire la commission, car il étoit seul : « Voilà de bonnes gens, dit-il en lui-même avec bien de la joie ; je me serois fait un grand tort à moi-même si j'eusse eu l'imprudence de les maltraiter et de les chasser. Je les régalerai en prince avec la dixième partie de cet argent, et le reste me demeurera pour ma peine. »

Pendant que Scheich Ibrahim alla acheter de quoi souper autant pour lui que pour ses hôtes, Noureddin et la belle Persienne se promenèrent dans le jardin, et arrivèrent au Pavillon des peintures qui étoit au milieu. Ils s'arrêtèrent d'abord à contempler sa structure admirable, sa grandeur et sa hauteur ; et, après qu'ils en eurent fait le tour en le regardant de tous les côtés, ils montèrent à la porte du salon par un grand escalier de

beau marbre blanc ; mais ils la trouvèrent fermée.

Noureddin et la belle Persienne ne faisoient que de descendre de l'escalier lorsque Scheich Ibrahim arriva chargé de vivres. « Scheich Ibrahim, lui dit Noureddin avec étonnement, ne nous avez-vous pas dit que ce jardin vous appartient ? — Je l'ai dit, reprit Scheich Ibrahim, et je le dis encore. Pourquoi me faites-vous cette demande ? — Et ce superbe pavillon, repartit Noureddin, est-il à vous aussi ? » Scheich Ibrahim ne s'attendoit pas à cette autre demande, et il en parut un peu interdit. « Si je dis qu'il n'est pas à moi, dit-il en lui-même, ils me demanderont aussitôt comment il se peut faire que je sois maître du jardin, et que je ne le sois pas du pavillon. » Comme il avoit bien voulu feindre que le jardin étoit à lui, il feignit la même chose à l'égard du pavillon. « Mon fils, repartit-il, le pavillon ne va pas sans le jardin : l'un et l'autre m'appartiennent. — Puisque cela est, reprit alors Noureddin, et que vous voulez bien que nous soyons vos hôtes cette nuit, faites-nous, je vous en supplie, la grâce de nous en faire voir le dedans : à juger du dehors, il doit être d'une magnificence extraordinaire. »

Il n'eût pas été honnête à Scheich Ibrahim de refuser à Noureddin la demande qu'il faisoit, après les avances qu'il avoit déjà faites. Il considéra de plus que le calife n'avoit pas envoyé l'avertir comme

il avoit coutume, et ainsi qu'il ne viendroit pas ce soir-là, et qu'il pouvoit même y faire manger ses hôtes et y manger lui-même avec eux. Il posa les vivres qu'il avoit apportés sur le premier degré de l'escalier, et alla chercher la clef dans le logement où il demeuroit. Il revint avec de la lumière, et il ouvrit la porte.

Noureddin et la belle Persienne entrèrent dans le salon, et ils le trouvèrent si surprenant qu'ils ne pouvoient se lasser d'en admirer la beauté et la richesse. En effet, sans parler des peintures, les sofas étoient magnifiques; et, avec les lustres qui pendoient à chaque fenêtre, il y avoit encore entre chaque croisée un bras d'argent chacun avec sa bougie; et Noureddin ne put voir tous ces objets sans se ressouvenir de la splendeur dans laquelle il avoit vécu, et sans en soupirer.

Scheich Ibrahim cependant apporta les vivres, prépara la table sur un sofa, et, quand tout fut prêt, Noureddin, la belle Persienne et lui s'assirent et mangèrent ensemble. Quand ils eurent achevé et qu'ils eurent lavé les mains, Noureddin ouvrit une fenêtre et appela la belle Persienne. « Approchez, lui dit-il, et admirez avec moi la belle vue et la beauté du jardin au clair de lune qu'il fait : rien n'est plus charmant. » Elle s'approcha, et ils jouirent ensemble de ce spectacle, pendant que Scheich Ibrahim ôtoit la table.

Quand Scheich Ibrahim eut fait, et qu'il fut venu rejoindre ses hôtes, Noureddin lui demanda s'il n'avoit pas quelque boisson dont il voulût bien les régaler. « Quelle boisson voudriez-vous? reprit Scheich Ibrahim. Est-ce du sorbet? J'en ai du plus exquis; mais vous savez bien, mon fils, qu'on ne boit pas le sorbet après le souper.

— Je le sais bien, repartit Noureddin : ce n'est pas aussi du sorbet que nous vous demandons; c'est une autre boisson; je m'étonne que vous ne m'entendiez pas. — C'est donc du vin dont vous voulez parler? répliqua Scheich Ibrahim. — Vous l'avez deviné, lui dit Noureddin : si vous en avez, obligez-nous de nous en apporter une bouteille. Vous savez qu'on en boit après souper pour passer le temps jusqu'à ce qu'on se couche.

— Dieu me garde d'avoir du vin chez moi, s'écria Scheich Ibrahim, et même d'approcher d'un lieu où il y en auroit! Un homme comme moi, qui a fait le pèlerinage de la Mecque quatre fois, a renoncé au vin pour toute sa vie.

— Vous nous feriez pourtant un grand plaisir de nous en trouver, reprit Noureddin; et, si cela ne vous fait pas de peine, je vais vous enseigner un moyen, sans que vous entriez au cabaret et sans que vous mettiez la main à ce qu'il contiendra. — Je le veux bien à cette condition, repartit Scheich Ibrahim : dites-moi seulement ce qu'il faut que je fasse.

— Nous avons vu un âne attaché à l'entrée de votre jardin, dit alors Noureddin ; c'est à vous apparemment, et vous devez vous en servir dans le besoin. Tenez, voilà encore deux pièces d'or ; prenez l'âne avec ses paniers, et allez au premier cabaret, sans vous en approcher qu'autant qu'il vous plaira ; donnez quelque chose au premier passant, et priez-le d'aller jusqu'au cabaret avec l'âne, d'y prendre deux cruches de vin, que l'on mettra, l'une dans un panier et l'autre dans l'autre, et de vous ramener l'âne après qu'il aura payé le vin de l'argent que vous lui aurez donné. Vous n'aurez qu'à chasser l'âne devant vous jusqu'ici, et nous prendrons les cruches nous-mêmes dans les paniers. De cette manière, vous ne ferez rien qui doive vous faire la moindre répugnance. »

Les deux autres pièces d'or que Scheich Ibrahim venoit de recevoir firent un puissant effet sur son esprit. « Ah ! mon fils ! s'écria-t-il quand Noureddin eut achevé, que vous l'entendez bien ! Sans vous, je ne me fusse jamais avisé de ce moyen pour vous faire avoir du vin sans scrupule. » Il les quitta pour aller faire la commission, et il s'en acquitta en peu de temps. Dès qu'il fut de retour, Noureddin descendit, tira les cruches des paniers, et les porta au salon.

Scheich Ibrahim ramena l'âne à l'endroit où il l'avoit pris ; et, lorsqu'il fut revenu : « Scheich Ibra-

him, lui dit Noureddin, nous ne pouvons assez vous remercier de la peine que vous avez bien voulu prendre; mais il nous manque encore quelque chose. — Et quoi? reprit Scheich Ibrahim; que puis-je faire encore pour votre service? — Nous n'avons pas de tasses, repartit Noureddin, et quelques fruits nous accommoderoient bien, si vous en aviez. — Vous n'avez qu'à parler, répliqua Scheich Ibrahim, il ne vous manquera rien de tout ce que vous pouvez souhaiter. »

Scheich Ibrahim descendit, et en peu de temps il leur prépara une table couverte de belles porcelaines remplies de plusieurs sortes de fruits, avec des tasses d'or et d'argent à choisir; et, quand il leur eut demandé s'ils avoient besoin de quelque autre chose, il se retira sans vouloir rester, quoiqu'ils l'en priassent avec beaucoup d'instances.

Noureddin et la belle Persienne se remirent à table, et ils commencèrent par boire chacun un coup; ils trouvèrent le vin excellent. « Hé bien, ma belle, dit Noureddin à la belle Persienne, ne sommes-nous pas les plus heureux du monde de ce que le hasard nous a amenés dans un lieu si agréable et si charmant? Réjouissons-nous, et remettons-nous de la mauvaise chère de notre voyage. Mon bonheur peut-il être plus grand que de vous avoir d'un côté et la tasse de l'autre? » Ils burent plusieurs autres fois, en s'entretenant

agréablement et en chantant chacun leur chanson.

Comme ils avoient la voix parfaitement belle l'un et l'autre, particulièrement la belle Persienne, leur chant attira Scheich Ibrahim, qui les entendit longtemps de dessus le perron avec un grand plaisir, sans se faire voir. Il se fit voir enfin en mettant la tête à la porte. « Courage, Seigneur! dit-il à Noureddin qu'il croyoit déjà ivre; je suis ravi de vous voir dans cette joie.

— Ah! Scheich Ibrahim, s'écria Noureddin en se tournant de son côté, que vous êtes un brave homme, et que nous vous sommes obligés! Nous n'oserions vous prier de boire un coup; mais ne laissez pas d'entrer. Venez, approchez-vous, et faites-nous au moins l'honneur de nous tenir compagnie. — Continuez, continuez, reprit Scheich Ibrahim, je me contente du plaisir d'entendre vos belles chansons! » Et en disant ces paroles il disparut.

La belle Persienne s'aperçut que Scheich Ibrahim s'étoit arrêté sur le perron, et elle en avertit Noureddin. « Seigneur, ajouta-t-elle, vous voyez qu'il témoigne une grande aversion pour le vin; je ne désespérerois pas de lui en faire boire si vous vouliez faire ce que je vous dirois. — Et quoi? demanda Noureddin : vous n'avez qu'à dire, je ferai ce que vous voudrez. — Engagez-le seulement à entrer et à demeurer avec nous, dit-elle; quelque

temps après, versez à boire et présentez-lui la tasse; s'il vous refuse, buvez, et ensuite faites semblant de dormir; je ferai le reste. »

Noureddin comprit l'intention de la belle Persienne; il appela Scheich Ibrahim qui reparut à la porte. « Scheich Ibrahim, lui dit-il, nous sommes vos hôtes, et vous nous avez accueillis le plus obligeamment du monde; voudriez-vous nous refuser la prière que nous vous faisons de nous honorer de votre compagnie? Nous ne vous demandons pas que vous buviez, mais seulement de nous faire le plaisir de vous voir. »

Scheich Ibrahim se laissa persuader : il entra, et s'assit sur le bord du sofa qui étoit le plus près de la porte. « Vous n'êtes pas bien là, et nous ne pouvons avoir l'honneur de vous voir, dit alors Noureddin; approchez-vous, je vous en supplie, et asseyez-vous près de madame, elle le voudra bien. — Je ferai donc ce qu'il vous plaît », dit Scheich Ibrahim. Il s'approcha, et, en souriant du plaisir qu'il alloit avoir d'être près d'une si belle personne, il s'assit à quelque distance de la belle Persienne. Noureddin la pria de chanter une chanson en considération de l'honneur que Scheich Ibrahim leur faisoit, et elle en chanta une qui le ravit en extase.

Quand la belle Persienne eut achevé de chanter, Noureddin versa du vin dans une tasse, et présenta

la tasse à Scheich Ibrahim. « Scheich Ibrahim, lui dit-il, buvez un coup à notre santé, je vous en prie. — Seigneur, reprit-il en se tirant en arrière comme s'il eût eu horreur de voir seulement du vin, je vous supplie de m'excuser : je vous ai déjà dit que j'ai renoncé au vin il y a longtemps. — Puisque absolument vous ne voulez pas boire à notre santé, dit Noureddin, vous aurez donc pour agréable que je boive à la vôtre. »

Pendant que Noureddin buvoit, la belle Persienne coupa la moitié d'une pomme, et, en la présentant à Scheich Ibrahim : « Vous n'avez pas voulu boire, lui dit-elle, mais je ne crois pas que vous fassiez la même difficulté de goûter de cette pomme qui est excellente. » Scheich Ibrahim ne put la refuser d'une si belle main ; il la prit avec une inclination de tête, et la porta à sa bouche. Elle lui dit quelques douceurs là-dessus, et Noureddin, cependant, se renversa sur le sofa, et fit semblant de dormir. Aussitôt la belle Persienne s'avança vers Scheich Ibrahim ; et, en lui parlant fort bas : « Le voyez-vous ? dit-elle ; il n'en agit pas autrement toutes les fois que nous nous réjouissons ensemble ; il n'a pas plutôt bu deux coups qu'il s'endort et me laisse seule ; mais je crois que vous voudrez bien me tenir compagnie pendant qu'il dormira. »

La belle Persienne prit une tasse, la remplit de vin ; et, en la présentant à Scheich Ibrahim :

« Prenez, lui dit-elle, et buvez à ma santé ; je vais vous faire raison. » Scheich Ibrahim fit de grandes difficultés, et il la pria bien fort de vouloir l'en dispenser ; mais elle le pressa si vivement que, vaincu par ses charmes et par ses instances, il prit la tasse et but sans rien laisser.

Le bon vieillard aimoit à boire le petit coup ; mais il avoit honte de le faire devant des gens qu'il ne connoissoit pas. Il alloit au cabaret en cachette comme beaucoup d'autres, et il n'avoit pas pris les précautions que Noureddin lui avoit enseignées pour aller acheter le vin. Il étoit allé le prendre sans façon chez un cabaretier où il étoit très connu ; la nuit lui avoit servi de manteau, et il avoit épargné l'argent qu'il eût dû donner à celui qu'il eût chargé de faire la commission, selon la leçon de Noureddin.

Pendant que Scheich Ibrahim achevoit de manger la moitié de pomme, après qu'il eut bu, la belle Persienne lui emplit une autre tasse, qu'il prit avec bien moins de difficulté : il n'en fit aucune à la troisième. Il buvoit enfin la quatrième, lorsque Noureddin cessa de faire semblant de dormir ; il se leva sur son séant, et, en le regardant avec un grand éclat de rire : « Ha ! ha ! Scheich Ibrahim, lui dit-il, je vous y surprends : vous m'avez dit que vous aviez renoncé au vin, et vous ne laissez pas d'en boire ! »

Scheich Ibrahim ne s'attendoit pas à cette surprise, et la rougeur lui en monta un peu au visage. Cela ne l'empêcha pas néanmoins d'achever de boire ; et, quand il eut fait : « Seigneur, dit-il en riant, s'il y a péché dans ce que j'ai fait, il ne doit pas tomber sur moi, c'est sur madame : quel moyen de ne pas se rendre à tant de grâce ! »

La belle Persienne, qui s'entendoit avec Noureddin, prit le parti de Scheich Ibrahim. « Scheich Ibrahim, lui dit-elle, laissez-le dire, et ne vous contraignez pas : continuez d'en boire et réjouissez-vous. » Quelques momens après, Noureddin se versa à boire, et en versa ensuite à la belle Persienne. Comme Scheich Ibrahim vit que Noureddin ne lui en versoit pas, il prit une tasse et la lui présenta. « Et moi, dit-il, prétendez-vous que je ne boive pas aussi bien que vous ? »

A ces paroles de Scheich Ibrahim, Noureddin et la belle Persienne firent un grand éclat de rire ; Noureddin lui versa à boire, et ils continuèrent de se réjouir, de rire et de boire jusqu'à près de minuit. Environ ce temps-là, la belle Persienne s'avisa que la table n'étoit éclairée que d'une chandelle. « Scheich Ibrahim, dit-elle au bon vieillard de concierge, vous ne nous avez apporté qu'une chandelle, et voilà tant de belles bougies ! Faites-nous, je vous prie, le plaisir de les allumer, que nous y voyions clair. »

Scheich Ibrahim usa de la liberté que donne le vin, lorsqu'on en a la tête échauffée; et, afin de ne pas interrompre un discours dont il entretenoit Noureddin : « Allumez-les vous-même, dit-il à cette belle personne; cela convient mieux à une jeunesse comme vous; mais prenez garde de n'en allumer que cinq ou six, et pour cause; cela suffira. » La belle Persienne se leva, alla prendre une bougie qu'elle vint allumer à la chandelle qui étoit sur la table, et elle alluma les quatre-vingts bougies, sans s'arrêter à ce que Scheich Ibrahim lui avoit dit.

Quelque temps après, pendant que Scheich Ibrahim entretenoit la belle Persienne sur un autre sujet, Noureddin à son tour le pria de vouloir bien allumer quelques lustres. Sans prendre garde que toutes les bougies étoient allumées : « Il faut, reprit Scheich Ibrahim, que vous soyez bien paresseux, ou que vous ayez moins de vigueur que moi, si vous ne pouvez les allumer vous-même. Allez, allumez-les; mais n'en allumez que trois. » Au lieu de n'en allumer que ce nombre, il les alluma tous, et ouvrit les quatre-vingts fenêtres, à quoi Scheich Ibrahim, attaché à s'entretenir avec la belle Persienne, ne fit pas de réflexion.

Le calife Haroun-al-Raschid n'étoit pas encore retiré alors; il étoit dans un salon de son palais qui avançoit jusqu'au Tigre, et qui avoit vue du

côté du jardin et du pavillon des peintures. Par hasard il ouvrit une fenêtre de ce côté-là, et il fut extrêmement étonné de voir le pavillon tout illuminé, et d'autant plus qu'à la grande clarté il crut d'abord que le feu étoit dans la ville. Le grand-vizir Giafar étoit encore avec lui, et il n'attendoit que le moment que le calife se retirât pour retourner chez lui. Le calife l'appela dans une grande colère. « Vizir négligent, s'écria-t-il, viens çà, approche-toi, regarde le pavillon des peintures, et dis-moi pourquoi il est illuminé à l'heure qu'il est, que je n'y suis pas. »

Le grand-vizir trembla de frayeur à cette nouvelle, de la crainte qu'il eut que cela ne fût. Il s'approcha, et il trembla davantage dès qu'il eut vu que ce que le calife lui avoit dit étoit vrai. Il falloit cependant un prétexte pour l'apaiser. « Commandeur des croyans, lui dit-il, je ne puis dire autre chose là-dessus à Votre Majesté, sinon qu'il y a quatre ou cinq jours que Scheich Ibrahim vint se présenter à moi; il me témoigna qu'il avoit dessein de faire une assemblée des ministres de sa mosquée, pour une certaine cérémonie qu'il étoit bien aise de faire sous l'heureux règne de Votre Majesté. Je lui demandai ce qu'il souhaitoit que je fisse pour son service en cette rencontre; sur quoi il me supplia d'obtenir de Votre Majesté qu'il lui fût permis de faire l'assemblée et la cérémonie dans le

pavillon. Je le renvoyai en lui disant qu'il le pouvoit faire, et que je ne manquerois pas d'en parler à Votre Majesté : je lui demande pardon de l'avoir oublié. Scheich Ibrahim apparemment, poursuivit-il, a choisi ce jour pour la cérémonie, et, en régalant les ministres de sa mosquée, il a voulu sans doute leur donner le plaisir de cette illumination.

— Giafar, reprit le calife d'un ton qui marquoit qu'il étoit un peu apaisé, selon ce que tu viens de me dire, tu as commis trois fautes qui ne sont point pardonnables. La première, d'avoir donné à Scheich Ibrahim la permission de faire cette cérémonie dans mon pavillon : un simple concierge n'est pas un officier assez considérable pour mériter tant d'honneur ; la seconde, de ne m'en avoir point parlé ; et la troisième, de n'avoir pas pénétré dans la véritable intention de ce bonhomme. En effet, je suis persuadé qu'il n'en a pas eu d'autre que de voir s'il n'obtiendroit pas une gratification pour l'aider à faire cette dépense. Tu n'y as pas songé, et je ne lui donne pas de tort de se venger de ne l'avoir pas obtenue, par la dépense plus grande de cette illumination. »

Le grand-vizir Giafar, joyeux de ce que le calife prenoit la chose sur ce ton, se chargea avec plaisir des fautes qu'il venoit de lui reprocher, et il avoua franchement qu'il avoit tort de n'avoir pas donné

quelques pièces d'or à Scheich Ibrahim. « Puisque cela est ainsi, ajouta le calife en souriant, il est juste que tu sois puni de ces fautes ; mais la punition en sera légère. C'est que tu passeras le reste de la nuit, comme moi, avec ces bonnes gens que je suis bien aise de voir. Pendant que je vais prendre un habit de bourgeois, va te déguiser de même avec Mesrour, et venez tous deux avec moi. » Le vizir Giafar voulut lui représenter qu'il étoit tard, et que la compagnie se seroit retirée avant qu'il fût arrivé ; mais il repartit qu'il vouloit y aller absolument. Comme il n'étoit rien de ce que le vizir lui avoit dit, le vizir fut au désespoir de cette résolution ; mais il falloit obéir, et ne pas répliquer.

Le calife sortit donc de son palais, déguisé en bourgeois, avec le grand-vizir Giafar et Mesrour, chef des eunuques, et marcha par les rues de Bagdad jusqu'à ce qu'il arriva au jardin. La porte étoit ouverte par la négligence de Scheich Ibrahim, qui avoit oublié de la fermer en revenant d'acheter du vin. Le calife en fut scandalisé. « Giafar, dit-il au grand-vizir, que veut dire que la porte est ouverte à l'heure qu'il est ? Seroit-il possible que ce fût la coutume de Scheich Ibrahim de la laisser ainsi ouverte la nuit ? J'aime mieux croire que l'embarras de sa fête lui a fait commettre cette faute. »

Le calife entra dans le jardin, et, quand il fut

arrivé au pavillon, comme il ne vouloit pas monter au salon avant de savoir ce qui s'y passoit, il consulta avec le grand-vizir s'il ne devoit pas monter sur un des arbres qui en étoient le plus près pour s'en éclaircir. Mais, en regardant la porte du salon, le grand-vizir s'aperçut qu'elle étoit entr'ouverte, et l'en avertit. Scheich Ibrahim l'avoit laissée ainsi lorsqu'il s'étoit laissé persuader d'entrer et de tenir compagnie à Noureddin et à la belle Persienne.

Le calife abandonna son premier dessein, il monta à la porte du salon sans faire de bruit; et la porte étoit entr'ouverte, de manière qu'il pouvoit voir ceux qui étoient dedans sans être vu. Sa surprise fut des plus grandes quand il eut aperçu une dame d'une beauté sans égale et un jeune homme des mieux faits, avec Scheich Ibrahim assis à table avec eux. Scheich Ibrahim tenoit la tasse à la main. « Ma belle dame, disoit-il à la belle Persienne, un bon buveur ne doit jamais boire sans chanter la chansonnette auparavant. Faites-moi l'honneur de m'écouter : en voici une des plus jolies. »

Scheich Ibrahim chanta; et le calife en fut d'autant plus étonné qu'il avoit ignoré jusqu'alors qu'il bût du vin, et qu'il l'avoit cru un homme sage et posé, comme il le lui avoit toujours paru. Il s'éloigna de la porte avec la même précaution qu'il s'en étoit approché, et vint au grand-vizir Giafar qui

étoit sur l'escalier, quelques degrés au-dessous du perron. « Monte, lui dit-il, et vois si ceux qui sont là dedans sont des ministres de mosquée comme tu as voulu me le faire croire. »

Du ton dont le calife prononça ces paroles, le grand-vizir connut fort bien que la chose alloit mal pour lui. Il monta, et, en regardant par l'ouverture de la porte, il trembla de frayeur pour sa personne, quand il eut vu les mêmes trois personnes dans la situation et dans l'état où elles étoient. Il revint au calife, tout confus, et il ne sut que lui dire. « Quel désordre, lui dit le calife, que des gens aient la hardiesse de venir se divertir dans mon jardin et dans mon pavillon ; que Scheich Ibrahim leur donne entrée, les souffre, et se divertisse avec eux ! Je ne crois pas néanmoins que l'on puisse voir un jeune homme et une jeune dame mieux faits et mieux assortis. Avant de faire éclater ma colère, je veux m'éclaircir davantage, et savoir qui ils peuvent être, et à quelle occasion ils sont ici. » Il retourna à la porte pour les observer encore, et le vizir, qui le suivit, demeura derrière lui pendant qu'il avoit les yeux sur eux. Ils entendirent l'un et l'autre que Scheich Ibrahim disoit à la belle Persienne : « Mon aimable dame, y a-t-il quelque chose que vous puissiez souhaiter pour rendre notre joie de cette soirée plus accomplie ? — Il me semble, reprit la belle Persienne, que tout iroit bien si vous

aviez un instrument dont je pusse jouer, et que vous voulussiez me l'apporter. — Madame, reprit Scheich Ibrahim, savez-vous jouer du luth? — Apportez, lui dit la belle Persienne, je vous le ferai voir. »

Sans aller bien loin de sa place, Scheich Ibrahim tira un luth d'une armoire, et le présenta à la belle Persienne, qui commença à le mettre d'accord. Le calife cependant se tourna du côté du grand-vizir Giafar. « Giafar, lui dit-il, la jeune dame va jouer du luth : si elle joue bien, je lui pardonnerai, de même qu'au jeune homme pour l'amour d'elle; pour toi, je ne laisserai pas de te faire pendre. — Commandeur des croyans, reprit le grand-vizir, si cela est ainsi, je prie donc Dieu qu'elle joue mal. — Pourquoi cela? repartit le calife. — Plus nous serons de monde, répliqua le grand-vizir, plus nous aurons lieu de nous consoler de mourir en belle et bonne compagnie. » Le calife, qui aimoit les bons mots, se mit à rire de cette repartie; et, en se retournant du côté de l'ouverture de la porte, il prêta l'oreille pour entendre jouer la belle Persienne.

La belle Persienne préludoit déjà d'une manière qui fit comprendre d'abord au calife qu'elle jouoit en maître. Elle commença ensuite de chanter un air, et elle accompagna sa voix, qu'elle avoit admirable, avec le luth, et elle le fit avec tant

d'art et de perfection que le calife en fut charmé.

Dès que la belle Persienne eut achevé de chanter, le calife descendit de l'escalier, et le vizir Giafar le suivit. Quand il fut au bas : « De ma vie, dit-il au vizir, je n'ai entendu une plus belle voix, ni mieux jouer du luth : Isaac, que je croyois le plus habile joueur qu'il y eût au monde, n'en approche pas. J'en suis si content que je veux entrer pour l'entendre jouer devant moi : il s'agit de voir de quelle manière je le ferai.

— Commandeur des croyans, reprit le grand-vizir, si vous y entrez et que Scheich Ibrahim vous reconnoisse, il en mourra de frayeur. — C'est aussi ce qui me fait de la peine, repartit le calife, et je serois fâché d'être cause de sa mort, après tant de temps qu'il me sert. Il me vient une pensée qui pourra me réussir : demeure ici avec Mesrour, et attendez dans la première allée que je revienne. »

Le voisinage du Tigre avoit donné lieu au calife d'en détourner assez d'eau par-dessous une grande voûte bien terrassée pour former une belle pièce d'eau, où ce qu'il y avoit de plus beau poisson dans le Tigre venoit se retirer. Les pêcheurs le savoient bien, et ils eussent fort souhaité d'avoir la liberté d'y pêcher ; mais le calife avoit défendu expressément à Scheich Ibrahim de souffrir qu'aucun en approchât. Cette même nuit néanmoins un pêcheur qui passoit devant la porte du jardin de-

puis que le calife y étoit entré, et qui l'avoit laissée ouverte comme il l'avoit trouvée, avoit profité de l'occasion, et s'étoit coulé dans le jardin jusqu'à la pièce d'eau.

Ce pêcheur avoit jeté ses filets, et il étoit près de les tirer au moment que le calife, qui, après la négligence de Scheich Ibrahim, s'étoit douté de ce qui étoit arrivé et vouloit profiter de cette conjoncture pour son dessein, vint au même endroit. Nonobstant son déguisement, le pêcheur le reconnut, et se jeta aussitôt à ses pieds en lui demandant pardon, et en s'excusant sur sa pauvreté. « Relève-toi et ne crains rien, reprit le calife ; tire seulement tes filets, que je voie le poisson qu'il y aura. »

Le pêcheur, rassuré, exécuta promptement ce que le calife souhaitoit, et il amena cinq ou six beaux poissons, dont le calife choisit les deux plus gros, qu'il fit attacher ensemble par la tête avec un brin d'arbrisseau. Il dit ensuite au pêcheur : « Donne-moi ton habit, et prends le mien. » L'échange se fit en peu de momens, et, dès que le calife fut habillé en pêcheur, jusqu'à la chaussure et au turban : « Prends tes filets, dit-il au pêcheur, et va faire tes affaires. »

Quand le pêcheur fut parti, fort content de sa bonne fortune, le calife prit les deux poissons à la main, et alla retrouver le grand-vizir Giafar et

Mesrour. Il s'arrêta devant le grand-vizir, et le grand-vizir ne le reconnut pas. « Que demandes-tu ? lui dit-il. Va, passe ton chemin. » Le calife se mit aussitôt à rire, et le grand-vizir le reconnut. « Commandeur des croyans, s'écria-t-il, est-il possible que ce soit vous ? Je ne vous reconnoissois pas, et je vous demande mille pardons de mon incivilité. Vous pouvez entrer présentement dans le salon, sans craindre que Scheich Ibrahim vous reconnoisse. — Restez donc encore ici, lui dit-il et à Mesrour, pendant que je vais faire mon personnage. »

Le calife monta au salon, et frappa à la porte. Noureddin, qui l'entendit le premier, en avertit Scheich Ibrahim ; et Scheich Ibrahim demanda qui c'étoit. Le calife ouvrit la porte, et, en avançant seulement un pas dans le salon pour se faire voir : « Scheich Ibrahim, répondit-il, je suis le pêcheur Kerim : comme je me suis aperçu que vous régaliez de vos amis, et que j'ai pêché deux beaux poissons dans le moment, je viens vous demander si vous n'en avez pas besoin. »

Noureddin et la belle Persienne furent ravis d'entendre parler de poisson. « Scheich Ibrahim, dit aussitôt la belle Persienne, je vous prie, faïtes-nous le plaisir de le faire entrer, que nous voyions son poisson. » Scheich Ibrahim n'étoit plus en état de demander au prétendu pêcheur comment ni par où il étoit venu, il songea seulement à plaire

à la belle Persienne. Il tourna donc la tête du côté de la porte avec bien de la peine, tant il avoit bu, et dit en bégayant au calife, qu'il prenoit pour un pêcheur : « Approche, bon voleur de nuit, approche qu'on te voie. »

Le calife s'avança en contrefaisant parfaitement bien toutes les manières d'un pêcheur, et présenta les deux poissons. « Voilà de fort beau poisson, dit la belle Persienne ; j'en mangerois volontiers, s'il étoit cuit et bien accommodé. — Madame a raison, reprit Scheich Ibrahim ; que veux-tu que nous fassions de ton poisson, s'il n'est accommodé ? Va, accommode-le toi-même, et apporte-le-nous : tu trouveras de tout dans ma cuisine. »

Le calife revint trouver le grand-vizir Giafar. « Giafar, lui dit-il, j'ai été fort bien reçu, mais ils demandent que le poisson soit accommodé. — Je vais l'accommoder, reprit le grand-vizir ; cela sera fait dans un moment. — J'ai si fort à cœur, repartit le calife, de venir à bout de mon dessein que j'en prendrai bien la peine moi-même. Puisque je fais si bien le pêcheur, je puis bien faire aussi le cuisinier : je me suis mêlé de la cuisine dans ma jeunesse, et je ne m'en suis pas mal acquitté. » En disant ces paroles, il avoit pris le chemin du logement de Scheich Ibrahim, et le grand-vizir et Mesrour le suivoient.

Ils mirent la main à l'œuvre tous trois ; et,

quoique la cuisine de Scheich Ibrahim ne fût pas grande, comme néanmoins il n'y manquoit rien des choses dont ils avoient besoin, ils eurent bientôt accommodé le plat de poisson. Le calife le porta ; et, en le servant, il mit aussi un citron devant chacun, afin qu'ils s'en servissent, s'ils le souhaitoient. Ils mangèrent d'un grand appétit, Noureddin et la belle Persienne particulièrement ; et le calife demeura debout devant eux.

Quand ils eurent achevé, Noureddin regarda le calife. « Pêcheur, lui dit-il, on ne peut pas manger de meilleur poisson, et tu nous as fait le plus grand plaisir du monde. » Il mit la main dans son sein en même temps, et il en tira sa bourse où il y avoit trente pièces d'or, le reste des quarante que Sangiar, huissier du roi de Balsora, lui avoit données avant son départ. « Prends, lui dit-il, je t'en donnerois davantage si j'en avois ; je t'eusse mis à l'abri de la pauvreté, si je t'eusse connu avant que j'eusse dépensé mon patrimoine ; ne laisse pas de le recevoir d'aussi bon cœur que si le présent étoit beaucoup plus considérable. »

Le calife prit la bourse ; et, en remerciant Noureddin, comme il sentit que c'étoit de l'or qui étoit dedans : « Seigneur, lui dit-il, je ne puis assez vous remercier de votre libéralité. On est bien heureux d'avoir affaire à d'honnêtes gens comme vous ; mais, avant de me retirer, j'ai une prière à

vous faire que je vous supplie de m'accorder. Voilà un luth qui me fait connoître que madame en sait jouer. Si vous pouviez obtenir d'elle qu'elle me fît la grâce d'en jouer une seule pièce, je m'en retournerois le plus content du monde : c'est un instrument que j'aime passionnément. — Belle Persienne, dit aussitôt Noureddin en s'adressant à elle, je vous demande cette grâce, j'espère que vous ne me la refuserez pas. » Elle prit le luth ; et, après l'avoir accordé en peu de momens, elle joua et chanta un air qui enleva le calife. En achevant, elle continua de jouer sans chanter ; et elle le fit avec tant de force et d'agrément qu'il fut ravi comme en extase.

Quand la belle Persienne eut cessé de jouer : « Ah ! s'écria le calife, quelle voix, quelle main et quel jeu ! A-t-on jamais mieux chanté, mieux joué du luth ? Jamais on n'a rien vu ni entendu de pareil ! »

Noureddin, accoutumé de donner ce qui lui appartenoit à tous ceux qui en faisoient les louanges : « Pêcheur, reprit-il, je vois bien que tu t'y connois ; puisqu'elle te plaît si fort, c'est à toi, et je t'en fais présent. » En même temps il se leva, prit sa robe qu'il avoit quittée, et il voulut partir et laisser le calife, qu'il ne connoissoit que pour un pêcheur, en possession de la belle Persienne.

La belle Persienne, extrêmement étonnée de la

libéralité de Noureddin, le retint. « Seigneur, lui dit-elle en le regardant tendrement, où prétendez-vous donc aller ? Remettez-vous à votre place, je vous en supplie, et écoutez ce que je vais jouer et chanter. » Il fit ce qu'elle souhaitoit ; et alors, en touchant le luth et en le regardant les larmes aux yeux, elle chanta des vers qu'elle fit sur-le-champ, et elle lui reprocha vivement le peu d'amour qu'il avoit pour elle, puisqu'il l'abandonnoit si facilement à Kerim, et avec tant de dureté ; elle vouloit dire, sans s'expliquer davantage, à un pêcheur tel que Kerim, qu'elle ne connoissoit pas pour le calife non plus que lui. En achevant, elle posa le luth près d'elle, et porta son mouchoir au visage pour cacher ses larmes qu'elle ne pouvoit retenir.

Noureddin ne répondit pas un mot à ces reproches, et il marqua par son silence qu'il ne se repentoit pas de la donation qu'il avoit faite. Mais le calife, surpris de ce qu'il venoit d'entendre, lui dit : « Seigneur, à ce que je vois, cette dame si belle, si rare, si admirable, dont vous venez de me faire présent avec tant de générosité, est votre esclave, et vous êtes son maître. — Cela est vrai, Kerim, reprit Noureddin, et tu serois beaucoup plus étonné que tu ne le parois si je te racontois toutes les disgrâces qui me sont arrivées à son occasion. — Eh ! de grâce, Seigneur, repartit le

calife, en s'acquittant toujours fort bien du personnage de pêcheur, obligez-moi de me faire part de votre histoire. »

Noureddin, qui venoit de faire pour lui d'autres choses de plus grande conséquence, quoiqu'il ne le regardât que comme pêcheur, voulut bien avoir encore cette complaisance. Il lui raconta toute son histoire, à commencer par l'achat que le vizir son père avoit fait de la belle Persienne pour le roi de Balsora, et n'omit rien de ce qu'il avoit fait, et de tout ce qui lui étoit arrivé, jusqu'à son arrivée à Bagdad avec elle, et jusqu'au moment qu'il lui parloit.

Quand Noureddin eut achevé : « Et présentement où allez-vous ? demanda le calife. — Où je vais ? répondit-il. Où Dieu me conduira. — Si vous me croyez, reprit le calife, vous n'irez pas plus loin : il faut au contraire que vous retourniez à Balsora. Je vais vous donner un mot de lettre que vous donnerez au roi de ma part ; vous verrez qu'il vous recevra fort bien dès qu'il l'aura lue, et que personne ne vous dira mot.

— Kerim, repartit Noureddin, ce que tu me dis est bien singulier : jamais on n'a dit qu'un pêcheur comme toi ait eu correspondance avec un roi ! — Cela ne doit pas vous étonner, répliqua le calife : nous avons fait nos études ensemble sous les mêmes maîtres, et nous avons toujours été les meil-

leurs amis du monde. Il est vrai que la fortune ne nous a pas été également favorable : elle l'a fait roi, et moi pêcheur; mais cette inégalité n'a pas diminué notre amitié. Il a voulu me tirer hors de mon état avec tous les empressemens imaginables. Je me suis contenté de la considération qu'il a de ne me rien refuser de tout ce que je lui demande pour le service de mes amis : laissez-moi faire, et vous en verrez le succès. »

Noureddin consentit à ce que le calife voulut. Comme il y avoit dans le salon de tout ce qu'il falloit pour écrire, le calife écrivit cette lettre au roi de Balsora, au haut de laquelle, presque sur l'extrémité du papier, il ajouta cette formule en très petits caractères : *Au nom de Dieu très miséricordieux*, pour marquer qu'il vouloit être obéi absolument.

## LETTRE
## DU CALIFE HAROUN-AL-RASCHID
## AU ROI DE BALSORA.

*Haroun-al-Raschid, fils de Mahdi, envoie cette lettre à Mohammed Zinebi, son cousin. Dès que Noureddin, fils du vizir Khacan, porteur de cette lettre, te l'aura rendue et que tu l'auras lue, à l'in-*

*stant dépouille-toi du manteau royal, mets-le-lui sur les épaules, et le fais asseoir à ta place, et n'y manque pas. Adieu.*

Le calife plia et cacheta la lettre, et, sans dire à Noureddin ce qu'elle contenoit : « Tenez, lui dit-il, et allez vous embarquer incessamment sur un bâtiment qui va partir bientôt, comme il en part un chaque jour à la même heure; vous dormirez quand vous serez embarqué. » Noureddin prit la lettre, et partit avec le peu d'argent qu'il avoit sur lui quand l'huissier Sangiar lui avoit donné sa bourse; et la belle Persienne, inconsolable de son départ, se tira à part sur le sofa, et fondit en pleurs.

A peine Noureddin étoit sorti du salon que Scheich Ibrahim, qui avoit gardé le silence pendant tout ce qui venoit de se passer, regarda le calife, qu'il prenoit toujours pour le pêcheur Kerim. « Écoute, Kerim, lui dit-il, tu nous es venu apporter ici deux poissons qui valent bien vingt pièces de monnoie de cuivre au plus, et pour cela on t'a donné une bourse et une esclave; penses-tu que tout cela sera pour toi ? Je te déclare que je veux avoir l'esclave par moitié. Pour ce qui est de la bourse, montre-moi ce qu'il y a dedans : si c'est de l'argent, tu en prendras une pièce pour toi; et, si c'est de l'or, je te prendrai tout, et je te donne-

rai quelques pièces de cuivre qui me restent dans ma bourse. »

Pour bien entendre ce qui va suivre, dit ici Scheherazade en s'interrompant, il est à remarquer qu'avant de porter au salon le plat de poisson accommodé, le calife avoit chargé le grand-vizir Giafar d'aller en diligence jusqu'au palais, pour lui amener quatre valets de chambre avec un habit, et de venir attendre de l'autre côté du pavillon jusqu'à ce qu'il frappât des mains par une des fenêtres. Le grand-vizir s'étoit acquitté de cet ordre; et lui et Mesrour, avec les quatre valets de chambre, attendoient au lieu marqué qu'il donnât le signal.

Je reviens à mon discours, ajouta la sultane. Le calife, toujours sous le personnage de pêcheur, répondit hardiment à Scheich Ibrahim : « Scheich Ibrahim, je ne sais pas ce qu'il y a dans la bourse : argent ou or, je le partagerai avec vous par moitié de très bon cœur; pour ce qui est de l'esclave, je veux l'avoir à moi seul. Si vous ne voulez pas vous en tenir aux conditions que je vous propose, vous n'aurez rien. »

Scheich Ibrahim, emporté de colère à cette insolence, comme il la regardoit dans un pêcheur à son égard, prit une des porcelaines qui étoient sur la table et la jeta à la tête du calife. Le calife n'eut pas de peine à éviter la porcelaine jetée par

un homme pris de vin ; elle alla donner contre le mur où elle se brisa en plusieurs morceaux. Scheich Ibrahim, plus emporté qu'auparavant après avoir manqué son coup, prend la chandelle qui étoit sur la table, se lève en chancelant, et descend par un escalier dérobé pour aller chercher une canne.

Le calife profita de ce temps-là, et frappa des mains à une des fenêtres. Le grand-vizir, Mesrour et les quatre valets de chambre furent à lui en un moment, et les valets de chambre lui eurent bientôt ôté l'habit de pêcheur et mis celui qu'ils lui avoient apporté. Ils n'avoient pas encore achevé, et ils étoient occupés autour du calife qui étoit assis sur le trône qu'il avoit dans le salon, que Scheich Ibrahim, animé par l'intérêt, rentra avec une grosse canne à la main, dont il se promettoit de bien régaler le prétendu pêcheur. Au lieu de le rencontrer des yeux, il aperçut son habit au milieu du salon, et il vit le calife assis sur son trône, avec le grand-vizir et Mesrour à ses côtés. Il s'arrêta à ce spectacle, et douta s'il étoit éveillé ou s'il dormoit. Le calife se mit à rire de son étonnement. « Scheich Ibrahim, lui dit-il, que veux-tu? que cherches-tu? »

Scheich Ibrahim, qui ne pouvoit plus douter que ce ne fût le calife, se jeta aussitôt à ses pieds, la face et sa longue barbe contre terre. « Commandeur des croyans, s'écria-t-il, votre vil esclave

vous a offensé, il implore votre clémence, et vous en demande mille pardons. » Comme les valets de chambre eurent achevé de l'habiller en ce moment, il lui dit en descendant de son trône : « Lève-toi, je te pardonne. »

Le calife s'adressa ensuite à la belle Persienne, qui avoit suspendu sa douleur dès qu'elle se fut aperçue que le jardin et le pavillon appartenoient à ce prince, et non pas à Scheich Ibrahim, comme Scheich Ibrahim l'avoit dissimulé, et que c'étoit lui-même qui s'étoit déguisé en pêcheur. « Belle Persienne, lui dit-il, levez-vous et suivez-moi. Vous devez connoître qui je suis après ce que vous venez de voir, et que je ne suis pas d'un rang à me prévaloir du présent que Noureddin m'a fait de votre personne avec une générosité qui n'a point de pareille. Je l'ai envoyé à Balsora pour y être roi, et je vous y enverrai pour être reine dès que je lui aurai fait tenir les dépêches nécessaires pour son établissement. Je vais en attendant vous donner un appartement dans mon palais, où vous serez traitée selon votre mérite. »

Ce discours rassura et consola la belle Persienne par un endroit bien sensible; et elle se dédommagea pleinement de son affliction, par la joie d'apprendre que Noureddin, qu'elle aimoit passionnément, venoit d'être élevé à une si haute dignité. Le calife exécuta la parole qu'il venoit de

lui donner ; il la recommanda même à Zobéide sa femme, après qu'il lui eut fait part de la considération qu'il venoit d'avoir pour Noureddin.

Le retour de Noureddin à Balsora fut plus heureux et plus avancé de quelques jours qu'il n'eût été à souhaiter pour son bonheur. Il ne vit ni parent ni ami en arrivant ; il alla droit au palais du roi, et le roi donnoit audience. Il fendit la presse en tenant la lettre, la main élevée ; on lui fit place, et il la présenta. Le roi la reçut, l'ouvrit, et changea de couleur en la lisant. Il la baisa par trois fois ; et il alloit exécuter l'ordre du calife, lorsqu'il s'avisa de la montrer au vizir Saouy, ennemi irréconciliable de Noureddin.

Saouy, qui avoit reconnu Noureddin, et qui cherchoit en lui-même avec grande inquiétude à quel dessein il étoit venu, ne fut pas moins surpris que le roi de l'ordre que la lettre contenoit. Comme il n'y étoit pas moins intéressé, il imagina en un moment le moyen d'éluder. Il fit semblant de ne l'avoir pas bien lue ; et, pour la lire une seconde fois, il se tourna un peu de côté, comme pour chercher un meilleur jour. Alors, sans que personne s'en aperçût et sans qu'il y parût, à moins de regarder de bien près, il arracha adroitement la formule du haut de la lettre, qui marquoit que le calife vouloit être obéi absolument, la porta à la bouche et l'avala.

Après une si grande méchanceté, Saouy se tourna du côté du roi, lui rendit la lettre; et, en parlant bas : « Hé bien! Sire, lui demanda-t-il, quelle est l'intention de Votre Majesté? — De faire ce que le calife me commande, répondit le roi. — Gardez-vous-en bien, Sire, reprit le méchant vizir; c'est bien là l'écriture du calife, mais la formule n'y est pas. » Le roi l'avoit fort bien remarquée; mais, dans le trouble où il étoit, il s'imagina qu'il s'étoit trompé quand il ne la vit plus.

« Sire, continua le vizir, il ne faut pas douter que le calife n'ait accordé cette lettre à Noureddin, sur les plaintes qu'il lui est allé faire contre Votre Majesté et contre moi, pour se débarrasser de lui; mais il n'a pas entendu que vous exécutiez ce qu'elle contient. De plus, il est à considérer qu'il n'a pas envoyé un exprès avec la patente, sans quoi elle est inutile. On ne dépossède pas un roi comme Votre Majesté sans cette formalité : un autre que Noureddin pourroit venir de même avec une fausse lettre; cela ne s'est jamais pratiqué. Sire, Votre Majesté peut s'en reposer sur ma parole, et je prends sur moi tout le mal qui peut en arriver. »

Le roi Zinebi se laissa persuader, et abandonna Noureddin à la discrétion du vizir Saouy, qui l'emmena chez lui avec main-forte. Dès qu'il fut arrivé, il lui fit donner la bastonnade, jusqu'à ce qu'il demeurât comme mort; et dans cet état il le

fit porter en prison, où il commanda qu'on le mît dans le cachot le plus obscur et le plus profond, avec ordre au geôlier de ne lui donner que du pain et de l'eau.

Quand Noureddin, meurtri de coups, fut revenu à lui et qu'il se vit dans ce cachot, il poussa des cris pitoyables en déplorant son malheureux sort. « Ah! pêcheur! s'écria-t-il, que tu m'as trompé, et que j'ai été facile à te croire! Pouvois-je m'attendre à une destinée si cruelle, après le bien que je t'ai fait! Dieu te bénisse néanmoins; je ne puis croire que ton intention ait été mauvaise, et j'aurai patience jusqu'à la fin de mes maux. »

L'affligé Noureddin demeura dix jours entiers dans cet état, et le vizir Saouy n'oublia pas qu'il l'y avoit fait mettre. Résolu de lui faire perdre la vie honteusement, il n'osa l'entreprendre de son autorité. Pour réussir dans son pernicieux dessein, il chargea plusieurs de ses esclaves de riches présens, et alla se présenter au roi à leur tête. « Sire, lui dit-il avec une malice noire, voilà ce que le nouveau roi supplie Votre Majesté de vouloir bien agréer à son avénement à la couronne. »

Le roi comprit ce que Saouy vouloit lui faire entendre. « Quoi! reprit-il, ce malheureux vit-il encore? Je croyois que tu l'eusses fait mourir. — Sire, repartit Saouy, ce n'est pas à moi qu'il ap-

partient de faire ôter la vie à personne ; c'est à Votre Majesté. — Va, répliqua le roi, fais-lui couper le cou, je t'en donne la permission. — Sire, dit alors Saouy, je suis infiniment obligé à Votre Majesté de la justice qu'elle me rend. Mais, comme Noureddin m'a fait si publiquement l'affront qu'elle n'ignore pas, je lui demande en grâce de vouloir bien que l'exécution s'en fasse devant le palais, et que les crieurs aillent l'annoncer dans tous les quartiers de la ville, afin que personne n'ignore que l'offense qu'il m'a faite aura été pleinement réparée. » Le roi lui accorda ce qu'il demandoit ; et les crieurs, en faisant leur devoir, répandirent une tristesse générale dans toute la ville. La mémoire toute récente des vertus du père fit que personne n'apprit qu'avec indignation qu'on alloit faire mourir le fils ignominieusement, à la sollicitation et par la méchanceté du vizir Saouy.

Saouy alla à la prison en personne, accompagné d'une vingtaine de ses esclaves, ministres de sa cruauté. On lui amena Noureddin, et il le fit monter sur un méchant cheval sans selle. Dès que Noureddin se vit livré entre les mains de son ennemi : « Tu triomphes, lui dit-il, et tu abuses de ta puissance ; mais j'ai confiance sur la vérité de ces paroles d'un de nos livres : *Vous jugez injustement, et dans peu vous serez jugé vous-même.* »

Le vizir Saouy, qui triomphoit véritablement en

lui-même : « Quoi! insolent, reprit-il, tu oses m'insulter encore ! Va, je te le pardonne; il arrivera ce qu'il pourra, pourvu que je t'aie vu couper le cou à la vue de tout Balsora. Tu dois savoir aussi ce que dit un autre de nos livres : *Qu'importe de mourir le lendemain de la mort de son ennemi?* »

Ce ministre implacable dans sa haine et dans son inimitié, environné d'une partie de ses esclaves armés, fit conduire Noureddin devant lui par les autres, et prit le chemin du palais. Le peuple fut sur le point de se jeter sur lui, et il l'eût lapidé, si quelqu'un eût commencé de donner l'exemple. Quand il l'eut mené jusqu'à la place du palais, à la vue de l'appartement du roi, il le laissa entre les mains du bourreau, et il alla se rendre près du roi, qui étoit déjà dans son cabinet, prêt à repaître ses yeux avec lui du sanglant spectacle qui se préparoit.

La garde du roi et les esclaves du vizir Saouy, qui faisoient un grand cercle autour de Noureddin, eurent beaucoup de peine à contenir la populace, qui faisoit tous les efforts possibles, mais inutilement, pour les forcer, les rompre et l'enlever. Le bourreau s'approcha de lui. « Seigneur, lui dit-il, je vous supplie de me pardonner votre mort; je ne suis qu'un esclave, et je ne puis me dispenser de faire mon devoir : à moins que vous n'ayez besoin de quelque chose, mettez-vous, s'il vous plaît, en état; le roi va me commander de frapper.

— Dans ce moment si cruel, quelque personne charitable, dit le désolé Noureddin, en tournant la tête à droite et à gauche, ne voudroit-elle pas me faire la grâce de m'apporter de l'eau pour étancher ma soif ? » On en apporta un vase à l'instant, que l'on fit passer jusqu'à lui de main en main. Le vizir Saouy, qui s'aperçut de ce retardement, cria au bourreau, de la fenêtre du cabinet du roi où il étoit : « Qu'attends-tu ? Frappe. » A ces paroles barbares et pleines d'inhumanité, toute la place retentit de vives imprécations contre lui ; et le roi, jaloux de son autorité, n'approuva pas cette hardiesse en sa présence, comme il le fit paroître en criant que l'on attendît. Il en eut une autre raison : c'est qu'en ce moment il leva les yeux vers une grande rue qui étoit devant lui, et qui aboutissoit à la place, et qu'il aperçut au milieu une troupe de cavaliers qui accouroient à toute bride. « Vizir, dit-il aussitôt à Saouy, qu'est-ce que cela ? Regarde. » Saouy, qui se douta de ce que ce pouvoit être, pressa le roi de donner le signal au bourreau. « Non, reprit le roi ; je veux savoir auparavant qui sont ces cavaliers. » C'étoit le grand-vizir Giafar avec sa suite, qui venoit de Bagdad en personne, de la part du calife.

Pour savoir le sujet de l'arrivée de ce ministre à Balsora, nous remarquerons qu'après le départ de Noureddin avec la lettre du calife, le calife ne

s'étoit pas souvenu le lendemain, ni même plusieurs jours après, d'envoyer un exprès avec la patente dont il avoit parlé à la belle Persienne. Il étoit dans le palais intérieur qui étoit celui des femmes, et, en passant devant un appartement, il entendit une très belle voix ; il s'arrêta, et il n'eut pas plus tôt entendu quelques paroles qui marquoient de la douleur pour une absence, qu'il demanda à un officier des eunuques qui le suivoit, qui étoit la femme qui demeuroit dans l'appartement. L'officier répondit que c'étoit l'esclave du jeune seigneur qu'il avoit envoyé à Balsora pour être roi à la place de Mohammed Zinebi.

« Ah ! pauvre Noureddin fils de Khacan, s'écria aussitôt le calife, je t'ai bien oublié ! Vite, ajouta-t-il, qu'on me fasse venir Giafar incessamment. » Ce ministre arriva. « Giafar, lui dit le calife, je ne me suis pas souvenu d'envoyer la patente pour faire reconnoître Noureddin roi de Balsora. Il n'y a pas de temps pour la faire expédier ; prends du monde et des chevaux de poste, et rends-toi à Balsora en diligence. Si Noureddin n'est plus au monde, et qu'on l'ait fait mourir, fais pendre le vizir Saouy ; s'il n'est pas mort, amène-le-moi avec le roi et ce vizir. »

Le grand-vizir Giafar ne se donna que le temps qu'il falloit pour monter à cheval, et il partit aussitôt avec un bon nombre d'officiers de sa maison.

Il arriva à Balsora de la manière et dans le temps que nous avons remarqué. Dès qu'il entra dans la place, tout le monde s'écarta pour lui faire place, en criant grâce pour Noureddin; et il entra dans le palais du même train jusqu'à l'escalier, où il mit pied à terre.

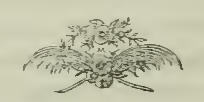
Le roi de Balsora, qui avoit reconnu le premier ministre du calife, alla au-devant de lui et le reçut à l'entrée de son appartement. Le grand-vizir demanda d'abord si Noureddin vivoit encore, et, s'il vivoit, qu'on le fît venir. Le roi répondit qu'il vivoit, et donna ordre qu'on l'amenât. Comme il parut bientôt, mais lié et garrotté, il le fit délier et mettre en liberté, et commanda qu'on s'assurât du vizir Saouy et qu'on le liât des mêmes cordes.

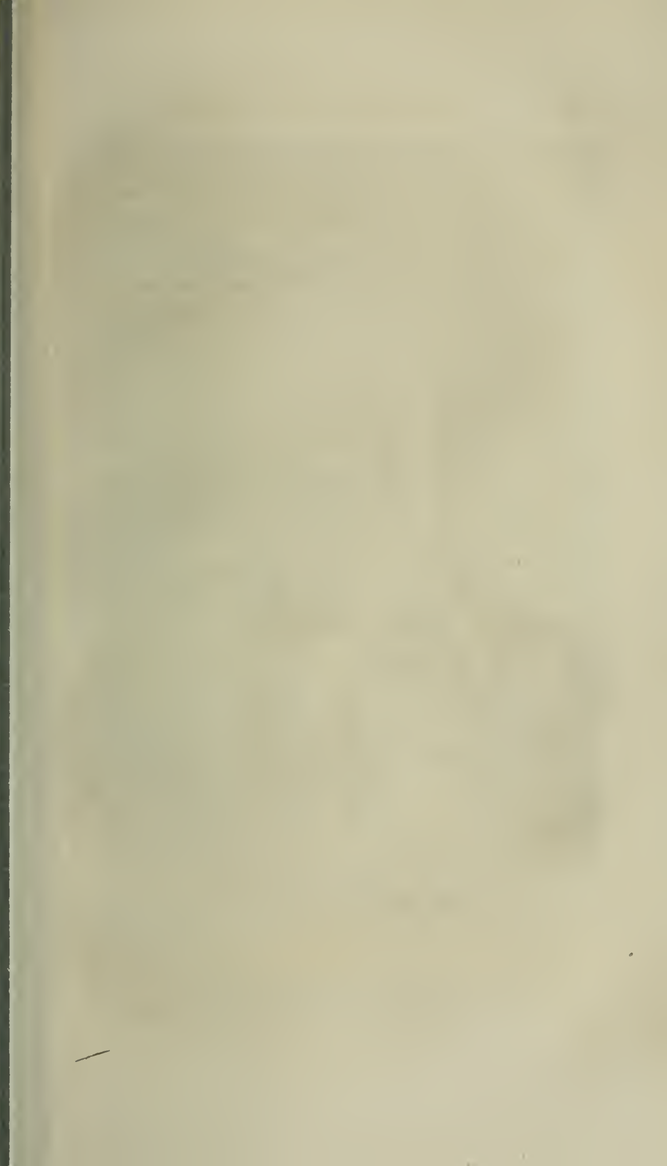
Le grand-vizir Giafar ne coucha qu'une nuit à Balsora; il repartit le lendemain, et, selon l'ordre qu'il avoit, il emmena avec lui Saouy, le roi de Balsora et Noureddin. Quand il fut arrivé à Bagdad, il les présenta au calife; et, après qu'il lui eut rendu compte de son voyage, et particulièrement de l'état où il avoit trouvé Noureddin, et du traitement qu'on lui avoit fait par le conseil et l'animosité de Saouy, le calife proposa à Noureddin de couper la tête lui-même au vizir Saouy. « Commandeur des croyans, reprit Noureddin, quelque mal que m'ait fait ce méchant homme et qu'il ait tâché de faire à feu mon père, je m'estimerois le plus in-

ſâme de tous les hommes si j'avois trempé mes mains dans son sang. » Le caliſe lui sut bon gré de sa générosité, et il fit faire cette justice par la main du bourreau.

Le caliſe voulut envoyer Noureddin à Balsora pour y régner ; mais Noureddin le supplia de vouloir l'en dispenser. « Commandeur des croyans, reprit-il, la ville de Balsora me sera désormais dans une aversion si grande, après ce qui m'y est arrivé, que j'ose supplier Votre Majesté d'avoir pour agréable que je tienne le serment que j'ai fait de n'y retourner de ma vie. Je mettrois toute ma gloire à lui rendre mes services près de sa personne, si elle avoit la bonté de m'en accorder la grâce. » Le caliſe le mit au nombre de ses courtisans les plus intimes, lui rendit la belle Persienne, et lui fit de si grands biens qu'ils vécurent ensemble jusqu'à la mort avec tout le bonheur qu'ils pouvoient souhaiter.

Pour ce qui est du roi de Balsora, le caliſe se contenta de lui avoir fait connoître combien il devoit être attentif au choix qu'il faisoit des vizirs, et le renvoya dans son royaume.







Jouaust Ed. Imp A Salmon

HISTOIRE DE BEDER

L Esclave devant le Roi de Perse



# HISTOIRE DE BEDER

## PRINCE DE PERSE

# ET DE GIAUHARE

## PRINCESSE DU ROYAUME DE SAMANDAL.

LA Perse est une partie de la terre de si grande étendue que ce n'est pas sans raison que ses anciens rois ont porté le titre superbe de rois des rois. Autant qu'il y a de provinces, sans parler de tous les autres royaumes qu'ils avoient conquis, autant il y avoit de rois. Ces rois ne leur payoient pas seulement de gros tributs, ils leur étoient même aussi soumis que les gouverneurs le sont aux rois de tous les autres royaumes.

Un de ces rois, qui avoit commencé son règne par d'heureuses et grandes conquêtes, régnoit, il y avoit de longues années, avec un bonheur et une tranquillité qui le rendoient le plus satisfait de tous les monarques. Il n'y avoit qu'un seul endroit par où il s'estimoit malheureux, c'est qu'il étoit

fort âgé, et que de toutes ses femmes il n'y en avoit pas une qui lui eût donné un prince pour lui succéder après sa mort. Il en avoit cependant plus de cent, toutes logées magnifiquement et séparément, avec des femmes esclaves pour les servir et des eunuques pour les garder. Malgré tous ces soins à les rendre contentes et à prévenir leurs désirs, aucune ne remplissoit son attente. On lui en amenoit souvent des pays les plus éloignés; et il ne se contentoit pas de les payer, sans faire de prix, dès qu'elles lui agréoient, il combloit encore les marchands d'honneurs, de bienfaits et de bénédictions pour en attirer d'autres, dans l'espérance qu'enfin il auroit un fils de quelqu'une. Il n'y avoit pas aussi de bonnes œuvres qu'il ne fît pour fléchir le Ciel. Il faisoit des aumônes immenses aux pauvres, de grandes largesses aux plus dévots de sa religion, et de nouvelles fondations toutes royales en leur faveur, afin d'obtenir par leurs prières ce qu'il souhaitoit si ardemment.

Un jour que, selon la coutume pratiquée tous les jours par les rois ses prédécesseurs, lorsqu'ils étoient de résidence dans leur capitale, il tenoit l'assemblée de ses courtisans, où se trouvoient tous les ambassadeurs et tous les étrangers de distinction qui étoient à sa cour, où l'on s'entretenoit, non pas de nouvelles qui regardoient l'État, mais de sciences, d'histoire, de littérature, de poésie et

de toute autre chose capable de récréer l'esprit agréablement; ce jour-là, dis-je, un eunuque vint lui annoncer qu'un marchand, qui venoit d'un pays très éloigné avec une esclave qu'il lui amenoit, demandoit la permission de la lui faire voir. « Qu'on le fasse entrer et qu'on le place, dit le roi; je lui parlerai après l'assemblée. » On introduisit le marchand, et on le plaça dans un endroit d'où il pouvoit voir le roi à son aise, et l'entendre parler familièrement avec ceux qui étoient le plus près de sa personne.

Le roi en usoit ainsi avec tous les étrangers qui devoient lui parler, et il le faisoit exprès, afin qu'ils s'accoutumassent à le voir, et qu'en le voyant parler aux uns et aux autres avec familiarité et avec bonté, ils prissent la confiance de lui parler de même, sans se laisser surprendre par l'éclat et la grandeur dont il étoit environné, capable d'ôter la parole à ceux qui n'y auroient pas été accoutumés. Il le pratiquoit même à l'égard des ambassadeurs : d'abord il mangeoit avec eux, et, pendant le repas, il s'informoit de leur santé, de leur voyage et des particularités de leur pays. Cela leur donnoit de l'assurance auprès de sa personne, et ensuite il leur donnoit audience.

Quand l'assemblée fut finie, que tout le monde se fut retiré, et qu'il ne resta plus que le marchand, le marchand se prosterna devant le trône du roi, la

face contre terre, et lui souhaita l'accomplissement de tous ses désirs. Dès qu'il se fut relevé, le roi lui demanda s'il étoit vrai qu'il lui eût amené une esclave, comme on le lui avoit dit, et si elle étoit belle.

« Sire, répondit le marchand, je ne doute pas que Votre Majesté n'en ait de très belles, depuis qu'on lui en cherche dans tous les endroits du monde avec tant de soin; mais je puis assurer, sans craindre de trop priser ma marchandise, qu'elle n'en a pas encore vu une qui puisse entrer en concurrence avec elle, si l'on considère sa beauté, sa belle taille, ses agrémens et toutes les perfections dont elle est partagée. — Où est-elle? reprit le roi. Amène-la-moi. — Sire, repartit le marchand, je l'ai laissée entre les mains d'un officier de vos eunuques; Votre Majesté peut commander qu'on la fasse venir. »

On amena l'esclave, et, dès que le roi la vit, il en fut charmé, à la considérer seulement par sa taille belle et dégagée. Il entra aussitôt dans un cabinet où le marchand le suivit avec quelques eunuques. L'esclave avoit un voile de satin rouge rayé d'or, qui lui cachoit le visage. Le marchand le lui ôta, et le roi de Perse vit une dame qui surpassoit en beauté toutes celles qu'il avoit alors et qu'il avoit jamais eues. Il en devint passionnément amoureux dès ce moment, et il demanda au marchand combien il la vouloit vendre.

« Sire, répondit le marchand, j'en ai donné mille pièces d'or à celui qui me l'a vendue, et je compte que j'en ai déboursé autant depuis trois ans que je suis en voyage pour arriver à votre cour. Je me garderai bien de la mettre à prix à un si grand monarque : je supplie Votre Majesté de la recevoir en présent, si elle lui agrée. — Je te suis obligé, reprit le roi ; ce n'est pas ma coutume d'en user ainsi avec les marchands qui viennent de si loin dans la vue de me faire plaisir : je vais te faire compter dix mille pièces d'or. Seras-tu content ?

— Sire, repartit le marchand, je me fusse estimé très heureux si Votre Majesté eût bien voulu l'accepter pour rien ; mais je n'oserois refuser une si grande libéralité. Je ne manquerai pas de la publier dans mon pays et dans tous les lieux par où je passerai. » La somme lui fut comptée ; et, avant qu'il se retirât, le roi le fit revêtir en sa présence d'une robe de brocart d'or.

Le roi fit loger la belle esclave dans l'appartement le plus magnifique après le sien, et lui assigna plusieurs matrones et autres femmes esclaves pour la servir, avec ordre de lui faire prendre le bain, de l'habiller d'un habit le plus magnifique qu'elles pussent trouver, et de se faire apporter les plus beaux colliers de perles et les diamans les plus fins, et autres pierreries les plus riches, afin qu'elle

choisît elle-même ce qui lui conviendroit le mieux.

Les matrones officieuses, qui n'avoient autre attention que de plaire au roi, furent elles-mêmes ravies en admiration de la beauté de l'esclave. Comme elles s'y connoissoient parfaitement bien : « Sire, lui dirent-elles, si Votre Majesté a la patience de nous donner seulement trois jours, nous nous engageons de la lui faire voir alors si fort au-dessus de ce qu'elle est présentement qu'elle ne la reconnoîtra plus. » Le roi eut bien de la peine à se priver si longtemps du plaisir de la posséder entièrement. « Je le veux bien, reprit-il, mais à la charge que vous me tiendrez votre promesse. »

La capitale du roi de Perse étoit située dans une île, et son palais, qui étoit très superbe, étoit bâti sur le bord de la mer. Comme son appartement avoit vue sur cet élément, celui de la belle esclave, qui n'étoit pas éloigné du sien, avoit aussi la même vue ; et elle étoit d'autant plus agréable que la mer battoit presque au pied des murailles.

Au bout des trois jours, la belle esclave, parée et ornée magnifiquement, étoit seule dans sa chambre, assise sur un sofa et appuyée à une des fenêtres qui regardoient la mer, lorsque le roi, averti qu'il pouvoit la voir, y entra. L'esclave, qui entendit que l'on marchoit dans sa chambre d'un autre air que les femmes qui l'avoient servie jusqu'alors,

tourna aussitôt la tête pour voir qui c'étoit. Elle reconnut le roi ; mais, sans en témoigner la moindre surprise, sans même se lever pour lui faire civilité et pour le recevoir, comme s'il eût été la personne du monde la plus indifférente, elle se remit à la fenêtre comme auparavant.

Le roi de Perse fut extrêmement étonné de voir qu'une esclave si belle et si bien faite sût si peu ce que c'étoit que le monde. Il attribua ce défaut à la mauvaise éducation qu'on lui avoit donnée et au peu de soin qu'on avoit pris de lui apprendre les premières bienséances. Il s'avança vers elle jusqu'à la fenêtre, où, nonobstant la manière et la froideur avec laquelle elle venoit de le recevoir, elle se laissa regarder, admirer, et même caresser et embrasser autant qu'il le souhaita.

Entre ces caresses et ces embrassemens, ce monarque s'arrêta pour la regarder, ou plutôt pour la dévorer des yeux. « Ma toute belle, ma charmante, ma ravissante, s'écria-t-il, dites-moi, je vous prie, d'où vous venez, d'où sont et qui sont l'heureux père et l'heureuse mère qui ont mis au monde un chef-d'œuvre de la nature aussi surprenant que vous êtes. Que je vous aime et que je vous aimerai ! Jamais je n'ai senti pour une femme ce que je sens pour vous ; j'en ai cependant bien vu, et j'en vois encore un grand nombre tous les jours ; mais jamais je n'ai vu tant de charmes tout à la fois qui

m'enlèvent à moi-même pour me donner tout à vous. Mon cher cœur, ajoutoit-il, vous ne me répondez rien ; vous ne me faites même connoître par aucune marque que vous soyez sensible à tant de témoignages que je vous donne de mon amour extrême ; vous ne détournez pas même vos yeux pour donner aux miens le plaisir de les rencontrer et de vous convaincre qu'on ne peut pas aimer plus que je vous aime. Pourquoi gardez-vous ce grand silence qui me glace? D'où vient ce sérieux, ou plutôt cette tristesse qui m'afflige? Regrettez-vous votre pays, vos parens, vos amis? Hé quoi! un roi de Perse qui vous aime, qui vous adore, n'est-il pas capable de vous consoler et de vous tenir lieu de toute chose au monde? »

Quelques protestations d'amour que le roi de de Perse fît à l'esclave et quoi qu'il pût dire pour l'obliger d'ouvrir la bouche et de parler, l'esclave demeura dans un froid surprenant, les yeux toujours baissés, sans les lever pour le regarder et sans proférer une seule parole.

Le roi de Perse, ravi d'avoir fait une acquisition dont il étoit si content, ne la pressa pas davantage, dans l'espérance que le bon traitement qu'il lui feroit la feroit changer. Il frappa des mains, et aussitôt plusieurs femmes entrèrent, à qui il commanda de faire servir le souper. Dès que l'on eut servi : « Mon cœur, dit-il à l'esclave, approchez-

vous et venez souper avec moi. » Elle se leva de la place où elle étoit; et, quand elle fut assise vis-à-vis du roi, le roi la servit avant qu'il commençât de manger, et la servit de même à chaque plat pendant le repas. L'esclave mangea comme lui, mais toujours les yeux baissés, sans répondre un seul mot chaque fois qu'il lui demandoit si les mets étoient de son goût.

Pour changer de discours, le roi lui demanda comment elle s'appeloit, si elle étoit contente de son habillement, des pierreries dont elle étoit ornée, ce qu'elle pensoit de son appartement et de l'ameublement, et si la vue de la mer la divertissoit; mais sur toutes ces demandes elle garda le même silence, dont il ne savoit plus que penser. Il s'imagina que peut-être elle étoit muette. « Mais, disoit-il en lui-même, seroit-il possible que Dieu eût formé une créature si belle, si parfaite et si accomplie, et qu'elle eût un si grand défaut? Ce seroit un grand dommage! Avec cela je ne pourrois m'empêcher de l'aimer comme je l'aime. »

Quand le roi se fut levé de table, il se lava les mains d'un côté, pendant que l'esclave se les lavoit de l'autre. Il prit ce temps-là pour demander aux femmes qui lui présentoient le bassin et la serviette si elle leur avoit parlé. Celle qui prit la parole lui répondit : « Sire, nous ne l'avons ni vue ni entendue parler plus que Votre Majesté vient de le voir

elle-même. Nous lui avons rendu nos services dans le bain ; nous l'avons peignée, coiffée, habillée dans sa chambre, et jamais elle n'a ouvert la bouche pour nous dire : « Cela est bien, je suis contente. » Nous lui demandions : « Madame, n'avez-vous besoin de rien? Souhaitez-vous quelque chose? Demandez, commandez-nous. » Nous ne savons si c'est mépris, affliction, bêtise, ou qu'elle soit muette : nous n'avons pu tirer d'elle une seule parole; c'est tout ce que nous pouvons dire à Votre Majesté. »

Le roi de Perse fut plus surpris qu'auparavant sur ce qu'il venoit d'entendre. Comme il crut que l'esclave pouvoit avoir quelque sujet d'affliction, il voulut essayer de la réjouir; pour cela, il fit une assemblée de toutes les dames de son palais. Elles vinrent ; et celles qui savoient jouer des instrumens en jouèrent, et les autres chantèrent ou dansèrent, ou firent l'un et l'autre tout à la fois : elles jouèrent enfin à plusieurs sortes de jeux qui réjouirent le roi. L'esclave seule ne prit aucune part à tous ces divertissemens; elle demeura dans sa place, toujours les yeux baissés, et avec une tranquillité dont toutes les dames ne furent pas moins surprises que le roi. Elles se retirèrent chacune à son appartement; et le roi, qui demeura seul, coucha avec la belle esclave.

Le lendemain, le roi de Perse se leva plus con-

tent qu'il ne l'avoit été de toutes les femmes qu'il eût jamais vues, sans en excepter aucune, et plus passionné pour la belle esclave que le jour d'auparavant. Il le fit bien paroître : en effet, il résolut de ne s'attacher uniquement qu'à elle, et il exécuta sa résolution. Dès le même jour, il congédia toutes ses autres femmes avec les riches habits, les pierreries et les bijoux qu'elles avoient à leur usage, et chacune une grosse somme d'argent, libres de se marier à qui bon leur sembleroit, et il ne retint que les matrones et autres femmes âgées, nécessaires pour être auprès de la belle esclave. Elle ne lui donna pas la consolation de lui dire un seul mot pendant une année entière. Il ne laissa pas cependant d'être très assidu auprès d'elle, avec toutes les complaisances imaginables, et de lui donner les marques les plus signalées d'une passion très violente.

L'année étoit écoulée, et le roi, assis un jour près de sa belle, lui protestoit que son amour, au lieu de diminuer, augmentoit tous les jours avec plus de force. « Ma reine, lui disoit-il, je ne puis deviner ce que vous en pensez ; rien n'est plus vrai cependant, et je vous jure que je ne souhaite plus rien depuis que j'ai le bonheur de vous posséder. Je fais état de mon royaume, tout grand qu'il est, moins que d'un atome, lorsque je vous vois et que je puis vous dire mille fois que je

vous aime. Je ne veux pas que mes paroles vous obligent de le croire; mais vous ne pouvez en douter après le sacrifice que j'ai fait à votre beauté du grand nombre de femmes que j'avois dans mon palais. Vous pouvez vous en souvenir : il y a un an passé que je les renvoyai toutes, et je m'en repens aussi peu au moment que je vous en parle qu'au moment que je cessai de les voir, et je ne m'en repentirai jamais. Rien ne manqueroit à ma satisfaction, à mon contentement et à ma joie, si vous me disiez seulement un mot pour me marquer que vous m'en avez quelque obligation. Mais comment pourriez-vous me le dire, si vous êtes muette ? Hélas ! je ne crains que trop que cela ne soit ! Et quel moyen de ne le pas craindre après un an entier que je vous prie mille fois chaque jour de me parler, et que vous gardez un silence si affligeant pour moi ? S'il n'est pas possible que j'obtienne de vous cette consolation, fasse le Ciel au moins que vous me donniez un fils pour me succéder après ma mort ! Je me sens vieillir tous les jours, et dès à présent j'aurois besoin d'en avoir un pour m'aider à soutenir le plus grand poids de ma couronne. Je reviens au grand désir que j'ai de vous entendre parler : quelque chose me dit en moi-même que vous n'êtes pas muette. Hé, de grâce, Madame, je vous en conjure, rompez cette longue obstination, dites-moi un mot

seulement, après cela je ne me soucie plus de mourir ! »

A ce discours, la belle esclave, qui, selon sa coutume, avoit écouté le roi toujours les yeux baissés, et qui ne lui avoit pas seulement donné lieu de croire qu'elle étoit muette, mais même qu'elle n'avoit jamais ri de sa vie, se mit à sourire. Le roi de Perse s'en aperçut avec une surprise qui lui en fit faire une exclamation de joie; et, comme il ne douta pas qu'elle ne voulût parler, il attendit ce moment avec une attention et avec une impatience qu'on ne peut exprimer.

La belle esclave enfin rompit un si long silence, et elle parla. « Sire, dit-elle, j'ai tant de choses à dire à Votre Majesté, en rompant mon silence, que je ne sais par où commencer. Je crois néanmoins qu'il est de mon devoir de la remercier d'abord de toutes les grâces et de tous les honneurs dont elle m'a comblée, et de demander au Ciel qu'il la fasse prospérer, qu'il détourne les mauvaises intentions de ses ennemis, et ne permette pas qu'elle meure après m'avoir entendue parler, mais lui donne une longue vie. Après cela, Sire, je ne puis vous donner une plus grande satisfaction qu'en vous annonçant que je suis grosse : je souhaite avec vous que ce soit un fils. Ce qu'il y a, Sire, ajouta-t-elle, c'est que sans ma grossesse (je supplie Votre Majesté de prendre ma sincérité

en bonne part), j'étois résolue de ne jamais vous aimer, aussi bien qu'à garder un silence perpétuel, et que présentement je vous aime autant que je le dois. »

Le roi de Perse, ravi d'avoir entendu parler la belle esclave et lui annoncer une nouvelle qui l'intéressoit si fort, l'embrassa tendrement. « Lumière éclatante de mes yeux, lui dit-il, je ne pouvois recevoir une plus grande joie que celle dont vous venez de me combler. Vous m'avez parlé, et vous m'avez annoncé votre grossesse; je ne me sens pas moi-même après ces deux sujets de me réjouir que je n'attendois pas. »

Dans le transport de joie où étoit le roi de Perse, il n'en dit pas davantage à la belle esclave; il la quitta, mais d'une manière à faire connoître qu'il alloit revenir bientôt. Comme il vouloit que le sujet de sa joie fût rendu public, il l'annonça à ses officiers, et fit appeler son grand-vizir. Dès qu'il fut arrivé, il le chargea de distribuer cent mille pièces d'or aux ministres de sa religion, qui faisoient vœu de pauvreté, aux hôpitaux et aux pauvres, en actions de grâces à Dieu; et sa volonté fut exécutée par les ordres de ce ministre.

Cet ordre donné, le roi de Perse vint retrouver sa belle esclave. « Madame, lui dit-il, excusez-moi si je vous ai quittée si brusquement; vous m'en avez donné l'occasion vous-même; mais vous

voudrez bien que je remette à vous en entretenir une autre fois; je désire de savoir de vous des choses d'une conséquence beaucoup plus grande. Dites-moi, je vous en supplie, ma chère âme, quelle raison si forte vous avez eue de me voir, de m'entendre parler, de manger et de coucher avec moi chaque jour toute une année, et d'avoir eu cette constance inébranlable, je ne dis point de ne pas ouvrir la bouche pour me parler, mais même de ne pas donner à comprendre que vous entendiez fort bien tout ce que je vous disois. Cela me passe, et je ne comprends pas comment vous avez pu vous contraindre jusqu'à ce point; il faut que le sujet en soit bien extraordinaire. »

Pour satisfaire la curiosité du roi de Perse : « Sire, reprit cette belle personne, être esclave, être éloignée de son pays, avoir perdu l'espérance d'y retourner jamais, avoir le cœur percé de douleur de me voir séparée pour toujours d'avec ma mère, mon frère, mes parens, mes connoissances, ne sont-ce pas des motifs assez grands pour avoir gardé le silence que Votre Majesté trouve si étrange? L'amour de la patrie n'est pas moins naturel que l'amour paternel, et la perte de la liberté est insupportable à quiconque n'est pas assez dépourvu de bon sens pour n'en pas connoître le prix. Le corps peut bien être assujetti à l'autorité d'un maître qui a la force et la puissance en main;

mais la volonté ne peut pas être maîtrisée, elle est toujours à elle-même : Votre Majesté en a vu un exemple en ma personne. C'est beaucoup que je n'aie pas imité une infinité de malheureux et de malheureuses que l'amour de la liberté réduit à la triste résolution de se procurer la mort en mille manières, par une liberté qui ne peut leur être ôtée.

— Madame, reprit le roi de Perse, je suis persuadé de ce que vous me dites; mais il m'avoit semblé jusqu'à présent qu'une personne belle, bien faite, de bon sens et de bon esprit comme vous, Madame, esclave par sa mauvaise destinée, devoit s'estimer heureuse de trouver un roi pour maître.

— Sire, repartit la belle esclave, quelque esclave que ce soit, comme je viens de le dire à Votre Majesté, un roi ne peut maîtriser sa volonté. Comme elle parle néanmoins d'une esclave capable de plaire à un monarque et de s'en faire aimer, si l'esclave est d'un état inférieur, qu'il n'y ait pas de proportion, je veux croire qu'elle peut s'estimer heureuse dans son malheur. Quel bonheur cependant! Elle ne laissera pas de se regarder comme une esclave arrachée d'entre les bras de son père et de sa mère, et peut-être d'un amant qu'elle ne laissera pas d'aimer toute sa vie. Mais, si la même esclave ne cède en rien au roi qui l'a acquise, que Votre Majesté elle-même juge de la rigueur de son sort,

de sa misère, de son affliction, de sa douleur, et de quoi elle peut être capable ! »

Le roi de Perse, étonné de ce discours : « Quoi ! Madame, répliqua-t-il, seroit-il possible, comme vous me le faites entendre, que vous fussiez d'un sang royal ? Éclaircissez-moi, de grâce, là-dessus, et n'augmentez pas davantage mon impatience. Apprenez-moi qui sont l'heureux père et l'heureuse mère d'un si grand prodige de beauté, qui sont vos frères, vos sœurs, vos parens, et surtout comment vous vous appelez.

— Sire, dit alors la belle esclave, mon nom est Gulnare de la mer ; mon père, qui est mort, étoit un des plus puissans rois de la mer, et, en mourant, il laissa son royaume à un frère que j'ai, nommé Saleh, et à la reine ma mère. Ma mère est aussi princesse, fille d'un autre roi de la mer, très puissant. Nous vivions tranquillement dans notre royaume et dans une paix profonde, lorsqu'un ennemi, envieux de notre bonheur, entra dans nos États avec une puissante armée, pénétra jusqu'à notre capitale, s'en empara, et ne nous donna que le temps de nous sauver dans un lieu impénétrable et inaccessible, avec quelques officiers fidèles qui ne nous abandonnèrent pas.

« Dans cette retraite, mon frère ne négligea pas de songer au moyen de chasser l'injuste possesseur de nos États, et, dans cet intervalle, il me prit un

jour en particulier : « Ma sœur, me dit-il, les événemens des moindres entreprises sont toujours très incertains; je puis succomber dans celle que je médite pour rentrer dans nos États, et je serois moins fâché de ma disgrâce que de celle qui pourroit vous en arriver. Pour la prévenir et vous en préserver, je voudrois bien vous voir mariée auparavant; mais, dans le mauvais état où sont nos affaires, je ne vois pas que vous puissiez vous donner à aucun de nos princes de la mer. Je souhaiterois que vous pussiez vous résoudre d'entrer dans mon sentiment, qui est que vous épousiez un prince de la terre; je suis prêt d'y employer tous mes soins. De la beauté dont vous êtes, je suis sûr qu'il n'y en a pas un, si puissant qu'il soit, qui ne fût ravi de vous faire part de sa couronne. »

« Ce discours de mon frère me mit dans une grande colère contre lui. « Mon frère, lui dis-je, du côté de mon père et de ma mère, je descends comme vous de rois et de reines de la mer, sans aucune alliance avec les rois et reines de la terre; je ne prétends pas me mésallier non plus qu'eux, et j'en ai fait le serment dès que j'ai eu assez de connoissance pour m'apercevoir de la noblesse et de l'ancienneté de notre maison. L'état où nous sommes réduits ne m'obligera pas de changer de résolution, et, si vous avez à périr dans l'exécution de votre dessein, je suis prête à périr avec vous

plutôt que de suivre un conseil que je n'attendois pas de votre part. »

« Mon frère, entêté de ce mariage qui ne me convenoit pas, à mon sens, voulut me représenter qu'il y avoit des rois de la terre qui ne céderoient pas à ceux de la mer. Cela me mit dans une colère et dans un emportement contre lui qui m'attirèrent des duretés de sa part, dont je fus piquée au vif. Il me quitta aussi peu satisfait de moi que j'étois mal satisfaite de lui. Dans le dépit où j'étois, je m'élançai du fond de la mer, et j'allai aborder à l'île de la Lune.

« Nonobstant le cuisant mécontentement qui m'avoit obligée de venir me jeter dans cette île, je ne laissois pas d'y vivre assez contente, et je me retirois dans des lieux écartés où j'étois commodément. Mes précautions néanmoins n'empêchèrent pas qu'un homme de quelque distinction, accompagné de domestiques, ne me surprît comme je dormois et ne m'emmenât chez lui. Il me témoigna beaucoup d'amour, et il n'oublia rien pour me persuader d'y correspondre. Quand il vit qu'il ne gagnoit rien par la douceur, il crut qu'il réussiroit mieux par la force; mais je le fis si bien repentir de son insolence qu'il résolut de me vendre, et il me vendit au marchand qui m'a amenée et vendue à Votre Majesté. C'étoit un homme sage, doux et humain; et, dans le long voyage qu'il me fit faire,

il ne me donna jamais que des sujets de me louer de lui.

« Pour ce qui est de Votre Majesté, continua la princesse Gulnare, si elle n'eût eu pour moi toutes les considérations dont je lui suis obligée; si elle ne m'eût donné tant de marques d'amour, avec une sincérité dont je n'ai pu douter; que sans hésiter elle n'eût pas chassé toutes ses femmes, je ne feins pas de lui dire que je ne serois pas demeurée avec elle. Je me serois jetée dans la mer par cette fenêtre où elle m'aborda la première fois qu'elle me vit dans cet appartement, et je serois allée retrouver mon frère, ma mère et mes parens. J'eusse même persévéré dans ce dessein, et je l'eusse exécuté, si après un certain temps j'eusse perdu l'espérance d'une grossesse. Je me garderois bien de le faire dans l'état où je suis. En effet, quoi que je pusse dire à ma mère et à mon frère, jamais ils ne voudroient croire que j'eusse été esclave d'un roi comme Votre Majesté, et jamais aussi ils ne reviendroient de la faute que j'aurois commise contre mon honneur, de mon consentement. Avec cela, Sire, soit un prince ou une princesse que je mette au monde, ce sera un gage qui m'obligera de ne me séparer jamais d'avec Votre Majesté. J'espère aussi qu'elle ne me regardera plus comme une esclave, mais comme une princesse qui n'est pas indigne de son alliance. »

C'est ainsi que la princesse Gulnare acheva de se faire connoître et de raconter son histoire au roi de Perse. « Ma charmante, mon adorable princesse, s'écria alors ce monarque, quelles merveilles viens-je d'entendre ! Quelle ample matière à ma curiosité, de vous faire des questions sur des choses si inouïes ! Mais auparavant je dois bien vous remercier de votre bonté et de votre patience à éprouver la sincérité et la constance de mon amour. Je ne croyois pas pouvoir aimer plus que je vous aimois. Depuis que je sais cependant que vous êtes une si grande princesse, je vous aime mille fois davantage. Que dis-je, princesse ! Madame, vous ne l'êtes plus : vous êtes ma reine et reine de Perse, comme j'en suis le roi, et ce titre va bientôt retentir dans tout mon royaume. Dès demain, Madame, il retentira dans ma capitale avec des réjouissances non encore vues, qui feront connoître que vous l'êtes, et ma femme légitime. Cela seroit fait il y a longtemps, si vous m'eussiez tiré plus tôt de mon erreur, puisque, dès le moment que je vous ai vue, j'ai été dans le même sentiment qu'aujourd'hui de vous aimer toujours, et de ne jamais aimer que vous. En attendant que je me satisfasse moi-même pleinement et que je vous rende tout ce qui vous est dû, je vous supplie, Madame, de m'instruire plus particulièrement de ces États et de ces peuples de la mer qui me sont inconnus. J'avois bien entendu parler

d'hommes marins, mais j'avois toujours pris ce que l'on m'en avoit dit pour des contes et des fables. Rien n'est plus vrai cependant, après ce que vous m'en dites; et j'en ai une preuve bien certaine en votre personne, vous qui en êtes, et qui avez bien voulu être ma femme, et cela par un avantage dont un autre habitant de la terre ne peut se vanter que moi. Il y a une chose qui me fait de la peine, et sur laquelle je vous supplie de m'éclaircir : c'est que je ne puis comprendre comment vous pouvez vivre, agir ou vous mouvoir dans l'eau sans vous noyer. Il n'y a que certaines gens, parmi nous, qui ont l'art de demeurer sous l'eau ; ils y périroient néanmoins s'ils ne s'en retiroient au bout d'un certain temps, chacun selon leur adresse et leurs forces.

— Sire, répondit la reine Gulnare, je satisferai Votre Majesté avec bien du plaisir. Nous marchons au fond de la mer de même que l'on marche sur la terre, et nous respirons dans l'eau comme on respire dans l'air. Ainsi, au lieu de nous suffoquer comme elle vous suffoque, elle contribue à notre vie. Ce qui est encore bien remarquable, c'est qu'elle ne mouille pas nos habits, et que, quand nous venons sur la terre, nous en sortons sans avoir besoin de les sécher. Notre langage ordinaire est le même que celui dans lequel l'Écriture gravée sur le sceau du grand prophète Salomon, fils de David, est conçue.

« Je ne dois pas oublier que l'eau ne nous empêche pas aussi de voir dans la mer : nous y avons les yeux ouverts sans en souffrir aucune incommodité. Comme nous les avons excellens, nous ne laissons pas, nonobstant la profondeur de la mer, d'y voir aussi clair que l'on voit sur la terre. Il en est de même de la nuit : la lune nous éclaire, et les planètes et les étoiles ne nous sont pas cachées. J'ai déjà parlé de nos royaumes : comme la mer est beaucoup plus spacieuse que la terre, il y en a aussi en plus grand nombre, et de beaucoup plus grands. Ils sont divisés en provinces, et dans chaque province il y a plusieurs grandes villes très peuplées. Il y a enfin une infinité de nations, de mœurs et de coutumes différentes, comme sur la terre.

« Les palais des rois et des princes sont superbes et magnifiques : il y en a de marbre de différentes couleurs ; de cristal de roche, dont la mer abonde ; de nacre de perle, de corail et d'autres matériaux plus précieux. L'or, l'argent et toutes sortes de pierreries y sont en plus grande abondance que sur la terre. Je ne parle pas des perles ; de quelque grosseur qu'elles soient sur la terre, on ne les regarde pas dans nos pays : il n'y a que les moindres bourgeoises qui s'en parent.

« Comme nous avons une agilité merveilleuse et incroyable parmi nous de nous transporter où nous voulons en moins de rien, nous n'avons besoin ni

de chars ni de montures. Il n'y a pas de roi néanmoins qui n'ait ses écuries et ses haras de chevaux marins ; mais ils ne s'en servent ordinairement que dans les divertissemens, dans les fêtes et dans les réjouissances publiques. Les uns, après les avoir bien exercés, se plaisent à les monter et à faire paroître leur adresse dans les courses. D'autres les attellent à des chars de nacre de perle, ornés de mille coquillages de toutes sortes de couleurs les plus vives. Ces chars sont à découvert avec un trône, où les rois sont assis lorsqu'ils se font voir à leurs sujets. Ils sont adroits à les conduire eux-mêmes, et ils n'ont pas besoin de cochers. Je passe sous silence une infinité d'autres particularités très curieuses touchant les pays marins, ajouta la reine Gulnare, qui feroient un très grand plaisir à Votre Majesté ; mais elle voudra bien que je remette à l'en entretenir plus à loisir, pour lui parler d'une autre chose qui est présentement de plus d'importance. Ce que j'ai à lui dire, Sire, c'est que les couches des femmes de mer sont différentes des couches des femmes de terre ; et j'ai un sujet de craindre que les sages-femmes de ce pays ne m'accouchent mal. Comme Votre Majesté n'y a pas moins d'intérêt que moi, sous son bon plaisir, je trouve à propos, pour la sûreté de mes couches, de faire venir la reine ma mère avec des cousines que j'ai, et en même temps le roi mon frère, avec

qui je suis bien aise de me réconcilier. Ils seront ravis de me revoir dès que je leur aurai raconté mon histoire et qu'ils auront appris que je suis femme du puissant roi de Perse. Je supplie Votre Majesté de me le permettre ; ils seront bien aises aussi de lui rendre leurs respects, et je puis lui promettre qu'elle aura de la satisfaction de les voir.

— Madame, reprit le roi de Perse, vous êtes la maîtresse ; faites ce qu'il vous plaira ; je tâcherai de les recevoir avec tous les honneurs qu'ils méritent. Mais je voudrois bien savoir par quelle voie vous leur ferez savoir ce que vous désirez d'eux, et quand ils pourront arriver, afin que je donne ordre aux préparatifs pour leur réception, et que j'aille moi-même au-devant d'eux. — Sire, repartit la reine Gulnare, il n'est pas besoin de ces cérémonies ; ils seront ici dans un moment, et Votre Majesté verra de quelle manière ils arriveront. Elle n'a qu'à entrer dans ce petit cabinet et regarder par la jalousie. »

Quand le roi de Perse fut entré dans le cabinet, la reine Gulnare se fit apporter une cassolette avec du feu par une de ses femmes, qu'elle renvoya en lui disant de fermer la porte. Lorsqu'elle fut seule, elle prit un morceau de bois d'aloès dans une boîte. Elle le mit dans la cassolette, et, dès qu'elle vit paroître la fumée, elle prononça des paroles in-

connues au roi de Perse, qui observoit avec grande attention tout ce qu'elle faisoit; et elle n'avoit pas encore achevé que l'eau de la mer se troubla. Le cabinet où étoit le roi étoit disposé de manière qu'il s'en aperçut au travers de la jalousie, en regardant du côté des fenêtres qui étoient sur la mer.

La mer enfin s'entr'ouvrit à quelque distance; et aussitôt il s'en éleva un jeune homme bien fait et de belle taille avec la moustache de vert de mer. Une dame déjà sur l'âge, mais d'un air majestueux, s'en éleva de même un peu derrière lui, avec cinq jeunes dames qui ne cédoient en rien à la beauté de la reine Gulnare.

La reine Gulnare se présenta aussitôt à une des fenêtres, et elle reconnut le roi son frère, la reine sa mère et ses parentes, qui la reconnurent de même. La troupe s'avança comme portée sur la surface de l'eau, sans marcher, et, quand ils furent tous sur le bord, ils s'élancèrent légèrement l'un après l'autre sur la fenêtre où la reine Gulnare avoit paru, et d'où elle s'étoit retirée pour leur faire place. Le roi Saleh, la reine sa mère et ses parentes l'embrassèrent avec beaucoup de tendresse et les larmes aux yeux, à mesure qu'ils entrèrent.

Quand la reine Gulnare les eut reçus avec tout l'honneur possible et qu'elle leur eut fait prendre place sur le sofa, la reine sa mère prit la parole.

« Ma fille, lui dit-elle, j'ai bien de la joie de vous revoir après une si longue absence, et je suis sûre que votre frère et vos parentes n'en ont pas moins que moi. Votre éloignement sans en avoir rien dit à personne nous a jetés dans une affliction inexprimable, et nous ne pourrions vous dire combien nous en avons versé de larmes. Nous ne savons autre chose du sujet qui peut vous avoir obligée de prendre un parti si surprenant que ce que votre frère nous a rapporté de l'entretien qu'il avoit eu avec vous. Le conseil qu'il vous donna alors lui avoit paru avantageux pour votre établissement, dans l'état où vous étiez aussi bien que nous. Il ne falloit pas vous alarmer si fort, s'il ne vous plaisoit pas, et vous voudrez bien que je vous dise que vous avez pris la chose tout autrement que vous ne le deviez. Mais laissons là ce discours, qui ne feroit que renouveler des sujets de douleur et de plainte que vous devez oublier avec nous, et faites-nous part de tout ce qui vous est arrivé depuis un si long temps que nous ne vous avons vue, et de l'état où vous êtes présentement ; sur toute chose, marquez-nous si vous êtes contente. »

La reine Gulnare se jeta aussitôt aux pieds de la reine sa mère, et, après qu'elle lui eut baisé la main en se relevant : « Madame, reprit-elle, j'ai commis une grande faute, je l'avoue, et je ne suis redevable qu'à votre bonté du pardon que vous

voulez bien m'en accorder. Ce que j'ai à vous dire, pour vous obéir, vous fera connoître que c'est en vain bien souvent qu'on a de la répugnance pour de certaines choses. J'ai éprouvé par moi-même que la chose à quoi ma volonté étoit le plus opposée est justement celle où ma destinée m'a conduite malgré moi. » Elle lui raconta tout ce qui lui étoit arrivé depuis que le dépit l'avoit portée à se lever du fond de la mer pour venir sur la terre. Lorsqu'elle eut achevé en marquant qu'enfin elle avoit été vendue au roi de Perse, chez qui elle se trouvoit : « Ma sœur, lui dit le roi son frère, vous avez grand tort d'avoir souffert tant d'indignités, et vous ne pouvez vous en plaindre qu'à vous-même. Vous aviez le moyen de vous en délivrer, et je m'étonne de votre patience à demeurer si longtemps dans l'esclavage : levez-vous, et revenez avec nous au royaume que j'ai reconquis sur le fier ennemi qui s'en étoit emparé. »

Le roi de Perse, qui entendit ces paroles du cabinet où il étoit, en fut dans la dernière alarme. « Ah ! dit-il en lui-même, je suis perdu, et ma mort est certaine, si ma reine, si ma Gulnare écoute un conseil si pernicieux ! Je ne puis plus vivre sans elle, et l'on m'en veut priver ! » La reine Gulnare ne le laissa pas longtemps dans la crainte où il étoit.

« Mon frère, reprit-elle en souriant, ce que je

viens d'entendre me fait mieux comprendre que jamais combien l'amitié que vous avez pour moi est sincère. Je ne pus supporter le conseil que vous me donniez de me marier à un prince de la terre. Aujourd'hui, peu s'en faut que je ne me mette en colère contre vous de celui que vous me donnez, de quitter l'engagement que j'ai avec le plus puissant et le plus renommé de tous les princes. Je ne parle pas de l'engagement d'une esclave avec un maître : il nous seroit aisé de lui restituer les dix mille pièces d'or que je lui ai coûté ; je parle de celui d'une femme avec un mari, et d'une femme qui ne peut se plaindre d'aucun sujet de mécontentement de sa part. C'est un monarque religieux, sage, modéré, qui m'a donné les marques d'amour les plus essentielles. Il ne pouvoit pas m'en donner une plus signalée que de congédier, dès les premiers jours que je fus à lui, le grand nombre de femmes qu'il avoit, pour ne s'attacher qu'à moi uniquement. Je suis sa femme, et il vient de me déclarer reine de Perse pour participer à ses conseils. Je dis, de plus, que je suis grosse, et que, si j'ai le bonheur, avec la faveur du Ciel, de lui donner un fils, ce sera un autre bien qui m'attachera à lui plus inséparablement. Ainsi, mon frère, poursuivit la reine Gulnare, bien loin de suivre votre conseil, toutes ces considérations, comme vous le voyez, ne m'obligent pas seulement d'aimer le roi

de Perse autant qu'il m'aime, mais même de demeurer et de passer ma vie avec lui, plus par reconnoissance que par devoir. J'espère que ni ma mère, ni vous avec mes bonnes cousines, vous ne désapprouverez ma résolution, non plus que l'alliance que j'ai faite sans l'avoir cherchée, qui fait honneur également aux monarques de la mer et de la terre. Excusez-moi si je vous ai donné la peine de venir ici du plus profond des ondes pour vous en faire part et avoir le bien de vous voir après une si longue séparation.

— Ma sœur, reprit le roi Saleh, la proposition que je vous ai faite de revenir avec nous, sur le récit de vos aventures que je n'ai pu entendre sans douleur, n'a été que pour vous marquer combien nous vous aimons tous, combien je vous honore en particulier, et que rien ne nous touche davantage que tout ce qui peut contribuer à votre bonheur. Par ces mêmes motifs, je ne puis en mon particulier qu'approuver une résolution si raisonnable et si digne de vous, après ce que vous venez de nous dire de la personne du roi de Perse, votre époux, et des grandes obligations que vous lui avez. Pour ce qui est de la reine, votre mère et la mienne, je suis persuadé qu'elle n'est pas d'un autre sentiment. »

Cette princesse confirma ce que le roi son fils venoit d'avancer. « Ma fille, reprit-elle en s'adressant

aussi à la reine Gulnare, je suis ravie que vous soyez contente, et je n'ai rien à ajouter à ce que le roi votre frère vient de vous témoigner. Je serois la première à vous condamner si vous n'aviez toute la reconnoissance que vous devez pour un monarque qui vous aime avec tant de passion, et qui a fait de si grandes choses pour vous. »

Autant le roi de Perse, qui étoit dans le cabinet, avoit été affligé par la crainte de perdre la reine Gulnare, autant il eut de joie de voir qu'elle étoit résolue de ne le pas abandonner. Comme il ne pouvoit plus douter de son amour après une déclaration si authentique, il l'en aima mille fois davantage, et il se promit bien de lui en marquer sa reconnoissance par tous les endroits qu'il lui seroit possible.

Pendant que le roi de Perse s'entretenoit ainsi avec un plaisir incroyable, la reine Gulnare avoit frappé des mains, et avoit commandé à des esclaves qui étoient entrés aussitôt de servir la collation. Quand elle fut servie, elle invita la reine sa mère, le roi son frère et ses parentes de s'approcher et de manger. Mais ils eurent tous la même pensée, que, sans en avoir demandé la permission, ils se trouvoient dans le palais d'un puissant roi qui ne les avoit jamais vus et qui ne les connoissoit pas, et qu'il y auroit une grande incivilité à manger à sa table sans lui. La rougeur leur en monta au vi-

sage, et, de l'émotion où ils en étoient, ils jetèrent des flammes par les narines et par la bouche, avec des yeux enflammés.

Le roi de Perse fut dans une frayeur inexprimable à ce spectacle, auquel il ne s'attendoit pas, et dont il ignoroit la cause. La reine Gulnare, qui se douta de ce qui en étoit, et qui avoit compris l'intention de ses parens, ne fit que le leur marquer en se levant de sa place, et qu'elle alloit revenir. Elle passa au cabinet, où elle rassura le roi par sa présence. « Sire, lui dit-elle, je ne doute pas que Votre Majesté ne soit bien contente du témoignage que je viens de rendre des grandes obligations dont je lui suis redevable. Il n'a tenu qu'à moi de m'abandonner à leurs désirs et de retourner avec eux dans nos États; mais je ne suis pas capable d'une ingratitude dont je me condamnerois la première. — Ah! ma reine! s'écria le roi de Perse, ne parlez pas des obligations que vous m'avez; vous ne m'en avez aucune. Je vous en ai moi-même de si grandes que jamais je ne pourrai vous en témoigner assez de reconnoissance. Je n'avois pas cru que vous m'aimassiez au point que je vois que vous m'aimez : vous venez de me le faire connoître de la manière la plus éclatante. — Eh! Sire, reprit la reine Gulnare, pouvois-je en faire moins que ce que je viens de faire? Je n'en fais pas encore assez après tous les hon-

neurs que j'ai reçus, après tant de bienfaits dont vous m'avez comblée, après tant de marques d'amour auxquelles il n'est pas possible que je sois insensible ! Mais, Sire, ajouta la reine Gulnare, laissons là ce discours pour vous assurer de l'amitié sincère dont la reine ma mère et le roi mon frère vous honorent. Ils meurent de l'envie de vous voir et de vous en assurer eux-mêmes. J'ai même pensé me faire une affaire avec eux en voulant leur donner la collation avant de leur procurer cet honneur. Je supplie donc Votre Majesté de vouloir bien entrer et de les honorer de votre présence.

— Madame, repartit le roi de Perse, j'aurai un grand plaisir de saluer des personnes qui vous appartiennent de si près ; mais ces flammes que j'ai vues sortir de leurs narines et de leur bouche me donnent de la frayeur. — Sire, répliqua la reine en riant, ces flammes ne doivent pas lui faire la moindre peine : elles ne signifient autre chose que leur répugnance à manger de ses biens dans son palais qu'elle ne les honore de sa présence, et ne mange avec eux. »

Le roi de Perse, rassuré par ces paroles, se leva de sa place et entra dans la chambre avec la reine Gulnare ; et la reine Gulnare le présenta à la reine sa mère, au roi son frère et à ses parentes, qui se prosternèrent aussitôt la face contre terre. Le roi de Perse courut aussitôt à eux, les obligea de se

relever, et les embrassa l'un après l'autre. Après qu'ils se furent tous assis, le roi Saleh prit la parole. « Sire, dit-il au roi de Perse, nous ne pouvons assez témoigner notre joie à Votre Majesté de ce que la reine Gulnare ma sœur, dans sa disgrâce, a eu le bonheur de se trouver sous la protection d'un monarque si puissant. Nous pouvons l'assurer qu'elle n'est pas indigne du haut rang où il lui a fait l'honneur de l'élever. Nous avons toujours eu une si grande amitié et tant de tendresse pour elle que nous n'avons pu nous résoudre de l'accorder à aucun des puissans princes de la mer qui nous l'avoient demandée en mariage avant même qu'elle fût en âge. Le Ciel vous la réservoit, Sire, et nous ne pouvons mieux le remercier de la faveur qu'il lui a faite qu'en lui demandant d'accorder à Votre Majesté la grâce de vivre de longues années avec elle, avec toute sorte de prospérités et de satisfactions.

— Il falloit bien, reprit le roi de Perse, que le Ciel me l'eût réservée comme vous le remarquez. En effet, la passion ardente dont je l'aime me fait connoître que je n'avois jamais rien aimé avant de l'avoir vue. Je ne puis assez témoigner de reconnoissance à la reine sa mère, ni à vous, Prince, ni à toute votre parenté, de la générosité avec laquelle vous consentez de me recevoir dans une alliance qui m'est si glorieuse. » En achevant ces paroles, il les

invita à se mettre à table, et il s'y mit aussi avec la reine Gulnare. La collation achevée, le roi de Perse s'entretint avec eux bien avant dans la nuit ; et, lorsqu'il fut temps de se retirer, il les conduisit lui-même chacun à l'appartement qu'il leur avoit fait préparer.

Le roi de Perse régala ses illustres hôtes par des fêtes continuelles, dans lesquelles il n'oublia rien de tout ce qui pouvoit faire paroître sa grandeur et sa magnificence; et insensiblement il les engagea de demeurer à la cour jusqu'aux couches de la reine. Dès qu'elle en sentit les approches il donna ordre à ce que rien ne lui manquât de toutes les choses dont elle pouvoit avoir besoin dans cette conjoncture. Enfin, elle mit au monde un fils, avec une grande joie de la reine sa mère, qui l'accoucha, et qui alla le présenter au roi dès qu'il fut dans ses premiers langes, qui étoient magnifiques.

Le roi de Perse reçut ce présent avec une joie qu'il est plus aisé d'imaginer que d'exprimer. Comme le visage du petit prince son fils étoit plein et éclatant de beauté, il ne crut pas pouvoir lui donner un nom plus convenable que celui de Beder. En actions de grâces au Ciel, il assigna de grandes aumônes aux pauvres, il fit sortir les prisonniers hors des prisons, il donna la liberté à tous ses esclaves de l'un et de l'autre sexe, et il fit distribuer de grosses sommes aux ministres et

aux dévots de sa religion. Il fit aussi de grandes largesses à sa cour et au peuple, et l'on publia, par son ordre, des réjouissances de plusieurs jours par toute la ville.

Après que la reine Gulnare fut relevée de ses couches, un jour que le roi de Perse, la reine Gulnare, la reine sa mère, le roi Saleh son frère et les princesses leurs parentes s'entretenoient ensemble dans la chambre de la reine, la nourrice y entra avec le petit prince Beder, qu'elle portoit entre ses bras. Le roi Saleh se leva aussitôt de sa place, courut au petit prince, et, après l'avoir pris d'entre les bras de la nourrice dans les siens, il se mit à le baiser et à le caresser avec de grandes démonstrations de tendresse. Il fit plusieurs tours par la chambre en jouant et le tenant en l'air entre ses mains, et tout d'un coup, dans le transport de sa joie, il s'élança par une fenêtre qui étoit ouverte, et se plongea dans la mer avec le prince.

Le roi de Perse, qui ne s'attendoit pas à ce spectacle, poussa des cris épouvantables, dans la croyance qu'il ne reverroit plus le prince son cher fils, ou, s'il avoit à le revoir, qu'il ne le reverroit que noyé. Peu s'en fallut qu'il ne rendît l'âme au milieu de son affliction, de sa douleur et de ses pleurs. « Sire, lui dit la reine Gulnare d'un visage et d'un ton assurés à le rassurer lui-même, que Votre Majesté ne craigne rien. Le petit prince

est mon fils comme il est le vôtre, et je ne l'aime pas moins que vous l'aimez : vous voyez cependant que je n'en suis pas alarmée ; je ne le dois pas être aussi. En effet, il ne court aucun risque, et vous verrez bientôt reparoître le roi son oncle, qui le rapportera sain et sauf. Quoiqu'il soit né de votre sang, par l'endroit néanmoins qu'il m'appartient, il ne laisse pas d'avoir le même avantage que nous, de pouvoir vivre également dans la mer et sur la terre. » La reine sa mère et les princesses ses parentes lui confirmèrent la même chose ; mais leurs discours ne firent pas un grand effet pour le guérir de sa frayeur : il ne lui fut pas possible d'en revenir tout le temps que le prince Beder ne parut plus à ses yeux.

La mer enfin se troubla, et l'on revit bientôt le roi Saleh qui s'en éleva avec le petit prince entre les bras, et qui, en se soutenant en l'air, rentra par la même fenêtre qu'il étoit sorti. Le roi de Perse fut ravi, et dans une grande admiration de revoir le prince Beder aussi tranquille que quand il avoit cessé de le voir. Le roi Saleh lui demanda : « Sire, Votre Majesté n'a-t-elle pas eu une grande peur quand elle m'a vu plonger dans la mer avec le prince mon neveu ? — Ah ! prince, reprit le roi de Perse, je ne puis vous l'exprimer ! Je l'ai cru perdu dès ce moment, et vous m'avez redonné la vie en me le rapportant. — Sire, repartit le roi

Saleh, je m'en étois douté ; mais il n'y avoit pas le moindre sujet de crainte. Avant de me plonger, j'avois prononcé sur lui les paroles mystérieuses qui étoient gravées sur le sceau du grand roi Salomon, fils de David. Nous pratiquons la même chose à l'égard de tous les enfans qui nous naissent dans les régions du fond de la mer, et, en vertu de ces paroles, ils reçoivent le même privilège que nous avons par-dessus les hommes qui demeurent sur la terre. De ce que Votre Majesté vient de voir, elle peut juger de l'avantage que le prince Beder a acquis par sa naissance du côté de la reine Gulnare, ma sœur. Tant qu'il vivra, et toutes les fois qu'il le voudra, il lui sera libre de se plonger dans la mer et de parcourir les vastes empires qu'elle renferme dans son sein. »

Après ces paroles, le roi Saleh, qui avoit déjà remis le petit prince Beder entre les bras de sa nourrice, ouvrit une caisse qu'il étoit allé prendre dans son palais dans le peu de temps qu'il avoit disparu, et qu'il avoit apportée remplie de trois cents diamans gros comme des œufs de pigeon, d'un pareil nombre de rubis d'une grosseur extraordinaire, d'autant de verges d'émeraudes de la longueur d'um demi-pied, et de trente filets ou colliers de perles, chacun de dix. « Sire, dit-il au roi de Perse en lui faisant présent de cette caisse, lorsque nous avons été appelés par la reine ma

sœur, nous ignorions en quel endroit de la terre elle étoit, et qu'elle eût l'honneur d'être l'épouse d'un si grand monarque : c'est ce qui a fait que nous sommes arrivés les mains vides. Comme nous ne pouvons assez témoigner notre reconnoissance à Votre Majesté, nous la supplions d'en agréer cette foible marque en considération des faveurs singulières qu'il lui a plu de lui faire, auxquelles nous ne prenons pas moins de part qu'elle-même. »

On ne peut exprimer quelle fut la surprise du roi de Perse quand il vit tant de richesses renfermées dans un si petit espace. « Hé quoi ! prince, s'écria-t-il, appelez-vous une foible marque de votre reconnoissance, lorsque vous ne me devez rien, un présent d'un prix inestimable ? Je vous déclare encore une fois que vous ne m'êtes redevables de rien, ni la reine votre mère, ni vous. Je m'estime trop heureux du consentement que vous avez donné à l'alliance que j'ai contractée avec vous. Madame, dit-il à la reine Gulnare en se tournant de son côté, le roi votre frère me met dans une confusion dont je ne puis revenir ; et je le supplierois de trouver bon que je refuse son présent, si je ne craignois qu'il ne s'en offensât : priez-le d'agréer que je me dispense de l'accepter.

— Sire, repartit le roi Saleh, je ne suis pas surpris que Votre Majesté trouve le présent extraordinaire : je sais qu'on n'est pas accoutumé sur la

terre à voir des pierreries de cette qualité et en si grand nombre tout à la fois. Mais, si elle savoit que je sais où sont les minières d'où on les tire, et qu'il est en ma disposition d'en faire un trésor plus riche que tout ce qu'il y en a dans les trésors des rois de la terre, elle s'étonneroit que nous ayons pris la hardiesse de lui faire un présent de si peu de chose. Aussi nous vous supplions de ne le pas regarder par cet endroit, mais par l'amitié sincère qui nous oblige de vous l'offrir, et de ne nous pas donner la mortification de ne pas le recevoir de même. » Des manières si honnêtes obligèrent le roi de Perse à l'accepter, et il lui en fit de grands remercîmens, de même qu'à la reine sa mère.

Quelques jours après, le roi Saleh témoigna au roi de Perse que la reine sa mère, les princesses ses parentes et lui n'auroient pas un plus grand plaisir que de passer toute leur vie à sa cour; mais que, comme il y avoit longtemps qu'ils étoient absens de leur royaume, et que leur présence y étoit nécessaire, ils le prioient de trouver bon qu'ils prissent congé de lui et de la reine Gulnare. Le roi de Perse leur marqua qu'il étoit bien fâché de ce qu'il n'étoit pas en son pouvoir de leur rendre la même civilité, d'aller leur rendre visite dans leurs États. « Mais, comme je suis persuadé, ajouta-t-il, que vous n'oublierez pas la reine Gulnare, et que vous la viendrez voir de temps en temps, j'espère

que j'aurai l'honneur de vous revoir plus d'une fois. »

Il y eut beaucoup de larmes répandues de part et d'autre dans leur séparation. Le roi Saleh se sépara le premier ; mais la reine sa mère et les princesses furent obligées, pour le suivre, de s'arracher en quelque manière des embrassemens de la reine Gulnare, qui ne pouvoit se résoudre de les laisser partir. Dès que cette troupe royale eut disparu, le roi de Perse ne put s'empêcher de dire à la reine Gulnare : « Madame, j'eusse regardé comme un homme qui eût voulu abuser de ma crédulité celui qui eût entrepris de me faire passer pour véritables les merveilles dont j'ai été témoin depuis le moment que votre illustre famille a honoré mon palais de sa présence. Mais je ne puis démentir mes yeux : je m'en souviendrai toute ma vie, et je ne cesserai de bénir le Ciel de ce qu'il vous a adressée à moi préférablement à tout autre prince. »

Le petit prince Beder fut nourri et élevé dans le palais, sous les yeux du roi et de la reine de Perse, qui le virent croître et augmenter en beauté avec une grande satisfaction. Il leur en donna beaucoup davantage, à mesure qu'il avança en âge, par son enjouement continuel, par ses manières agréables en tout ce qu'il faisoit, et par les marques de la justesse et de la vivacité de son esprit en tout ce qu'il disoit ; et cette satisfaction leur étoit d'autant

plus sensible que le roi Saleh, son oncle, la reine sa grand'mère et les princesses ses cousines venoient souvent en prendre leur part. On n'eut point de peine à lui apprendre à lire et à écrire, et on lui enseigna avec la même facilité toutes les sciences qui convenoient à un prince de son rang.

Quand le prince de Perse eut atteint l'âge de quinze ans, il s'acquittoit déjà de tous ses exercices avec infiniment plus d'adresse et de bonne grâce que ses maîtres. Avec cela il étoit d'une sagesse et d'une prudence admirables. Le roi de Perse, qui avoit reconnu en lui, presque dès sa naissance, ces vertus si nécessaires à un monarque, qui l'avoit vu s'y fortifier jusqu'alors, et qui d'ailleurs s'apercevoit tous les jours des grandes infirmités de la vieillesse, ne voulut pas attendre que sa mort lui donnât lieu de le mettre en possession du royaume. Il n'eut pas de peine à faire consentir son conseil à ce qu'il souhaitoit là-dessus, et les peuples apprirent sa résolution avec d'autant plus de joie que le prince Beder étoit digne de les commander. En effet, comme il y avoit longtemps qu'il paroissoit en public, ils avoient eu tout le loisir de remarquer qu'il n'avoit pas cet air dédaigneux, fier et rebutant, si familier à la plupart des autres princes, qui regardent tout ce qui est au-dessous d'eux avec une hauteur et un mépris insupportables. Ils savoient au contraire qu'il re-

gardoit tout le monde avec une bonté qui invitoit à s'approcher de lui ; qu'il écoutoit favorablement ceux qui avoient à lui parler, qu'il leur répondoit avec une bienveillance qui lui étoit particulière, et qu'il ne refusoit rien à personne, pour peu que ce qu'on lui demandoit fût juste.

Le jour de la cérémonie fut arrêté ; et ce jour-là, au milieu de son conseil qui étoit plus nombreux qu'à l'ordinaire, le roi de Perse, qui d'abord s'étoit assis sur son trône, en descendit, ôta la couronne de dessus sa tête, la mit sur celle du prince Beder, et, après l'avoir aidé à monter à sa place, il lui baisa la main pour marque qu'il lui remettoit toute son autorité et tout son pouvoir ; après quoi il se mit au-dessous de lui, au rang des vizirs et des émirs.

Aussitôt les vizirs, les émirs et tous les officiers principaux vinrent se jeter aux pieds du nouveau roi, et lui prêtèrent le serment de fidélité chacun dans son rang. Le grand-vizir fit ensuite le rapport de plusieurs affaires importantes, sur lesquelles il prononça avec une sagesse qui fit l'admiration de tout le conseil. Il déposa ensuite plusieurs gouverneurs convaincus de malversation, et en mit d'autres à leur place, avec un discernement si juste et si équitable qu'il s'attira les acclamations de tout le monde, d'autant plus honorables que la flatterie n'y avoit aucune part. Il sortit enfin du

conseil, et, accompagné du roi son père, il alla à l'appartement de la reine Gulnare. La reine ne le vit pas plus tôt avec la couronne sur la tête qu'elle courut à lui et l'embrassa avec beaucoup de tendresse, en lui souhaitant un règne de longue durée.

La première année de son règne, le roi Beder s'acquitta de toutes les fonctions royales avec une grande assiduité. Sur toutes choses il prit un grand soin de s'instruire de l'état des affaires et de tout ce qui pouvoit contribuer à la félicité de ses sujets. L'année suivante, après qu'il eut laissé l'administration des affaires à son conseil, sous le bon plaisir de l'ancien roi son père, il sortit de la capitale sous prétexte de prendre le divertissement de la chasse ; mais c'étoit pour parcourir toutes les provinces de son royaume, afin d'y corriger les abus, d'établir le bon ordre et la discipline partout, et d'ôter aux princes ses voisins malintentionnés l'envie de rien entreprendre contre la sûreté et la tranquillité de ses États, en se faisant voir sur les frontières.

Il ne fallut pas moins de temps qu'une année entière à ce jeune roi pour exécuter un dessein si digne de lui. Il n'y avoit pas longtemps qu'il étoit de retour, que le roi son père tomba malade si dangereusement que d'abord il connut lui-même qu'il n'en relèveroit pas. Il attendit le dernier mo-

ment de sa vie avec une grande tranquillité, et l'unique soin qu'il eut fut de recommander aux ministres et aux seigneurs de la cour du roi son fils de persister dans la fidélité qu'ils lui avoient jurée; et il n'y en eut pas un qui n'en renouvelât le serment avec autant de bonne volonté que la première fois. Il mourut enfin avec un regret très sensible du roi Beder et de la reine Gulnare, qui firent porter son corps dans un superbe mausolée avec une pompe proportionnée à sa dignité.

Après que les funérailles furent achevées, le roi Beder n'eut pas de peine à suivre la coutume en Perse de pleurer les morts un mois entier et de ne voir personne tout ce temps-là. Il eût pleuré son père toute sa vie s'il eût écouté l'excès de son affliction, et s'il eût été permis à un grand roi de s'y abandonner tout entier. Dans cet intervalle, la reine mère de la reine Gulnare et le roi Saleh, avec les princesses leurs parentes, arrivèrent, et prirent une grande part à leur affliction avant de leur parler de se consoler.

Quand le mois fut écoulé, le roi ne put se dispenser de donner entrée à son grand-vizir et à tous les seigneurs de sa cour, qui le supplièrent de quitter l'habit de deuil, de se faire voir à ses sujets, et de reprendre le soin des affaires comme auparavant. Il témoigna d'abord une si grande répugnance à les écouter que le grand-vizir fut obligé

de prendre la parole et de lui dire : « Sire, il n'est pas besoin de représenter à Votre Majesté qu'il n'appartient qu'à des femmes de s'opiniâtrer à demeurer dans un deuil perpétuel. Nous ne doutons pas qu'elle n'en soit très persuadée, et que ce n'est pas son intention de suivre leur exemple. Nos larmes ni les vôtres ne sont pas capables de redonner la vie au roi votre père, quand nous ne cesserions de pleurer toute notre vie. Il a subi la loi commune à tous les hommes, qui les soumet au tribut indispensable de la mort. Nous ne pouvons cependant dire absolument qu'il soit mort, puisque nous le revoyons en votre sacrée personne. Il n'a pas douté lui-même en mourant qu'il ne dût revivre en vous : c'est à Votre Majesté à faire voir qu'il ne s'est pas trompé. »

Le roi Beder ne put résister à des instances si pressantes : il quitta l'habit de deuil dès ce moment, et, après qu'il eut repris l'habillement et les ornemens royaux, il commença de pourvoir aux besoins de son royaume et de ses sujets avec la même attention qu'avant la mort du roi son père. Il s'en acquitta avec une approbation universelle ; et, comme il étoit exact à maintenir l'observation des ordonnances de ses prédécesseurs, les peuples ne s'aperçurent pas d'avoir changé de maître.

Le roi Saleh, qui étoit retourné dans ses États de la mer avec la reine sa mère et les princesses,

dès qu'il eut vu que le roi Beder avoit repris le gouvernement, revint seul au bout d'un an, et le roi Beder et la reine Gulnare furent ravis de le revoir. Un soir, au sortir de table, après qu'on eut desservi et qu'on les eut laissés seuls, ils s'entretinrent de plusieurs choses.

Insensiblement le roi Saleh tomba sur les louanges du roi son neveu, et témoigna à la reine sa sœur combien il étoit satisfait de la sagesse avec laquelle il gouvernoit, qui lui avoit acquis une si grande réputation, non seulement auprès des rois ses voisins, mais même jusqu'aux royaumes les plus éloignés. Le roi Beder, qui ne pouvoit entendre parler de sa personne si avantageusement, et ne vouloit pas aussi, par bienséance, imposer silence au roi son oncle, se tourna de l'autre côté et fit semblant de dormir, en appuyant sa tête sur un coussin qui étoit derrière lui.

Des louanges qui ne regardoient que la conduite merveilleuse et l'esprit supérieur en toutes choses du roi Beder, le roi Saleh passa à celles du corps; et il en parla comme d'un prodige qui n'avoit rien de semblable sur la terre, ni dans tous les royaumes de dessous les eaux de la mer dont il eût connoissance. « Ma sœur, s'écria-t-il tout d'un coup, tel qu'il est fait et tel que vous le voyez vous-même, je m'étonne que vous n'ayez pas encore songé à le marier. Si je ne me trompe,

cependant, il est dans sa vingtième année ; et à cet âge il n'est pas permis à un prince comme lui d'être sans femme. Je veux y penser moi-même puisque vous n'y pensez pas, et lui donner pour épouse une princesse de nos royaumes qui soit digne de lui.

— Mon frère, reprit la reine Gulnare, vous me faites souvenir d'une chose dont je vous avoue que je n'ai pas eu la moindre pensée jusqu'à présent. Comme il n'a pas encore témoigné qu'il eût aucun penchant pour le mariage, je n'y avois pas fait d'attention moi-même, et je suis bien aise que vous vous soyez avisé de m'en parler. Comme j'approuve fort de lui donner une de nos princesses, je vous prie de m'en nommer quelqu'une, mais si belle et si accomplie que le roi mon fils soit forcé de l'aimer.

— J'en sais une, repartit le roi Saleh en parlant bas ; mais, avant de vous dire qui elle est, je vous prie de voir si le roi mon neveu dort ; je vous dirai pourquoi il est bon que nous prenions cette précaution. » La reine Gulnare se retourna, et, comme elle vit Beder dans la situation où il étoit, elle ne douta nullement qu'il ne dormît profondément. Le roi Beder cependant, bien loin de dormir, redoubla son attention pour ne rien perdre de ce que le roi son oncle avoit à dire avec tant de secret. « Il n'est pas besoin que vous vous

contraigniez, dit la reine au roi son frère, vous pouvez parler librement sans craindre d'être entendu.

— Il n'est pas à propos, reprit le roi Saleh, que le roi mon neveu ait sitôt connoissance de ce que j'ai à vous dire. L'amour, comme vous le savez, se prend quelquefois par l'oreille, et il n'est pas nécessaire qu'il aime de cette manière celle que j'ai à vous nommer. En effet, je vois de grandes difficultés à surmonter, non pas du côté de la princesse, comme je l'espère, mais du côté du roi son père. Je n'ai qu'à vous nommer la princesse Giauhare et le roi de Samandal.

— Que dites-vous, mon frère! repartit la reine Gulnare; la princesse Giauhare n'est-elle pas encore mariée? Je me souviens de l'avoir vue peu de temps avant que je me séparasse d'avec vous: elle avoit environ dix-huit mois, et dès lors elle étoit d'une beauté surprenante. Il faut qu'elle soit aujourd'hui la merveille du monde, si sa beauté a toujours augmenté depuis ce temps-là. Le peu d'âge qu'elle a plus que le roi mon fils ne doit pas nous empêcher de faire nos efforts pour lui procurer un parti si avantageux. Il ne s'agit que de savoir les difficultés que vous y trouvez, et de les surmonter.

— Ma sœur, répliqua le roi Saleh, c'est que le roi de Samandal est d'une vanité insupportable, et

qu'il se regarde au-dessus de tous les autres rois; qu'il y a peu d'apparence de pouvoir entrer en traité avec lui sur cette alliance. J'irai moi-même néanmoins lui faire la demande de la princesse sa fille; et, s'il nous refuse, nous nous adresserons ailleurs où nous serons écoutés plus favorablement. C'est pour cela, comme vous le voyez, ajouta-t-il, qu'il est bon que le roi mon neveu ne sache rien de notre dessein que nous ne soyons certains du consentement du roi de Samandal, de crainte que l'amour de la princesse Giauhare ne s'empare de son cœur, et que nous ne puissions réussir à la lui obtenir. » Ils s'entretinrent encore quelque temps sur le même sujet; et, avant de se séparer, ils convinrent que le roi Saleh retourneroit incessamment dans son royaume, et feroit la demande de la princesse Giauhare au roi de Samandal pour le roi de Perse.

La reine Gulnare et le roi Saleh, qui croyoient que le roi Beder dormoit véritablement, l'éveillèrent quand ils voulurent se retirer; et le roi Beder réussit fort bien à faire semblant de se réveiller comme s'il eût dormi d'un profond sommeil. Il étoit vrai cependant qu'il n'avoit pas perdu un mot de leur entretien, et que le portrait qu'ils avoient fait de la princesse Giauhare avoit enflammé son cœur d'une passion qui lui étoit toute nouvelle. Il se forma une idée de sa beauté si avantageuse

que le désir de la posséder lui fit passer toute la nuit dans des inquiétudes qui ne lui permirent pas de fermer l'œil un moment.

Le lendemain, le roi Saleh voulut prendre congé de la reine Gulnare et du roi son neveu. Le jeune roi de Perse, qui savoit bien que le roi son oncle ne vouloit partir sitôt que pour aller travailler à son bonheur sans perdre de temps, ne laissa pas de changer de couleur à ce discours. Sa passion étoit déjà si forte qu'elle ne lui permettoit pas de demeurer sans voir l'objet qui la causoit, aussi longtemps qu'il jugeoit qu'il en mettroit à traiter de son mariage. Il prit la résolution de le prier de vouloir bien l'emmener avec lui ; mais, comme il ne vouloit pas que la reine sa mère en sût rien, afin d'avoir occasion de lui en parler en particulier, il l'engagea de demeurer encore ce jour-là pour être d'une partie de chasse avec lui le jour suivant, résolu de profiter de cette occasion pour lui déclarer son dessein.

La partie de chasse se fit, et le roi Beder se trouva seul plusieurs fois avec le roi son oncle; mais il n'eut pas la hardiesse d'ouvrir la bouche pour lui dire un mot de ce qu'il avoit projeté. Au plus fort de la chasse, que le roi Saleh s'étoit séparé d'avec lui, et qu'aucun officier ni de ses gens n'étoit resté près de lui, il mit pied à terre près d'un ruisseau ; et, après qu'il eut attaché son che-

val à un arbre, qui faisoit un très bel ombrage le long du ruisseau avec plusieurs autres qui le bordoient, il se coucha à demi sur le gazon et donna un libre cours à ses larmes, qui coulèrent en abondance, accompagnées de soupirs et de sanglots. Il demeura longtemps dans cet état, abîmé dans ses pensées, sans proférer une seule parole.

Le roi Saleh cependant, qui ne vit plus le roi son neveu, fut dans une grande peine de savoir où il étoit, et il ne trouvoit personne qui lui en donnât des nouvelles. Il se sépara d'avec les autres chasseurs ; et, en le cherchant, il l'aperçut de loin. Il avoit remarqué dès le jour précédent, et encore plus clairement le même jour, qu'il n'avoit pas son enjouement ordinaire, qu'il étoit rêveur contre sa coutume, et qu'il n'étoit pas prompt à répondre aux demandes qu'on lui faisoit, ou, s'il y répondoit, qu'il ne le faisoit pas à propos. Mais il n'avoit pas eu le moindre soupçon de la cause de ce changement. Dès qu'il le vit dans la situation où il étoit, il ne douta pas qu'il n'eût entendu l'entretien qu'il avoit eu avec la reine Gulnare, et qu'il ne fût amoureux. Il mit pied à terre assez loin de lui ; après qu'il eut attaché son cheval à un arbre, il prit un grand détour, et s'en approcha sans faire de bruit, si près qu'il lui entendit prononcer ces paroles :

« Aimable princesse du royaume de Samandal,

s'écrioit-il, on ne m'a fait sans doute qu'une foible ébauche de votre beauté incomparable. Je vous tiens encore plus belle, préférablement à toutes les princesses du monde, que le soleil n'est beau, préférablement à la lune et à tous les astres ensemble. J'irois dès ce moment vous offrir mon cœur, si je savois où vous trouver; il vous appartient, et jamais princesse ne le possédera que vous. »

Le roi Saleh n'en voulut pas entendre davantage; il s'avança, et, en se faisant voir au roi Beder : « A ce que je vois, mon neveu, lui dit-il, vous avez entendu ce que nous disions avant-hier de la princesse Giauhare, la reine votre mère et moi. Ce n'étoit pas notre intention, et nous avons cru que vous dormiez. — Mon cher oncle, reprit le roi Beder, je n'en ai pas perdu une parole, et j'en ai éprouvé l'effet que vous aviez prévu, et que vous n'avez pu éviter. Je vous avois retenu exprès, dans le dessein de vous parler de mon amour avant votre départ; mais la honte de vous faire un aveu de ma foiblesse, si c'en est une d'aimer une princesse si digne d'être aimée, m'a fermé la bouche. Je vous supplie donc, par l'amitié que vous avez pour un prince qui a l'honneur d'être votre allié de si près, d'avoir pitié de moi, et de ne pas attendre à me procurer la vue de la divine Giauhare que vous ayez obtenu le consentement du roi son père pour notre mariage, à moins que vous n'aimiez

mieux que je meure d'amour pour elle avant de la voir. »

Ce discours du roi de Perse embarrassa fort le roi Saleh. Le roi Saleh lui représenta combien il étoit difficile qu'il lui donnât la satisfaction qu'il demandoit ; qu'il ne pouvoit le faire sans l'emmener avec lui ; et, comme sa présence étoit nécessaire dans son royaume, que tout étoit à craindre s'il s'en absentoit, il le conjura de modérer sa passion jusqu'à ce qu'il eût mis les choses en état de pouvoir le contenter, en l'assurant qu'il y alloit employer toute la diligence possible, et qu'il viendroit lui en rendre compte dans peu de jours. Le roi de Perse n'écouta pas ces raisons. « Oncle cruel, repartit-il, je vois bien que vous ne m'aimez pas autant que je me l'étois persuadé, et que vous aimez mieux que je meure que de m'accorder la première prière que je vous aie faite de ma vie !

— Je suis prêt de faire voir à Votre Majesté, répliqua le roi Saleh, qu'il n'y a rien que je ne veuille faire pour vous obliger ; mais je ne puis vous emmener avec moi que vous n'en ayez parlé à la reine votre mère. Que diroit-elle de vous et de moi ? Je le veux bien si elle y consent, et je joindrai mes prières aux vôtres. — Vous n'ignorez pas, reprit le roi de Perse, que la reine ma mère ne voudra jamais que je l'abandonne, et cette excuse me fait mieux connoître la dureté que vous

avez pour moi. Si vous m'aimez autant que vous voulez que je le croie, il faut que vous retourniez en votre royaume dès ce moment et que vous m'emmeniez avec vous. »

Le roi Saleh, forcé de céder à la volonté du roi de Perse, tira une bague qu'il avoit au doigt, où étoient gravés les mêmes noms mystérieux de Dieu que sur le sceau de Salomon, qui avoient fait tant de prodiges par leur vertu. En la lui présentant : « Prenez cette bague, dit-il, mettez-la à votre doigt, et ne craignez ni les eaux de la mer ni sa profondeur. » Le roi de Perse prit la bague ; et, quand il l'eut mise au doigt : « Faites comme moi », lui dit encore le roi Saleh. Et en même temps ils s'élevèrent en l'air légèrement, en avançant vers la mer qui n'étoit pas éloignée, où ils se plongèrent.

Le roi marin ne mit pas beaucoup de temps à arriver à son palais avec le roi de Perse son neveu, qu'il mena d'abord à l'appartement de la reine, à qui il le présenta. Le roi de Perse baisa la main de la reine sa grand'mère, et la reine l'embrassa avec une grande démonstration de joie. « Je ne vous demande pas des nouvelles de votre santé, lui dit-elle, je vois que vous vous portez bien, et j'en suis ravie ; mais je vous prie de m'en apprendre de celles de la reine Gulnare, votre mère et ma fille. » Le roi de Perse se garda bien de lui dire qu'il étoit parti sans prendre congé d'elle ; il l'assura au con-

traire qu'il l'avoit laissée en parfaite santé, et qu'elle l'avoit chargé de lui bien faire ses complimens. La reine lui présenta ensuite les princesses ; et, pendant qu'elle lui donna lieu de s'entretenir avec elles, elle entra dans un cabinet avec le roi Saleh, qui lui apprit l'amour du roi de Perse pour la princesse Giauhare, sur le seul récit de sa beauté, et contre son intention ; qu'il l'avoit amené sans avoir pu s'en défendre, et qu'il alloit aviser aux moyens de la lui procurer en mariage.

Quoique le roi Saleh, à proprement parler, fût innocent de la passion du roi de Perse, la reine néanmoins lui sut fort mauvais gré d'avoir parlé de la princesse Giauhare devant lui avec si peu de précaution. « Votre imprudence n'est point pardonnable, lui dit-elle : espérez-vous que le roi de Samandal, dont le caractère vous est si connu, aura plus de considération pour vous que pour tant d'autres rois à qui il a refusé sa fille avec un mépris si éclatant ? Voulez-vous qu'il vous renvoie avec la même confusion ?

— Madame, reprit le roi Saleh, je vous ai déjà marqué que c'est contre mon intention que le roi mon neveu a entendu ce que j'ai raconté de la beauté de la princesse Giauhare à la princesse ma sœur. La faute est faite, et nous devons songer qu'il l'aime très passionnément, et qu'il mourra d'affliction et de douleur si nous ne la lui obtenons,

en quelque manière que ce soit. Je ne dois y rien oublier, puisque c'est moi, quoique innocemment, qui ai fait le mal, et j'emploierai tout ce qui est en mon pouvoir pour y apporter le remède. J'espère, Madame, que vous approuverez ma résolution d'aller trouver moi-même le roi de Samandal avec un riche présent de pierreries, et lui demander la princesse sa fille pour le roi de Perse, votre petit-fils. J'ai quelque confiance qu'il ne me refusera pas, et qu'il agréera de s'allier avec un des plus puissans monarques de la terre.

— Il eût été à souhaiter, repartit la reine, que nous n'eussions pas été dans la nécessité de faire cette demande, dont il n'est pas sûr que nous ayons un succès aussi heureux que nous le souhaiterions; mais, comme il s'agit du repos et de la satisfaction du roi mon petit-fils, j'y donne mon consentement. Sur toutes choses, puisque vous connoissez l'humeur du roi de Samandal, prenez garde, je vous en supplie, de lui parler avec tous les égards qui lui sont dus, et d'une manière si obligeante qu'il ne s'en offense pas. »

La reine prépara le présent elle-même, et le composa de diamans, de rubis, d'émeraudes et de files de perles, et les mit dans une cassette fort riche et fort propre. Le lendemain, le roi Saleh prit congé d'elle et du roi de Perse, et partit avec une troupe choisie et peu nombreuse de ses officiers

et de ses gens. Il arriva bientôt au royaume, à la capitale et au palais du roi de Samandal ; et le roi de Samandal ne différa pas de lui donner audience dès qu'il eut appris son arrivée. Il se leva de son trône dès qu'il le vit paroître ; et le roi Saleh, qui voulut bien oublier ce qu'il étoit pour quelques momens, se prosterna à ses pieds, en lui souhaitant l'accomplissement de tout ce qu'il pouvoit désirer. Le roi de Samandal se baissa aussitôt pour le faire relever ; et, après qu'il lui eut fait prendre place auprès de lui, il lui dit qu'il étoit le bienvenu, et lui demanda s'il y avoit quelque chose qu'il pût faire pour son service.

« Sire, répondit le roi Saleh, quand je n'aurois pas d'autres motifs que celui de rendre mes respects à un prince des plus puissans qu'il y ait au monde, et si distingué par sa sagesse et par sa valeur, je ne marquerois que foiblement à Votre Majesté combien je l'honore. Si elle pouvoit pénétrer jusqu'au fond de mon cœur, elle connoîtroit la grande vénération dont il est rempli pour elle, et le désir ardent que j'ai de lui donner des témoignages de mon attachement. » En disant ces paroles, il prit la cassette des mains d'un de ses gens, l'ouvrit, et, en la lui présentant, il le supplia de vouloir bien l'agréer.

« Prince, reprit le roi de Samandal, vous ne me faites pas un présent de cette considération que

vous n'ayez une demande proportionnée à me faire. Si c'est quelque chose qui dépende de mon pouvoir, je me ferai un très grand plaisir de vous l'accorder. Parlez, et dites-moi librement en quoi je puis vous obliger.

— Il est vrai, Sire, repartit le roi Saleh, que j'ai une grâce à demander à Votre Majesté, et je me garderois bien de la lui demander s'il n'étoit en son pouvoir de me la faire. La chose dépend d'elle si absolument que je la demanderois en vain à tout autre. Je la lui demande donc avec toutes les instances possibles, et je la supplie de ne me la pas refuser. — Si cela est ainsi, répliqua le roi de Samandal, vous n'avez qu'à m'apprendre ce que c'est, et vous verrez de quelle manière je sais obliger quand je le puis.

— Sire, lui dit alors le roi Saleh, après la confiance que Votre Majesté veut bien que je prenne sur sa bonne volonté, je ne dissimulerai pas davantage que je viens la supplier de nous honorer de son alliance par le mariage de la princesse Giauhare, son honorable fille, et de fortifier par là la bonne intelligence qui unit les deux royaumes depuis si longtemps. »

A ce discours, le roi de Samandal fit de grands éclats de rire, en se laissant aller à la renverse sur le coussin où il avoit le dos appuyé, et d'une manière fort injurieuse au roi Saleh. « Roi Saleh,

lui dit-il d'un air de mépris, je m'étois imaginé que vous étiez un prince d'un bon sens, sage et avisé; et votre discours au contraire me fait connoître combien je me suis trompé. Dites-moi, je vous prie, où étoit votre esprit quand vous vous êtes formé une chimère aussi grande que celle dont vous venez de me parler ? Avez-vous bien pu concevoir seulement la pensée d'aspirer au mariage d'une princesse fille d'un roi aussi grand et aussi puissant que je le suis ? Vous deviez mieux considérer auparavant la grande distance qu'il y a de vous à moi, et ne pas venir perdre en un moment l'estime que je faisois de votre personne. »

Le roi Saleh fut extrêmement offensé d'une réponse si outrageante, et il eut bien de la peine à retenir son juste ressentiment. « Que Dieu, Sire, reprit-il avec toute la modération possible, récompense Votre Majesté comme elle le mérite; elle voudra bien que j'aie l'honneur de lui dire que je ne demande pas la princesse sa fille en mariage pour moi. Quand cela seroit, bien loin que Votre Majesté dût s'en offenser, ou la princesse elle-même, je croirois faire beaucoup d'honneur à l'un et à l'autre. Votre Majesté sait bien que je suis un des rois de la mer comme elle; que les rois mes prédécesseurs ne cèdent en rien par leur ancienneté à aucune des autres familles royales, et que le royaume que je tiens d'eux n'est pas moins floris-

sant ni moins puissant que de leur temps. Si elle ne m'eût pas interrompu, elle eût bientôt compris que la grâce que je lui demande ne me regarde pas, mais le jeune roi de Perse, mon neveu, dont la puissance et la grandeur, non plus que ses qualités personnelles, ne doivent pas lui être inconnues. Tout le monde reconnoît que la princesse Giauhare est la plus belle personne qu'il y ait sous les cieux; mais il n'est pas moins vrai que le jeune roi de Perse est le prince le mieux fait et le plus accompli qu'il y ait sur la terre et dans tous les royaumes de la mer, et les avis ne sont point partagés là-dessus. Ainsi, comme la grâce que je demande ne peut tourner qu'à une grande gloire pour elle et pour la princesse Giauhare, elle ne doit pas douter que le consentement qu'elle donnera à une alliance si proportionnée ne soit suivi d'une approbation universelle. La princesse est digne du roi de Perse, et le roi de Perse n'est pas moins digne d'elle. Il n'y a ni roi ni prince au monde qui puisse le lui disputer. »

Le roi de Samandal n'eût pas donné le loisir au roi Saleh de lui parler si longtemps si l'emportement où il le mit lui en eût laissé la liberté. Il fut encore du temps sans prendre la parole après qu'il eut cessé, tant il étoit hors de lui-même. Il éclata enfin par des injures atroces et indignes d'un grand roi. « Chien, s'écria-t-il, tu oses me tenir ce discours

et proférer seulement le nom de ma fille devant moi! Penses-tu que le fils de ta sœur Gulnare puisse entrer en comparaison avec ma fille? Qui es-tu, toi? Qui étoit ton père? Qui est ta sœur, et qui est ton neveu? Son père n'étoit-il pas un chien, et fils de chien comme toi? Qu'on arrête l'insolent, et qu'on lui coupe le cou! »

Les officiers, en petit nombre, qui étoient autour du roi de Samandal, se mirent aussitôt en devoir d'obéir; mais, comme le roi Saleh étoit dans la force de son âge, léger et dispos, il s'échappa avant qu'ils eussent tiré le sabre, et il gagna la porte du palais, où il trouva mille hommes de ses parens et de sa maison, bien armés et bien équipés, qui ne faisoient que d'arriver. La reine sa mère avoit fait réflexion sur le peu de monde qu'il avoit pris avec lui; et, comme elle avoit pressenti la mauvaise réception que le roi de Samandal pouvoit lui faire, elle les avoit envoyés et priés de faire grande diligence. Ceux de ses parens qui se trouvèrent à la tête se surent bon gré d'être arrivés si à propos, quand ils le virent venir avec ses gens qui le suivoient dans un grand désordre, et qu'on le poursuivoit. « Sire, s'écrièrent-ils au moment qu'il les joignoit, de quoi s'agit-il? Nous voici prêts de vous venger : vous n'avez qu'à commander. »

Le roi Saleh leur raconta la chose en peu de mots, se mit à la tête d'une grosse troupe, pen-

dant que les autres restèrent à la porte dont ils se saisirent, et retourna sur ses pas. Comme le peu d'officiers et de gardes qui l'avoient poursuivi se furent dissipés, il rentra dans l'appartement du roi de Samandal, qui fut d'abord abandonné des autres et arrêté en même temps. Le roi Saleh laissa du monde suffisamment auprès de lui pour s'assurer de sa personne, et il alla d'appartement en appartement, en cherchant celui de la princesse Giauhare. Mais, au premier bruit, cette princesse s'étoit élancée à la surface de la mer avec les femmes qui s'étoient trouvées auprès d'elle, et s'étoit sauvée dans une île déserte.

Comme ces choses se passoient au palais du roi de Samandal, des gens du roi Saleh qui avoient pris la fuite dès les premières menaces de ce roi mirent la reine sa mère dans une grande alarme en lui annonçant le danger où ils l'avoient laissé. Le jeune roi Beder, qui étoit présent à leur arrivée, en fut d'autant plus alarmé qu'il se regarda comme la première cause de tout le mal qui en pouvoit arriver. Il ne se sentit pas assez de courage pour soutenir la présence de la reine sa grand'mère, après le danger où étoit le roi Saleh à son occasion. Pendant qu'il la vit occupée à donner les ordres qu'elle jugea nécessaires dans cette conjoncture, il s'élança du fond de la mer; et, comme il ne savoit quel chemin prendre pour retourner au

royaume de Perse, il se sauva dans la même île où la princesse Giauhare s'étoit sauvée.

Comme ce prince étoit hors de lui-même, il alla s'asseoir au pied d'un grand arbre qui étoit environné de plusieurs autres. Dans le temps qu'il reprenoit ses esprits, il entendit que l'on parloit : il prêta aussitôt l'oreille ; mais il étoit un peu trop éloigné pour rien comprendre de ce que l'on disoit ; il se leva, et, en s'avançant, sans faire de bruit, du côté d'où venoit le son des paroles, il aperçut entre des feuillages une beauté dont il fut ébloui. « Sans doute, dit-il en lui-même en s'arrêtant et en la considérant avec admiration, que c'est la princesse Giauhare, que la frayeur a peut-être obligée d'abandonner le palais du roi son père; si ce n'est pas elle, elle ne mérite pas moins que je l'aime de toute mon âme. » Il ne s'arrêta pas davantage, il se fit voir, et, en s'approchant de la princesse avec une profonde révérence : « Madame, lui dit-il, je ne puis assez remercier le Ciel de la faveur qu'il me fait aujourd'hui d'offrir à mes yeux ce qu'il voit de plus beau. Il ne pouvoit m'arriver un plus grand bonheur que l'occasion de vous faire offre de mes très humbles services. Je vous supplie, Madame, de l'accepter : une personne comme vous ne se trouve pas dans cette solitude sans avoir besoin de secours.

— Il est vrai, Seigneur, reprit la princesse Giau-

hare d'un air fort triste, qu'il est très extraordinaire à une dame de mon rang de se trouver dans l'état où je suis. Je suis princesse, fille du roi de Samandal, et je m'appelle Giauhare. J'étois tranquillement dans son palais et dans mon appartement, lorsque tout à coup j'ai entendu un bruit effroyable. On est venu m'annoncer aussitôt que le roi Saleh, je ne sais pour quel sujet, avoit forcé le palais et s'étoit saisi du roi mon père, après avoir fait main-basse sur tous ceux de sa garde qui lui avoient fait résistance. Je n'ai eu que le temps de me sauver et de chercher ici un asile contre sa violence. »

Au discours de la princesse, le roi Beder eut de la confusion d'avoir abandonné la reine sa grand'-mère si brusquement, sans attendre l'éclaircissement de la nouvelle qu'on lui avoit apportée. Mais il fut ravi que le roi son oncle se fût rendu maître de la personne du roi de Samandal; il ne douta pas en effet que le roi de Samandal ne lui accordât la princesse pour avoir sa liberté. « Adorable princesse, repartit-il, votre douleur est très juste, mais il est aisé de la faire cesser avec la captivité du roi votre père. Vous en tomberez d'accord lorsque vous saurez que je m'appelle Beder, que je suis roi de Perse, et que le roi Saleh est mon oncle. Je puis bien vous assurer qu'il n'a aucun dessein de s'emparer des États du roi votre père. Il n'a d'autre but que d'obtenir que j'aie l'honneur et le

bonheur d'être son gendre, en vous recevant de sa main pour épouse. Je vous avois déjà abandonné mon cœur sur le seul récit de votre beauté et de vos charmes. Loin de m'en repentir, je vous supplie de le recevoir, et d'être persuadée qu'il ne brûlera jamais que pour vous. J'ose espérer que vous ne le refuserez pas, et que vous considérerez qu'un roi qui est sorti de ses États uniquement pour venir vous l'offrir mérite de la reconnoissance. Souffrez donc, belle princesse, que j'aie l'honneur d'aller vous présenter au roi mon oncle. Le roi votre père n'aura pas sitôt donné son consentement à notre mariage qu'il le laissera maître de ses États comme auparavant. »

La déclaration du roi Beder ne produisit pas l'effet qu'il en avoit attendu. La princesse ne l'avoit pas plus tôt aperçu qu'à sa bonne mine, à son air et à la bonne grâce avec laquelle il l'avoit abordée, elle l'avoit regardé comme une personne qui ne lui eût pas déplu. Mais, dès qu'elle eut appris par lui-même qu'il étoit la cause du mauvais traitement qu'on venoit de faire au roi son père, de la douleur qu'elle en avoit, de la frayeur qu'elle en avoit eue elle-même par rapport à sa propre personne, et de la nécessité où elle avoit été réduite de prendre la fuite, elle le regarda comme un ennemi avec qui elle ne devoit pas avoir de commerce. D'ailleurs, quelque disposition qu'elle eût à consentir elle-

même au mariage qu'il désiroit, comme elle jugea qu'une des raisons que le roi son père pouvoit avoir de rejeter cette alliance, c'étoit que le roi Beder étoit né d'un roi de la terre, elle étoit résolue de se soumettre entièrement à sa volonté sur cet article. Elle ne voulut pas néanmoins témoigner rien de son ressentiment; elle imagina seulement un moyen de se délivrer adroitement des mains du roi Beder; et, en faisant semblant de le voir avec plaisir : « Seigneur, reprit-elle avec toute l'honnêteté possible, vous êtes donc fils de la reine Gulnare, si célèbre par sa beauté singulière? J'en ai bien de la joie, et je suis ravie de voir en vous un prince si digne d'elle. Le roi mon père a grand tort de s'opposer si fortement à nous unir ensemble. Il ne vous aura pas plus tôt vu qu'il n'hésitera pas à nous rendre heureux l'un et l'autre. » En disant ces paroles, elle lui présenta la main pour marque d'amitié.

Le roi Beder crut qu'il étoit au comble de son bonheur; il avança la main, et, en prenant celle de la princesse, il se baissa pour la baiser par respect. La princesse ne lui en donna pas le temps.

*Téméraire*, lui dit-elle en le repoussant et en lui crachant au visage, faute d'eau, *quitte cette forme d'homme, et prends celle d'un oiseau blanc, avec le bec et les pieds rouges.*

Dès qu'elle eut prononcé ces paroles, le roi Beder fut changé en oiseau de cette forme avec

autant de mortification que d'étonnement. « Prenez-le, dit-elle aussitôt à une de ses femmes, et portez-le dans l'île Sèche. » Cette île n'étoit qu'un rocher affreux, où il n'y avoit pas une goutte d'eau.

La femme prit l'oiseau, et, en exécutant l'ordre de la princesse Giauhare, elle eut compassion de la destinée du roi Beder. « Ce seroit dommage, dit-elle en elle-même, qu'un prince si digne de vivre mourût de faim et de soif. La princesse, si bonne et si douce, se repentira peut-être elle-même d'un ordre si cruel, quand elle sera revenue de sa grande colère; il vaut mieux que je le porte dans un lieu où il puisse mourir de sa belle mort. « Elle le porta dans une île bien peuplée et elle le laissa dans une campagne très agréable, plantée de toutes sortes d'arbres fruitiers, et arrosée de plusieurs ruisseaux.

Revenons au roi Saleh. Après qu'il eut cherché lui-même la princesse Giauhare et qu'il l'eut fait chercher par tout le palais sans la trouver, il fit enfermer le roi de Samandal dans son propre palais, sous bonne garde; et, quand il eut donné les ordres nécessaires pour le gouvernement du royaume en son absence, il vint rendre compte à la reine sa mère de l'action qu'il venoit de faire. Il demanda où étoit le roi son neveu en arrivant, et il apprit avec une grande surprise et beaucoup de chagrin qu'il avoit disparu. « On est venu nous apprendre,

lui dit la reine, le grand danger où vous étiez au palais du roi de Samandal, et, pendant que je donnois des ordres pour vous envoyer d'autres secours ou pour vous venger, il a disparu. Il faut qu'il ait été épouvanté d'apprendre que vous étiez en danger, et qu'il n'ait pas cru qu'il fût en sûreté avec nous. »

Cette nouvelle affligea extrêmement le roi Saleh, qui se repentit alors de la trop grande facilité qu'il avoit eue de condescendre au désir du roi Beder sans en parler auparavant à la reine Gulnare. Il envoya après lui de tous les côtés ; mais, quelques diligences qu'il pût faire, on ne lui en apporta aucune nouvelle, et, au lieu de la joie qu'il s'étoit déjà faite d'avoir si fort avancé un mariage qu'il regardoit comme son ouvrage, la douleur qu'il eut de cet incident auquel il ne s'attendoit pas en fut plus mortifiante. En attendant qu'il apprît de ses nouvelles, bonnes ou mauvaises, il laissa son royaume sous l'administration de la reine sa mère, et alla gouverner celui du roi de Samandal, qu'il continua de faire garder avec beaucoup de vigilance, quoique avec tous les égards dus à son caractère.

Le même jour que le roi Saleh étoit parti pour retourner au royaume de Samandal, la reine Gulnare, mère du roi Beder, arriva chez la reine sa mère. Cette princesse ne s'étoit pas étonnée de

n'avoir pas vu revenir le roi son fils le jour de son départ. Elle s'étoit imaginé que l'ardeur de la chasse, comme cela lui étoit arrivé quelquefois, l'avoit emporté plus loin qu'il ne se l'étoit proposé. Mais, quand elle vit qu'il n'étoit pas revenu le lendemain ni le jour d'après, elle en fut dans une alarme dont il étoit aisé de juger par la tendresse qu'elle avoit pour lui. Cette alarme fut beaucoup plus grande quand elle eut appris des officiers qui l'avoient accompagné, et qui avoient été obligés de revenir après l'avoir cherché longtemps, lui et le roi Saleh son oncle, sans les avoir trouvés, qu'il falloit qu'il leur fût arrivé quelque chose de fâcheux, ou qu'ils fussent ensemble en quelque endroit qu'ils ne pouvoient deviner; qu'ils avoient bien trouvé leurs chevaux, mais que pour leurs personnes ils n'en avoient eu aucune nouvelle, quelques diligences qu'ils eussent faites pour en apprendre. Sur ce rapport, elle avoit pris le parti de dissimuler et de cacher son affliction, et elle les avoit chargés de retourner sur leurs pas et de faire encore leurs diligences. Pendant ce temps-là elle avoit pris son parti, et, sans rien dire à personne et après avoir dit à ses femmes qu'elle vouloit être seule, elle s'étoit plongée dans la mer pour s'éclaircir sur le soupçon qu'elle avoit que le roi Saleh pouvoit avoir emmené le roi de Perse avec lui.

Cette grande reine eût été reçue par la reine sa

mère avec grand plaisir si, dès qu'elle l'eut aperçue, elle ne se fût doutée du sujet qui l'avoit amenée. « Ma fille, lui dit-elle, ce n'est pas pour me voir que vous venez ici, je m'en aperçois bien. Vous venez me demander des nouvelles du roi votre fils, et celles que j'ai à vous en donner ne sont capables que d'augmenter votre affliction, aussi bien que la mienne. J'avois eu une grande joie de le voir arriver avec le roi son oncle; mais je n'eus pas plus tôt appris qu'il étoit parti sans vous en avoir parlé que je pris part à la peine que vous en souffririez. » Elle lui fit ensuite le récit du zèle avec lequel le roi Saleh étoit allé faire lui-même la demande de la princesse Giauhare, et de ce qui en étoit arrivé, jusqu'à ce que le roi Beder avoit disparu. « J'ai envoyé du monde après lui, ajouta-t-elle; et le roi mon fils, qui ne fait que de repartir pour aller gouverner le royaume de Samandal, a fait aussi ses diligences de son côté : ç'a été sans succès jusqu'à présent; mais il faut espérer que nous le reverrons lorsque nous ne l'attendrons pas. »

La désolée Gulnare ne se paya pas d'abord de cette espérance; elle regarda le roi son cher fils comme perdu, et elle le pleura amèrement, en mettant toute la faute sur le roi son frère. La reine sa mère lui fit considérer la nécessité qu'il y avoit qu'elle fît des efforts pour ne pas succomber à sa

douleur. « Il est vrai, lui dit-elle, que le roi votre frère ne devoit pas vous parler de ce mariage avec si peu de précaution, ni consentir jamais à amener le roi mon petit-fils sans vous en avertir auparavant. Mais, comme il n'y a pas de certitude que le roi de Perse ait péri absolument, vous ne devez rien négliger pour lui conserver son royaume. Ne perdez donc pas de temps, retournez à votre capitale : votre présence y est nécessaire ; et il ne vous sera pas difficile de tenir toutes choses dans l'état paisible où elles sont, en faisant publier que le roi de Perse a été bien aise de venir nous voir. »

Il ne falloit pas moins qu'une raison aussi forte que celle-là pour obliger la reine Gulnare de s'y rendre. Elle prit congé de la reine sa mère, et elle fut de retour au palais de la capitale de Perse avant qu'on se fût aperçu qu'elle s'en étoit absentée. Elle dépêcha aussitôt des gens pour rappeler les officiers qu'elle avoit renvoyés à la quête du roi son fils, et leur annoncer qu'elle savoit où il étoit, et qu'on le reverroit bientôt. Elle en fit aussi répandre le bruit par toute la ville, et elle gouverna toutes choses de concert avec le premier ministre et le conseil, avec la même tranquillité que si le roi Beder eût été présent.

Pour revenir au roi Beder, que la femme de la princesse Giauhare avoit porté et laissé dans l'île comme nous l'avons dit, ce monarque fut dans un

grand étonnement quand il se vit seul et sous la forme d'un oiseau. Il s'estima d'autant plus malheureux dans cet état qu'il ne savoit où il étoit, ni en quelle partie du monde le royaume de Perse étoit situé. Quand il l'eût su, et qu'il eût assez connu la force de ses ailes pour se hasarder à traverser tant de mers et à s'y rendre, qu'eût-il gagné autre chose que de se trouver dans la même peine et dans la même difficulté où il étoit, d'être connu non pas pour roi de Perse, mais même pour un homme ? Il fut contraint de demeurer où il étoit, de vivre de la même nourriture que les oiseaux de son espèce, et de passer la nuit sur un arbre.

Au bout de quelques jours, un paysan fort adroit à prendre des oiseaux aux filets arriva à l'endroit où il étoit, et eut une grande joie quand il eut aperçu un si bel oiseau, d'une espèce qui lui étoit inconnue, quoiqu'il y eût de longues années qu'il chassoit aux filets. Il employa toute l'adresse dont il étoit capable, et il prit si bien ses mesures qu'il prit l'oiseau. Ravi d'une si bonne capture, qui, selon l'estime qu'il en fit, devoit lui valoir plus que beaucoup d'autres oiseaux ensemble de ceux qu'il prenoit ordinairement, à cause de la rareté, il le mit dans une cage et le porta à la ville. Dès qu'il fut arrivé au marché, un bourgeois l'arrêta, et lui demanda combien il vouloit vendre l'oiseau.

Au lieu de répondre à cette demande, le paysan demanda au bourgeois, à son tour, ce qu'il en prétendoit faire quand il l'auroit acheté. « Bon homme, reprit le bourgeois, que veux-tu que j'en fasse, si je ne le fais rôtir pour le manger ? — Sur ce pied-là, repartit le paysan, vous croiriez l'avoir bien acheté si vous m'en aviez donné la moindre pièce d'argent. Je l'estime bien davantage ; et ce ne seroit pas pour vous, quand vous m'en donneriez une pièce d'or. Je suis bien vieux, mais, depuis que je me connois, je n'en ai pas encore vu un pareil. Je vais en faire un présent au roi : il en connoîtra mieux le prix que vous. »

Au lieu de s'arrêter au marché, le paysan alla au palais, où il s'arrêta devant l'appartement du roi. Le roi étoit près d'une fenêtre d'où il voyoit tout ce qui se passoit dans la place. Comme il eut aperçu le bel oiseau, il envoya un officier des eunuques avec ordre de le lui acheter. L'officier vint au paysan, et lui demanda combien il vouloit le vendre. « Si c'est pour Sa Majesté, reprit le paysan, je la supplie d'agréer que je lui en fasse un présent, et je vous prie de le lui porter. » L'officier porta l'oiseau au roi, et le roi le trouva si particulier qu'il chargea l'officier de porter dix pièces d'or au paysan, qui se retira très content ; après quoi il mit l'oiseau dans une cage magnifique, et lui donna du grain et de l'eau dans des vases précieux.

Le roi, qui étoit prêt de monter à cheval pour aller à la chasse, et qui n'avoit pas eu le temps de bien voir l'oiseau, se le fit apporter dès qu'il fut de retour. L'officier apporta la cage ; et, afin de le mieux considérer, le roi l'ouvrit lui-même et prit l'oiseau sur sa main. En le regardant avec une grande admiration, il demanda à l'officier s'il l'avoit vu manger. « Sire, reprit l'officier, Votre Majesté peut voir que le vase de sa mangeaille est encore plein, et je n'ai pas remarqué qu'il y ait touché. » Le roi dit qu'il falloit lui en donner de plusieurs sortes, afin qu'il choisît celle qui lui conviendroit.

Comme on avoit déjà mis la table, on servit dans le temps que le roi prescrivit cet ordre. Dès qu'on eut posé les plats, l'oiseau battit des ailes, s'échappa de la main du roi, vola sur la table, où il se mit à becqueter sur le pain et sur les viandes, tantôt dans un plat et tantôt dans un autre. Le roi en fut si surpris qu'il envoya l'officier des eunuques avertir la reine de venir voir cette merveille. L'officier raconta la chose à la reine en peu de mots, et la reine vint aussitôt. Mais, dès qu'elle eut vu l'oiseau, elle se couvrit le visage de son voile et voulut se retirer. Le roi, étonné de cette action, d'autant plus qu'il n'y avoit que des eunuques dans la chambre, et des femmes qui l'avoient suivie, lui demanda la raison qu'elle avoit d'en user ainsi.

« Sire, répondit la reine, Votre Majesté n'en sera plus étonnée quand elle aura appris que cet oiseau n'est pas un oiseau comme elle se l'imagine, et que c'est un homme. — Madame, reprit le roi plus étonné qu'auparavant, vous voulez vous railler de moi sans doute; vous ne me persuaderez pas qu'un oiseau soit un homme. — Sire, Dieu me garde de me railler de Votre Majesté. Rien n'est plus vrai que ce que j'ai l'honneur de lui dire, et je l'assure que c'est le roi de Perse, qui se nomme Beder, fils de la célèbre Gulnare, princesse d'un des plus grands royaumes de la mer, neveu de Saleh, roi de ce royaume, et petit-fils de la reine Farasche, mère de Gulnare et de Saleh; et c'est la princesse Giauhare, fille du roi de Samandal, qui l'a ainsi métamorphosé. » Afin que le roi n'en pût pas douter, elle lui raconta comment et pourquoi la princesse Giauhare s'étoit ainsi vengée du mauvais traitement que le roi Saleh avoit fait au roi de Samandal son père.

Le roi eut d'autant moins de peine à ajouter foi à tout ce que la reine lui raconta de cette histoire qu'il savoit qu'elle étoit une magicienne des plus habiles qu'il y eût jamais eu au monde, et que, comme elle n'ignoroit rien de tout ce qui s'y passoit, il étoit d'abord informé par son moyen des mauvais desseins des rois ses voisins contre lui, et les prévenoit. Il eut compassion du roi de Perse,

et il pria la reine avec instance de rompre l'enchantement qui le retenoit sous cette forme.

La reine y consentit avec beaucoup de plaisir. « Sire, dit-elle au roi, que Votre Majesté prenne la peine d'entrer dans son cabinet avec l'oiseau, je lui ferai voir en peu de momens un roi digne de la considération qu'elle a pour lui. » L'oiseau, qui avoit cessé de manger pour être attentif à l'entretien du roi et de la reine, ne donna pas au roi la peine de le prendre; il passa le premier dans le cabinet, et la reine y entra bientôt après avec un vase plein d'eau à la main. Elle prononça sur le vase des paroles inconnues au roi, jusqu'à ce que l'eau commençât à bouillonner; elle en prit aussitôt dans la main, et en la jetant sur l'oiseau :

*Par la vertu des paroles saintes et mystérieuses que je viens de prononcer,* dit-elle, *et au nom du Créateur du ciel et de la terre, qui ressuscite les morts et maintient l'univers dans son état, quitte cette forme d'oiseau, et reprends celle que tu as reçue de ton Créateur.*

La reine avoit à peine achevé ces paroles qu'au lieu de l'oiseau, le roi vit paroître un jeune prince de belle taille dont le bel air et la bonne mine le charmèrent. Le roi Beder se prosterna d'abord, et rendit grâces à Dieu de celle qu'il venoit de lui faire. Il prit la main du roi en se relevant, et la baisa pour lui marquer sa parfaite reconnoissance;

mais le roi l'embrassa avec bien de la joie, et lui témoigna combien il avoit de satisfaction de le voir. Il voulut aussi remercier la reine; mais elle étoit déjà retirée à son appartement. Le roi le fit mettre à table avec lui, et, après le repas, il le pria de lui raconter comment la princesse Giauhare avoit eu l'inhumanité de transformer en oiseau un prince aussi aimable qu'il l'étoit, et le roi de Perse le satisfit d'abord. Quand il eut achevé, le roi, indigné du procédé de la princesse, ne put s'empêcher de la blâmer. « Il étoit louable à la princesse de Samandal, reprit-il, de n'être pas insensible au traitement qu'on avoit fait au roi son père; mais qu'elle ait poussé la vengeance à un si grand excès contre un prince qui ne devoit pas en être accusé, c'est de quoi elle ne se justifiera jamais auprès de personne. Mais laissons ce discours, et dites-moi en quoi je puis vous obliger davantage.

— Sire, repartit le roi Beder, l'obligation que j'ai à Votre Majesté est si grande que je devrois demeurer toute ma vie auprès d'elle pour lui en témoigner ma reconnoissance; mais, puisqu'elle ne met pas de bornes à sa générosité, je la supplie de vouloir bien m'accorder un de ses vaisseaux pour me remener en Perse, où je crains que mon absence, qui n'est déjà que trop longue, n'ait causé du désordre, et même que la reine ma mère, à qui j'ai caché mon départ, ne soit morte de dou-

leur, dans l'incertitude où elle doit avoir été de ma vie ou de ma mort. »

Le roi lui accorda ce qu'il demandoit de la meilleure grâce du monde, et, sans différer, il donna l'ordre pour l'équipement d'un vaisseau le plus fort et le meilleur voilier qu'il eût dans sa flotte nombreuse. Le vaisseau fut bientôt fourni de tous ses agrès, de matelots, de soldats, de provisions et de munitions nécessaires; et, dès que le vent fut favorable, le roi Beder s'y embarqua, après avoir pris congé du roi et l'avoir remercié de tous les bienfaits dont il lui étoit redevable.

Le vaisseau mit à la voile avec le vent en poupe, qui le fit avancer considérablement dans sa route dix jours sans discontinuer; le onzième jour, il devint un peu contraire; il augmenta, et enfin il fut si violent qu'il causa une tempête furieuse. Le vaisseau ne s'écarta pas seulement de sa route, il fut encore si fortement agité que tous ses mâts se rompirent, et que, porté au gré du vent, il donna sur une sèche et s'y brisa.

La plus grande partie de l'équipage fut submergée d'abord; les uns se fièrent à la force de leurs bras pour se sauver à la nage, et les autres se prirent à quelque pièce de bois, ou à une planche. Beder fut des derniers; et, emporté tantôt par les courans et tantôt par les vagues, dans une grande incertitude de sa destinée, il s'aperçut enfin qu'il

étoit près de terre et peu loin d'une ville de grande apparence. Il profita de ce qui lui restoit de force pour y aborder, et il arriva enfin si près du rivage, où la mer étoit tranquille, qu'il toucha le fond. Il abandonna aussitôt la pièce de bois qui lui avoit été d'un si grand secours. Mais, en s'avançant dans l'eau pour gagner la grève, il fut fort surpris de voir accourir de toutes parts des chevaux, des chameaux, des mulets, des ânes, des bœufs, des vaches, des taureaux et d'autres animaux, qui bordèrent le rivage et se mirent en état de l'empêcher d'y mettre le pied. Il eut toutes les peines du monde à vaincre leur obstination et à se faire passage. Quand il en fut venu à bout, il se mit à l'abri de quelques rochers, jusqu'à ce qu'il eût un peu repris haleine et qu'il eût laissé sécher son habit au soleil.

Lorsque ce prince voulut s'avancer pour entrer dans la ville, il eut encore la même difficulté avec les mêmes animaux, comme s'ils eussent voulu le détourner de son dessein et lui faire comprendre qu'il y avoit du danger pour lui.

Le roi Beder entra dans la ville, et il y vit plusieurs rues belles et spacieuses, mais avec un grand étonnement de ce qu'il ne rencontroit personne. Cette grande solitude lui fit considérer que ce n'étoit pas sans sujet que tant d'animaux avoient fait tout ce qui étoit en leur pouvoir pour l'obliger

de s'en éloigner plutôt que d'entrer. En avançant néanmoins, il remarqua plusieurs boutiques ouvertes, qui lui firent connoître que la ville n'étoit pas aussi dépeuplée qu'il se l'étoit imaginé. Il s'approcha d'une de ces boutiques où il y avoit plusieurs sortes de fruits exposés en vente d'une manière fort propre, et salua un vieillard qui y étoit assis.

Le vieillard, qui étoit occupé à quelque chose, leva la tête; et, comme il vit un jeune homme qui marquoit quelque chose de grand, il lui demanda, d'un air qui témoignoit beaucoup de surprise, d'où il venoit, et quelle occasion l'avoit amené. Le roi Beder le satisfit en peu de mots, et le vieillard lui demanda encore s'il n'avoit rencontré personne en son chemin. « Vous êtes le premier que j'aie vu, repartit le roi, et je ne puis comprendre qu'une ville si belle et de tant d'apparence soit déserte comme elle l'est. — Entrez, ne demeurez pas davantage à la porte, répliqua le vieillard; peut-être vous en arriveroit-il quelque mal. Je satisferai votre curiosité à loisir, et je vous dirai la raison pourquoi il est bon que vous preniez cette précaution. »

Le roi Beder ne se le fit pas dire deux fois, il entra et s'assit près du vieillard; mais, comme le vieillard avoit compris par le récit de sa disgrâce que le prince avoit besoin de nourriture, il lui pré-

senta d'abord de quoi reprendre des forces; et, quoique le roi Beder l'eût prié de lui expliquer pourquoi il avoit pris la précaution de le faire entrer, il ne voulut néanmoins lui rien dire qu'il n'eût achevé de manger. C'est qu'il craignoit que les choses fâcheuses qu'il avoit à lui dire ne l'empêchassent de manger tranquillement. En effet, quand il vit qu'il ne mangeoit plus : « Vous devez bien remercier Dieu, lui dit-il, de ce que vous êtes venu jusque chez moi sans aucun accident. — Eh ! pour quel sujet ? reprit le roi Beder effrayé et alarmé. — Il faut que vous sachiez, repartit le vieillard, que cette ville s'appelle la ville des Enchantemens, et qu'elle est gouvernée, non pas par un roi, mais par une reine; et cette reine, qui est la plus belle personne de son sexe dont on ait jamais entendu parler, est aussi magicienne, mais la plus insigne et la plus dangereuse que l'on puisse connoître. Vous en serez convaincu quand vous saurez que tous ces chevaux, ces mulets et ces autres animaux que vous avez vus, sont autant d'hommes comme vous et comme moi, qu'elle a ainsi métamorphosés par son art diabolique. Autant de jeunes gens bien faits comme vous qui entrent dans la ville, elle a des gens apostés qui les arrêtent, et qui, de gré ou de force, les conduisent devant elle. Elle les reçoit avec un accueil des plus obligeans; elle les caresse, elle les régale,

elle les loge magnifiquement, et elle leur donne tant de facilités pour leur persuader qu'elle les aime qu'elle n'a pas de peine à y réussir ; mais elle ne les laisse pas jouir longtemps de leur bonheur prétendu ; il n'y en a pas un qu'elle ne métamorphose en quelque animal ou en quelque oiseau au bout de quarante jours, selon qu'elle le juge à propos. Vous m'avez parlé de tous ces animaux qui se sont présentés pour vous empêcher d'aborder à terre et d'entrer dans la ville ; c'est qu'ils ne pouvoient vous faire comprendre d'une autre manière le danger auquel vous vous exposiez, et qu'ils faisoient ce qui étoit en leur pouvoir pour vous en détourner. »

Ce discours affligea très sensiblement le jeune roi de Perse. « Hélas ! s'écria-t-il, à quelle extrémité suis-je réduit par ma mauvaise destinée ! Je suis à peine délivré d'un enchantement dont j'ai encore horreur que je me vois exposé à quelque autre plus terrible. » Cela lui donna lieu de raconter son histoire au vieillard plus au long, de lui parler de sa naissance, de sa qualité, de sa passion pour la princesse de Samandal, et de la cruauté qu'elle avoit eue de le changer en oiseau au moment qu'il venoit de la voir et de lui faire la déclaration de son amour.

Quand ce prince eut achevé par le bonheur qu'il avoit eu de trouver une reine qui avoit

rompu cet enchantement, et par des témoignages de la peur qu'il avoit de retomber dans un plus grand malheur, le vieillard qui voulut le rassurer: « Quoique ce que je vous ai dit de la reine magicienne et de sa méchanceté, lui dit-il, soit véritable, cela ne doit pas néanmoins vous donner la grande inquiétude où je vois que vous en êtes. Je suis aimé de toute la ville, je ne suis pas même inconnu à la reine, et je puis dire qu'elle a beaucoup de considération pour moi. Ainsi c'est un grand bonheur pour vous que votre bonne fortune vous ait adressé à moi plutôt qu'à un autre. Vous êtes en sûreté dans ma maison, où je vous conseille de demeurer si vous l'agréez ainsi. Pourvu que vous ne vous en écartiez pas, je vous garantis qu'il ne vous arrivera rien qui puisse vous donner sujet de vous plaindre de ma mauvaise foi. De la sorte, il n'est pas besoin que vous vous contraigniez en quoi que ce soit. »

Le roi Beder remercia le vieillard de l'hospitalité qu'il exerçoit envers lui et de la protection qu'il lui donnoit avec tant de bonne volonté. Il s'assit à l'entrée de la boutique; et il n'y parut pas plus tôt que sa jeunesse et sa bonne mine attirèrent les yeux de tous les passans. Plusieurs s'arrêtèrent même, et firent compliment au vieillard sur ce qu'il avoit acquis un esclave si bien fait, comme ils se l'imaginoient; et ils en paroissoient d'autant plus

surpris qu'ils ne pouvoient comprendre qu'un si beau jeune homme eût échappé à la diligence de la reine. « Ne croyez pas que ce soit un esclave, leur disoit le vieillard ; vous savez que je ne suis assez riche, ni de condition pour en avoir de cette conséquence. C'est mon neveu, fils d'un frère que j'avois, qui est mort ; et, comme je n'ai pas d'enfans, je l'ai fait venir pour me tenir compagnie. » Ils se réjouirent avec lui de la satisfaction qu'il devoit avoir de son arrivée ; mais en même temps ils ne purent s'empêcher de lui témoigner la crainte qu'ils avoient que la reine ne le lui enlevât. « Vous la connoissez, lui disoient-ils, et vous ne devez pas ignorer le danger auquel vous vous êtes exposé, après tous les exemples que vous en avez. Quelle douleur seroit la vôtre, si elle lui faisoit le même traitement qu'à tant d'autres que nous savons !

— Je vous suis bien obligé, reprenoit le vieillard, de la bonne amitié que vous me témoignez et de la part que vous prenez à mes intérêts, et je vous en remercie avec toute la reconnoissance qu'il m'est possible. Mais je me garderai bien de penser même que la reine voulût me faire le moindre déplaisir, après toutes les bontés qu'elle ne cesse d'avoir pour moi. Au cas qu'elle en apprenne quelque chose et qu'elle m'en parle, j'espère qu'elle ne songera pas seulement à lui dès que je lui aurai marqué qu'il est mon neveu. »

Le vieillard étoit ravi d'entendre les louanges qu'on donnoit au jeune roi de Perse ; il y prenoit part comme si véritablement il eût été son propre fils, et il conçut pour lui une amitié qui augmenta à mesure que le séjour qu'il fit chez lui lui donna lieu de le mieux connoître. Il y avoit environ un mois qu'ils vivoient ensemble, lorsqu'un jour que le roi Beder étoit assis à l'entrée de la boutique à son ordinaire, la reine Labe, c'est ainsi que s'appeloit la reine magicienne, vint à passer devant la maison du vieillard avec grande pompe. Le roi Beder n'eut pas plus tôt aperçu la tête des gardes qui marchoient devant elle qu'il se leva, rentra dans la boutique, et demanda au vieillard son hôte ce que cela signifioit. « C'est la reine qui va passer, reprit-il ; mais demeurez et ne craignez rien. »

Les gardes de la reine Labe, habillés d'un habit uniforme couleur de pourpre, montés et équipés avantageusement, passèrent en quatre files, le sabre haut, au nombre de mille ; et il n'y eut pas un officier qui ne saluât le vieillard en passant devant sa boutique. Ils furent suivis d'un pareil nombre d'eunuques, habillés de brocart et mieux montés, dont les officiers lui firent le même honneur. Après eux, autant de jeunes demoiselles, presque toutes également belles, richement habillées et ornées de pierreries, venoient à pied d'un pas grave, avec la demi-pique à la main ; et la

reine Labe paroissoit au milieu d'elles sur un cheval tout brillant de diamans, avec une selle d'or et une housse d'un prix inestimable. Les jeunes demoiselles saluèrent aussi le vieillard à mesure qu'elles passoient; et la reine, frappée de la bonne mine du roi Beder, s'arrêta devant la boutique. « Abdallah, lui dit-elle, c'est ainsi qu'il s'appeloit, dites-moi, je vous prie, est-ce à vous cet esclave si bien fait et si charmant? Y a-t-il longtemps que vous avez fait cette acquisition? »

Avant de répondre à la reine, Abdallah se prosterna contre terre, et en se relevant: « Madame, lui dit-il, c'est mon neveu, fils d'un frère que j'avois, qui est mort il n'y a pas longtemps. Comme je n'ai pas d'enfans, je le regarde comme mon fils, et je l'ai fait venir pour ma consolation et pour recueillir après ma mort le peu de bien que je laisserai. »

La reine Labe, qui n'avoit encore vu personne de comparable au roi Beder, et qui venoit de concevoir une forte passion pour lui, songea sur ce discours à faire en sorte que le vieillard le lui abandonnât. « Bon père, reprit-elle, ne voulez-vous pas bien me faire l'amitié de m'en faire un présent? Ne me refusez pas, je vous en prie. Je jure par le feu et par la lumière que je le ferai si grand et si puissant que jamais particulier au monde n'aura fait une si haute fortune. Quand j'aurois le

dessein de faire mal à tout le genre humain, il sera le seul à qui je me garderai bien d'en faire. J'ai confiance que vous m'accorderez ce que je vous demande, plus sur l'amitié que je sais que vous avez pour moi que sur l'estime que je fais et que j'ai toujours faite de votre personne.

— Madame, reprit le bon Abdallah, je suis infiniment obligé à Votre Majesté de toutes les bontés qu'elle a pour moi et de l'honneur qu'elle veut faire à mon neveu. Il n'est pas digne d'approcher d'une si grande reine : je supplie Votre Majesté de trouver bon qu'il s'en dispense.

— Abdallah, répliqua la reine, je m'étois flattée que vous m'aimiez davantage ; et je n'eusse jamais cru que vous dussiez me donner une marque si évidente du peu d'état que vous faites de mes prières. Mais je jure encore une fois par le feu et par la lumière, et même par ce qu'il y a de plus sacré dans ma religion, que je ne passerai pas outre que je n'aie vaincu votre opiniâtreté. Je comprends fort bien ce qui vous fait de la peine ; mais je vous promets que vous n'aurez pas le moindre sujet de vous repentir de m'avoir obligée si sensiblement. »

Le vieillard Abdallah eut une mortification inexprimable, par rapport à lui et par rapport au roi Beder, d'être forcé de céder à la volonté de la reine. « Madame, reprit-il, je ne veux pas que

Votre Majesté ait lieu d'avoir si mauvaise opinion du respect que j'ai pour elle, ni de mon zèle pour contribuer à tout ce qui peut lui faire plaisir. J'ai une confiance entière sur sa parole, et je ne doute pas qu'elle ne me la tienne. Je la supplie seulement de différer à faire un si grand honneur à mon neveu jusqu'au premier jour qu'elle repassera. — Ce sera donc demain », repartit la reine. Et, en disant ces paroles, elle baissa la tête pour lui marquer l'obligation qu'elle lui avoit, et reprit le chemin de son palais.

Quand la reine Labe eut achevé de passer avec toute la pompe qui l'accompagnoit : « Mon fils, dit le bon Abdallah au roi Beder, qu'il s'étoit accoutumé d'appeler ainsi afin de ne le pas faire connoître en parlant de lui en public, je n'ai pu, comme vous l'avez vu vous-même, refuser à la reine ce qu'elle m'a demandé avec la vivacité dont vous avez été témoin, afin de ne lui pas donner lieu d'en venir à quelque violence d'éclat ou secrète, en employant son art magique, et de vous faire, autant par dépit contre vous que contre moi, un traitement plus cruel et plus signalé qu'à tous ceux dont elle a pu disposer jusqu'à présent, comme je vous en ai déjà entretenu. J'ai quelque raison de croire qu'elle en usera bien, comme elle me l'a promis, par la considération toute particulière qu'elle a pour moi. Vous l'avez pu remarquer

vous-même par celle de toute sa cour et par les honneurs qui m'ont été rendus. Elle seroit bien maudite du Ciel si elle me trompoit ; mais elle ne me tromperoit pas impunément, et je saurois bien m'en venger. »

Ces assurances, qui paroissoient fort incertaines, ne firent pas un grand effet sur l'esprit du roi Beder. « Après tout ce que vous m'avez raconté des méchancetés de cette reine, reprit-il, je ne vous dissimule pas combien je redoute de m'approcher d'elle. Je mépriserois peut-être tout ce que vous m'en avez pu dire, et je me laisserois éblouir par l'éclat de la grandeur qui l'environne, si je ne savois déjà par expérience ce que c'est que d'être à la discrétion d'une magicienne. L'état où je me suis trouvé par l'enchantement de la princesse Giauhare, et dont il semble que je n'ai été délivré que pour rentrer presque aussitôt dans un autre, me la fait regarder avec horreur. » Ses larmes l'empêchèrent d'en dire davantage, et firent connoître avec quelle répugnance il se voyoit dans la nécessité fatale d'être livré à la reine Labe.

« Mon fils, repartit le vieillard Abdallah, ne vous affligez pas : j'avoue qu'on ne peut pas faire un grand fondement sur les promesses et même sur les sermens d'une reine si pernicieuse. Je veux bien que vous sachiez que tout son pouvoir ne s'étend pas jusqu'à moi. Elle ne l'ignore pas ; et

c'est pour cela, préférablement à toute chose, qu'elle a tant d'égards pour moi. Je saurai bien l'empêcher de vous faire le moindre mal, quand elle seroit assez perfide pour oser entreprendre de vous en faire. Vous pouvez vous fier à moi; et, pourvu que vous suiviez exactement les avis que je vous donnerai avant que je vous abandonne à elle, je vous suis garant qu'elle n'aura pas plus de puissance sur vous que sur moi. »

La reine magicienne ne manqua pas de passer le lendemain devant la boutique du vieillard Abdallah avec la même pompe que le jour d'auparavant, et le vieillard l'attendoit avec un grand respect. « Bon père, lui dit-elle en s'arrêtant, vous devez juger de l'impatience où je suis d'avoir votre neveu auprès de moi par mon exactitude à venir vous faire souvenir de vous acquitter de votre promesse. Je sais que vous êtes homme de parole, et je ne veux pas croire que vous ayez changé de sentiment. »

Abdallah, qui s'étoit prosterné dès qu'il avoit vu que la reine s'approchoit, se releva quand elle eut cessé de parler; et, comme il ne vouloit pas que personne entendît ce qu'il avoit à lui dire, il s'avança avec respect jusqu'à la tête de son cheval, et en lui parlant bas : « Puissante reine, dit-il, je suis persuadé que Votre Majesté ne prend pas en mauvaise part la difficulté que je fis de lui confier

mon neveu dès hier; elle doit avoir compris elle-même le motif que j'en ai eu. Je veux bien le lui abandonner aujourd'hui ; mais je la supplie d'avoir pour agréable de mettre en oubli tous les secrets de cette science merveilleuse qu'elle possède au souverain degré. Je regarde mon neveu comme mon propre fils ; et Votre Majesté me mettroit au désespoir si elle en usoit avec lui d'une autre manière qu'elle a eu la bonté de me le promettre.

— Je vous le promets encore, repartit la reine, et je vous répète, par le même serment qu'hier, que vous et lui aurez tout sujet de vous louer de moi. Je vois bien que je ne vous suis pas encore assez connue, ajouta-t-elle, vous ne m'avez vue jusqu'à présent que le visage couvert; mais, comme je trouve votre neveu digne de mon amitié, je veux vous faire voir que je ne suis pas indigne de la sienne. » En disant ces paroles, elle laissa voir au roi Beder, qui s'étoit approché avec Abdallah, une beauté incomparable ; mais le roi Beder en fut peu touché. « En effet, ce n'est pas assez d'être belle, dit-il en lui-même, il faut que les actions soient aussi régulières que la beauté est accomplie. »

Dans le temps que le roi Beder faisoit ces réflexions les yeux attachés sur la reine Labe, le vieillard Abdallah se tourna de son côté; et, en le prenant par la main, il le lui présenta. « Le voilà, Madame, lui dit-il; je supplie Votre Majesté en-

core une fois de se souvenir qu'il est mon neveu, et de permettre qu'il vienne me voir quelquefois. » Le reine le lui promit ; et, pour lui marquer sa reconnoissance, elle lui fit donner un sac de mille pièces d'or qu'elle avoit fait apporter. Il s'excusa d'abord de le recevoir ; mais elle voulut absolument qu'il l'acceptât, et il ne put s'en dispenser. Elle avoit fait amener un cheval aussi richement harnaché que le sien pour le roi de Perse. On le lui présenta ; et, pendant qu'il mettoit le pied à l'étrier : « J'oubliois, dit la reine à Abdallah, de vous demander comment s'appelle votre neveu. » Comme il lui répondit qu'il se nommoit Beder : « On s'est mépris, reprit-elle, on devoit plutôt le nommer Schems. »

Dès que le roi Beder fut monté à cheval, il voulut prendre son rang derrière la reine ; mais elle le fit avancer à sa gauche, et voulut qu'il marchât à côté d'elle. Elle regarda Abdallah, et, après avoir fait une inclination, elle reprit sa marche.

Au lieu de remarquer sur le visage du peuple une certaine satisfaction accompagnée de respect à la vue de sa souveraine, le roi Beder s'aperçut au contraire qu'on la regardoit avec mépris, et même que plusieurs faisoient mille imprécations contre elle. « La magicienne, disoient quelques-uns, a trouvé un nouveau sujet d'exercer sa méchanceté. Le Ciel ne délivrera-t-il jamais le monde

de sa tyrannie? — Pauvre étranger, s'écrioient d'autres, tu es bien trompé, si tu crois que ton bonheur durera longtemps : c'est pour rendre ta chute plus assommante qu'on t'élève si haut! » Ces discours lui firent connoître que le vieillard Abdallah lui avoit dépeint la reine Labe telle qu'elle étoit en effet; mais, comme il ne dépendoit plus de lui de se tirer du danger où il étoit, il s'abandonna à la Providence et à ce qu'il plairoit au Ciel de décider de son sort.

La reine magicienne arriva à son palais; et, quand elle eut mis pied à terre, elle se fit donner la main par le roi Beder, et entra avec lui, accompagnée de ses femmes et des officiers de ses eunuques. Elle lui fit voir elle-même tous les appartemens, où il n'y avoit qu'or massif, pierreries, et que meubles d'une magnificence singulière. Quand elle l'eut mené dans son cabinet, elle s'avança avec lui sur un balcon, d'où elle lui fit remarquer un jardin d'une beauté enchantée. Le roi Beder louoit tout ce qu'il voyoit avec beaucoup d'esprit, d'une manière néanmoins qu'elle ne pouvoit se douter qu'il fût autre chose que le neveu du vieillard Abdallah. Ils s'entretinrent de plusieurs choses indifférentes, jusqu'à ce qu'on vînt avertir la reine que l'on avoit servi.

La reine et le roi Beder se levèrent, et allèrent se mettre à table. La table étoit d'or massif, et les

plats de même matière. Ils mangèrent, et ils ne burent presque pas jusqu'au dessert ; mais alors la reine se fit emplir sa coupe d'or d'excellent vin ; et, après qu'elle eut bu à la santé du roi Beder, elle la fit remplir sans la quitter, et la lui présenta. Le roi Beder la reçut avec beaucoup de respect, et, par une inclination de tête fort bas, il lui marqua qu'il buvoit réciproquement à sa santé.

Dans le même temps dix femmes de la reine Labe entrèrent avec des instrumens, dont elles firent un agréable concert avec leurs voix, pendant qu'ils continuèrent de boire bien avant dans la nuit. A force de boire, enfin ils s'échauffèrent si fort l'un et l'autre qu'insensiblement le roi Beder oublia que la reine étoit magicienne, et qu'il ne la regarda plus que comme la plus belle reine qu'il y eût au monde. Dès que la reine se fut aperçue qu'elle l'avoit amené au point qu'elle souhaitoit, elle fit signe aux eunuques et à ses femmes de se retirer. Ils obéirent, et le roi Beder et elle couchèrent ensemble.

Le lendemain, la reine et le roi Beder allèrent au bain dès qu'ils furent levés ; et, au sortir du bain, les femmes qui y avoient servi le roi lui présentèrent du linge blanc et un habit des plus magnifiques. La reine, qui avoit pris aussi un autre habit plus magnifique que celui du jour d'auparavant, vint le prendre, et ils allèrent ensemble à son

appartement. On leur servit un bon repas; après quoi ils passèrent la journée agréablement à la promenade dans le jardin et à plusieurs sortes de divertissemens.

La reine Labe traita et régala le roi Beder de cette manière pendant quarante jours, comme elle avoit coutume d'en user envers tous ses amans. La nuit du quarantième qu'ils étoient couchés, comme elle croyoit que le roi Beder dormoit, elle se leva sans faire de bruit; mais le roi Beder, qui étoit éveillé et qui s'aperçut qu'elle avoit quelque dessein, fit semblant de dormir et fut attentif à ses actions. Lorsqu'elle fut levée, elle ouvrit une cassette, d'où elle tira une boîte pleine d'une certaine poudre jaune. Elle prit de cette poudre, et en fit une traînée au travers de la chambre. Aussitôt cette traînée se changea en un ruisseau d'une eau très claire, au grand étonnement du roi Beder. Il en trembla de frayeur, et il se contraignit davantage à faire semblant qu'il dormoit, pour ne pas donner à connoître à la magicienne qu'il fût éveillé.

La reine Labe puisa de l'eau du ruisseau dans un vase, et en versa dans un bassin où il y avoit de la farine, dont elle fit une pâte qu'elle pétrit fort longtemps; elle y mit enfin de certaines drogues qu'elle prit en différentes boîtes, et elle en fit un gâteau qu'elle mit dans une tourtière couverte. Comme avant toute chose elle avoit allumé

un grand feu, elle tira de la braise, mit la tourtière dessus, et, pendant que le gâteau cuisoit, elle remit les vases et les boîtes dont elle s'étoit servie en leur lieu, et, à de certaines paroles qu'elle prononça, le ruisseau qui couloit au milieu de la chambre disparut. Quand le gâteau fut cuit, elle l'ôta de dessus la braise et le porta dans un cabinet; après quoi elle revint coucher avec le roi Beder, qui sut si bien dissimuler qu'elle n'eut pas le moindre soupçon qu'il eût rien vu de tout ce qu'elle venoit de faire.

Le roi Beder, à qui les plaisirs et les divertissemens avoient fait oublier le bon vieillard Abdallah, son hôte, depuis qu'il l'avoit quitté, se souvint de lui, et crut qu'il avoit besoin de son conseil, après ce qu'il avoit vu faire à la reine Labe pendant la nuit. Dès qu'il fut levé, il témoigna à la reine le désir qu'il avoit de l'aller voir, et la supplia de vouloir bien le lui permettre. « Hé quoi! mon cher Beder, reprit la reine, vous ennuyez-vous déjà, je ne dis pas de demeurer dans un palais si superbe, et où vous devez trouver tant d'agrémens, mais de la compagnie d'une reine qui vous aime si passionnément, et qui vous en donne tant de marques?

— Grande reine, reprit le roi Beder, comment pourrois-je m'ennuyer de tant de grâces et de tant de faveurs dont Votre Majesté a la bonté de me

combler? Bien loin de cela, Madame, je demande cette permission plutôt pour rendre compte à mon oncle des obligations infinies que j'ai à Votre Majesté que pour lui faire connoître que je ne l'oublie pas. Je ne désavoue pas néanmoins que c'est en partie pour cette raison : comme je sais qu'il m'aime avec tendresse, et qu'il y a quarante jours qu'il ne m'a vu, je ne veux pas lui donner lieu de penser que je n'y corresponds pas, en demeurant plus longtemps sans le voir. — Allez, repartit la reine, je le veux bien; mais vous ne serez pas longtemps à revenir, si vous vous souvenez que je ne puis vivre sans vous. » Elle lui fit donner un cheval richement harnaché, et il partit.

Le vieillard Abdallah fut ravi de revoir le roi Beder : sans avoir égard à sa qualité, il l'embrassa tendrement, et le roi Beder l'embrassa de même, afin que personne ne doutât qu'il ne fût son neveu. Quand ils se furent assis : « Hé bien, demanda Abdallah au roi, comment vous êtes-vous trouvé, et comment vous trouvez-vous encore avec cette infidèle, cette magicienne?

— Jusqu'à présent, reprit le roi Beder, je puis dire qu'elle a eu pour moi toutes sortes d'égards imaginables, et qu'elle a eu toute la considération et tout l'empressement possible pour mieux me persuader qu'elle m'aime parfaitement. Mais j'ai remarqué une chose cette nuit qui me donne un

juste sujet de soupçonner que tout ce qu'elle en a fait n'est que dissimulation. Dans le temps qu'elle croyoit que je dormois profondément, quoique je fusse éveillé, je m'aperçus qu'elle s'éloigna de moi avec beaucoup de précaution, et qu'elle se leva. Cette précaution fit qu'au lieu de me rendormir, je m'attachai à l'observer, en feignant cependant que je dormois toujours. » En continuant son discours, il lui raconta comment et avec quelles circonstances il lui avoit vu faire le gâteau ; et en achevant : « Jusqu'alors, ajouta-t-il, j'avoue que je vous avois presque oublié, avec tous les avis que vous m'aviez donnés de ses méchancetés ; mais cette action me fait craindre qu'elle ne tienne ni les paroles qu'elle vous a données, ni ses sermens si solennels. J'ai songé à vous aussitôt ; et je m'estime heureux de ce qu'elle m'a permis de vous venir voir avec plus de facilité que je ne m'y étois attendu.

— Vous ne vous êtes pas trompé, repartit le vieillard Abdallah avec un souris qui marquoit qu'il n'avoit pas cru lui-même qu'elle dût en user autrement ; rien n'est capable d'obliger la perfide de se corriger. Mais ne craignez rien, je sais le moyen de faire en sorte que le mal qu'elle veut vous faire retombe sur elle. Vous êtes entré dans le soupçon fort à propos, et vous ne pouviez mieux faire que de recourir à moi. Comme elle ne garde pas ses amans

plus de quarante jours, et qu'au lieu de les renvoyer honnêtement elle en fait autant d'animaux dont elle remplit ses forêts, ses parcs et la campagne, je pris dès hier les mesures pour empêcher qu'elle ne vous fasse le même traitement. Il y a trop longtemps que la terre porte ce monstre : il faut qu'elle soit traitée elle-même comme elle le mérite. »

En achevant ces paroles, Abdallah mit deux gâteaux entre les mains du roi Beder, et lui dit de les garder pour en faire l'usage qu'il alloit entendre. « Vous m'avez dit, continua-t-il, que la magicienne a fait un gâteau cette nuit : c'est pour vous en faire manger, n'en doutez pas; mais gardez-vous bien d'en goûter. Ne laissez pas cependant d'en prendre quand elle vous en présentera, et, au lieu de le mettre à la bouche, faites en sorte de manger, à la place, d'un des deux que je viens de vous donner, sans qu'elle s'en aperçoive. Dès qu'elle aura cru que vous aurez avalé du sien, elle ne manquera pas d'entreprendre de vous métamorphoser en quelque animal. Elle n'y réussira pas, et elle tournera la chose en plaisanterie, comme si elle n'eût voulu le faire que pour rire et vous faire un peu de peur, pendant qu'elle en aura un dépit mortel dans l'âme, et qu'elle s'imaginera d'avoir manqué en quelque chose dans la composition de son gâteau. Pour ce qui est de l'autre gâteau, vous

lui en ferez présent, et vous la presserez d'en manger. Elle en mangera, quand ce ne seroit que pour vous faire voir qu'elle ne se méfie pas de vous, après le sujet qu'elle vous aura donné de vous méfier d'elle. Quand elle en aura mangé, prenez un peu d'eau dans le creux de la main, et, en la lui jetant au visage, dites-lui : *Quitte cette forme, et prends celle* (de tel ou tel animal qu'il vous plaira), et venez avec l'animal ; je vous dirai ce qu'il faudra que vous fassiez. »

Le roi Beder marqua au vieillard Abdallah, en des termes les plus expressifs, combien il lui étoit obligé de l'intérêt qu'il prenoit à empêcher qu'une magicienne si dangereuse n'eût le pouvoir d'exercer sa méchanceté contre lui ; et, après qu'il se fut encore entretenu quelque temps avec lui, il le quitta et retourna au palais. En arrivant, il apprit que la magicienne l'attendoit dans le jardin avec grande impatience. Il alla la chercher, et la reine Labe ne l'eut pas plus tôt aperçu qu'elle vint à lui avec grand empressement. « Cher Beder, lui dit-elle, on a grande raison de dire que rien ne fait mieux connoître la force et l'excès de l'amour que l'éloignement de l'objet que l'on aime. Je n'ai pas eu de repos depuis que je vous ai perdu de vue, et il me semble qu'il y a des années que je ne vous ai vu. Pour peu que vous eussiez différé, je me préparois à vous aller chercher moi-même.

— Madame, reprit le roi Beder, je puis assurer Votre Majesté que je n'ai pas eu moins d'impatience de me rendre auprès d'elle ; mais je n'ai pu refuser quelques momens d'entretien à un oncle qui m'aime et qui ne m'avoit vu depuis si longtemps. Il vouloit me retenir; mais je me suis arraché à sa tendresse pour venir où l'amour m'appeloit ; et, de la collation qu'il m'avoit préparée, je me suis contenté d'un gâteau que je vous ai apporté. » Le roi Beder, qui avoit enveloppé l'un des deux gâteaux dans un mouchoir fort propre, le développa, et, en le lui présentant : « Le voilà, Madame, ajouta-t-il ; je vous supplie de l'agréer.

— Je l'accepte de bon cœur, repartit la reine en le prenant, et j'en mangerai avec plaisir pour l'amour de vous et de votre oncle mon bon ami ; mais auparavant je veux que pour l'amour de moi vous mangiez de celui-ci, que j'ai fait pendant votre absence. — Belle reine, lui dit le roi Beder en le recevant avec respect, des mains comme celles de Votre Majesté ne peuvent rien faire que d'excellent; et elle me fait une faveur dont je ne puis assez lui témoigner ma reconnoissance. »

Le roi Beder substitua adroitement à la place du gâteau de la reine l'autre que le vieillard Abdallah lui avoit donné, et il en rompit un morceau qu'il porta à sa bouche. « Ah ! reine, s'écria-t-il en le mangeant, je n'ai jamais rien goûté de plus

exquis ! » Comme ils étoient près d'un jet d'eau, la magicienne, qui vit qu'il avoit avalé le morceau et qu'il en alloit manger un autre, puisa de l'eau du bassin dans le creux de sa main, et, en la lui jetant au visage :

*Malheureux,* lui dit-elle, *quitte cette figure d'homme, et prends celle d'un vilain cheval borgne et boiteux.*

Ces paroles ne firent pas d'effet, et la magicienne fut extrêmement étonnée de voir le roi Beder dans le même état, et donner seulement une marque de grande frayeur. La rougeur lui en monta au visage ; et, comme elle vit qu'elle avoit manqué son coup : « Cher Beder, lui dit-elle, ce n'est rien, remettez-vous, je n'ai pas voulu vous faire de mal, je l'ai fait seulement pour voir ce que vous en diriez. Vous pouvez juger que je serois la plus misérable et la plus exécrable de toutes les femmes si je commettois une action si noire, je ne dis pas seulement après les sermens que j'ai faits, mais même après les marques d'amour que je vous ai données.

— Puissante reine, repartit le roi Beder, quelque persuadé que je sois que Votre Majesté ne l'a fait que pour se divertir, je n'ai pu néanmoins me garantir de la surprise. Quel moyen aussi de s'empêcher de n'avoir pas au moins quelque émotion à des paroles capables de faire un changement si étrange ? Mais, Madame, laissons là ce discours,

et, puisque j'ai mangé de votre gâteau, faites-moi la grâce de goûter du mien. »

La reine Labe, qui ne pouvoit mieux se justifier qu'en donnant cette marque de confiance au roi de Perse, rompit un morceau de gâteau et le mangea. Dès qu'elle l'eut avalé, elle parut toute troublée et elle demeura comme immobile. Le roi Beder ne perdit pas de temps; il prit de l'eau du même bassin, et, en la lui jetant au visage :

*Abominable magicienne,* s'écria-t-il, *sors de cette figure, et change-toi en cavale.*

Au même moment la reine Labe fut changée en une très belle cavale; et sa confusion fut si grande de se voir ainsi métamorphosée qu'elle répandit des larmes en abondance. Elle baissa la tête jusqu'aux pieds du roi Beder, comme pour le toucher de compassion. Mais, quand il eût voulu se laisser fléchir, il n'étoit pas en son pouvoir de réparer le mal qu'il lui avoit fait. Il mena la cavale à l'écurie du palais, où il la mit entre les mains d'un palefrenier pour la faire seller et brider; mais, de toutes les brides que le palefrenier présenta à la cavale, pas une ne se trouva propre. Il fit seller et brider deux chevaux, un pour lui et l'autre pour le palefrenier, et il se fit suivre par le palefrenier jusque chez le vieillard Abdallah avec la cavale en main.

Abdallah, qui aperçut de loin le roi Beder et la

cavale, ne douta pas que le roi Beder n'eût fait ce qu'il lui avoit recommandé. « Maudite magicienne, dit-il aussitôt en lui-même avec joie, le Ciel enfin t'a châtiée comme tu le méritois. » Le roi Beder mit pied à terre en arrivant, et entra dans la boutique d'Abdallah, qu'il embrassa en le remerciant de tous les services qu'il lui avoit rendus. Il lui raconta de quelle manière le tout s'étoit passé, et lui marqua qu'il n'avoit pas trouvé de bride propre pour la cavale. Abdallah, qui en avoit une à tout cheval, en brida la cavale lui-même; et, dès que le roi Beder eut renvoyé le palefrenier avec les deux chevaux: « Sire, lui dit-il, vous n'avez pas besoin de vous arrêter davantage en cette ville, montez la cavale, et retournez en votre royaume. La seule chose que j'ai à vous recommander, c'est, au cas que vous veniez à vous défaire de la cavale, de vous bien garder de la livrer avec la bride. » Le roi Beder lui promit qu'il s'en souviendroit, et, après qu'il lui eut dit adieu, il partit.

Le jeune roi de Perse ne fut pas plus tôt hors de la ville qu'il ne se sentit pas de joie d'être délivré d'un si grand danger, et d'avoir à sa disposition la magicienne, qu'il avoit eu un si grand sujet de redouter. Trois jours après son départ il arriva à une grande ville. Comme il étoit dans le faubourg, il fut rencontré par un vieillard de quelque considération qui alloit à pied à une maison de

plaisance qu'il avoit. « Seigneur, lui dit le vieillard en s'arrêtant, oserois-je vous demander de quel côté vous venez? » Il s'arrêta aussitôt pour le satisfaire; et, comme le vieillard lui faisoit plusieurs questions, une vieille survint qui s'arrêta pareillement, et se mit à pleurer en regardant la cavale avec de grands soupirs.

Le roi Beder et le vieillard interrompirent leur entretien pour regarder la vieille, et le roi Beder lui demanda quel sujet elle avoit de pleurer. « Seigneur, reprit-elle, c'est que votre cavale ressemble si parfaitement à une que mon fils avoit, et que je regrette encore pour l'amour de lui, que je croirois que c'est la même si elle n'étoit morte. Vendez-la-moi, je vous en supplie, je vous la payerai ce qu'elle vaut, et, avec cela, je vous en aurai une très grande obligation.

— Bonne mère, repartit le roi Beder, je suis fâché de ne pouvoir vous accorder ce que vous demandez; ma cavale n'est pas à vendre. — Ah! Seigneur! insista la vieille, ne me refusez pas, je vous en conjure au nom de Dieu! Nous mourrions de déplaisir, mon fils et moi, si vous ne nous accordiez pas cette grâce. — Bonne mère, répliqua le roi Beder, je vous l'accorderois très volontiers si je m'étois déterminé à me défaire d'une si bonne cavale; mais, quand cela seroit, je ne crois pas que vous en voulussiez donner mille pièces d'or:

car en ce cas-là je ne l'estimerois pas moins. — Pourquoi ne les donnerois-je pas? repartit la vieille. Vous n'avez qu'à donner votre consentement à la vente, je vais vous les compter. »

Le roi Beder, qui voyoit que la vieille étoit habillée assez pauvrement, ne put s'imaginer qu'elle fût en état de trouver une si grosse somme. Pour éprouver si elle tiendroit le marché : « Donnez-moi l'argent, lui dit-il, la cavale est à vous. » Aussitôt la vieille détacha une bourse qu'elle avoit autour de sa ceinture, et, en la lui présentant : « Prenez la peine de descendre, lui dit-elle, que nous comptions si la somme y est ; au cas qu'elle n'y soit pas, j'aurai bientôt trouvé le reste, ma maison n'est pas loin. »

L'étonnement du roi Beder fut extrême quand il vit la bourse. « Bonne mère, reprit-il, ne voyez-vous pas que ce que je vous en ai dit n'est que pour rire ? je vous répète que ma cavale n'est pas à vendre. »

Le vieillard, qui avoit été témoin de tout cet entretien, prit alors la parole. « Mon fils, dit-il au roi Beder, il faut que vous sachiez une chose que je vois bien que vous ignorez, c'est qu'il n'est pas permis en cette ville de mentir en aucune manière sous peine de mort. Ainsi vous ne pouvez vous dispenser de prendre l'argent de cette bonne femme, et de lui livrer votre cavale, puis-

qu'elle vous en donne la somme que vous avez demandée. Vous ferez mieux de faire la chose sans bruit que de vous exposer au malheur qui pourroit vous en arriver. »

Le roi Beder, bien affligé de s'être engagé dans cette méchante affaire avec tant d'inconsidération, mit pied à terre avec un grand regret. La vieille fut prompte à se saisir de la bride et à débrider la cavale, et encore plus à prendre dans la main de l'eau d'un ruisseau qui couloit au milieu de la rue, et de la jeter sur la cavale, avec ces paroles :

*Ma fille, quittez cette forme étrangère, et reprenez la vôtre.*

Le changement se fit en un moment ; et le roi Beder, qui s'évanouit dès qu'il vit paroître la reine Labe devant lui, fût tombé par terre, si le vieillard ne l'eût retenu.

La vieille, qui étoit mère de la reine Labe, et qui l'avoit instruite de tous les secrets de la magie, n'eut pas plus tôt embrassé sa fille, pour lui témoigner sa joie, qu'en un instant elle fit paroître par un sifflement un génie hideux, d'une figure et d'une grandeur gigantesques. Le génie prit aussitôt le roi Beder sur une épaule, embrassa la vieille et la reine magicienne de l'autre, et les transporta en peu de momens au palais de la reine Labe, dans la ville des Enchantemens.

La reine magicienne, en furie, fit de grands re-

proches au roi Beder, dès qu'elle fut de retour dans son palais. « Ingrat, lui dit-elle, c'est donc ainsi que ton indigne oncle et toi vous m'avez donné des marques de reconnoissance, après tout ce que j'ai fait pour vous : je vous en ferai sentir à l'un et à l'autre ce que vous méritez. » Elle ne lui en dit pas davantage ; mais elle prit de l'eau, et, en la lui jetant au visage :

*Sors de cette figure*, dit-elle, *et prends celle d'un vilain hibou.*

Ces paroles furent suivies de l'effet, et aussitôt elle commanda à une de ses femmes d'enfermer le hibou dans une cage et de ne lui donner ni à boire ni à manger.

La femme emporta la cage, et, sans avoir égard à l'ordre de la reine Labe, elle y mit de la mangeaille et de l'eau ; et cependant, comme elle étoit amie du vieillard Abdallah, elle envoya l'avertir secrètement de quelle manière la reine venoit de traiter son neveu, et de son dessein de les faire périr l'un et l'autre, afin qu'il donnât ordre à l'en empêcher, et qu'il songeât à sa propre conservation.

Abdallah vit bien qu'il n'y avoit pas de ménagemens à prendre avec la reine Labe. Il ne fit que siffler d'une certaine manière, et aussitôt un grand génie à quatre ailes se fit voir devant lui, et lui demanda pour quel sujet il l'avoit appelé.

« L'Éclair, lui dit-il (c'est ainsi que s'appeloit ce

génie), il s'agit de conserver la vie du roi Beder, fils de la reine Gulnare. Va au palais de la magicienne, et transporte incessamment à la capitale de Perse la femme pleine de compassion à qui elle a donné la cage en garde, afin qu'elle informe la reine Gulnare du danger où est le roi son fils et du besoin qu'il a de son secours; prends garde de ne la pas épouvanter en te présentant devant elle, et dis-lui bien de ma part ce qu'elle doit faire. »

L'Éclair disparut, et passa en un instant au palais de la magicienne. Il instruisit la femme, il l'enleva dans l'air, et la transporta à la capitale de Perse, où il la posa sur le toit en terrasse qui répondoit à l'appartement de la reine Gulnare. La femme descendit par l'escalier qui y conduisoit, et elle trouva la reine Gulnare et la reine Farasche, sa mère, qui s'entretenoient du triste sujet de leur affliction commune. Elle leur fit une profonde révérence, et, par le récit qu'elle leur fit, elles connurent le besoin que le roi Beder avoit d'être secouru promptement.

A cette nouvelle, la reine Gulnare fut dans un transport de joie qu'elle marqua en se levant de sa place et en embrassant l'obligeante femme, pour lui témoigner combien elle lui étoit obligée du service qu'elle venoit de lui rendre. Elle sortit aussitôt, et commanda qu'on fît jouer les trom-

pettes, les timbales et les tambours du palais, pour annoncer à toute la ville que le roi de Perse arriveroit bientôt. Elle revint, et elle trouva le roi Saleh, son frère, que la reine Farasche avoit déjà fait venir par une certaine fumigation. « Mon frère, lui dit-elle, le roi votre neveu, mon cher fils, est dans la ville des Enchantemens, sous la puissance de la reine Labe. C'est à vous, c'est à moi, d'aller le délivrer; il n'y a pas de temps à perdre. »

Le roi Saleh assembla une puissante armée des troupes de ses États marins, qui s'éleva bientôt de la mer. Il appela même à son secours les génies ses alliés, qui parurent avec une autre armée plus nombreuse que la sienne. Quand les deux armées furent jointes, il se mit à leur tête avec la reine Farasche, la reine Gulnare et les princesses, qui voulurent avoir part dans l'action. Ils s'élevèrent dans l'air, et ils fondirent bientôt sur le palais et sur la ville des Enchantemens, où la reine magicienne, sa mère et tous les adorateurs du Feu furent détruits en un clin d'œil.

La reine Gulnare s'étoit fait suivre par la femme de la reine Labe qui étoit venue lui annoncer la nouvelle de l'enchantement et de l'emprisonnement du roi son fils; et elle lui avoit recommandé de n'avoir pas d'autre soin dans la mêlée que d'aller prendre la cage et de la lui apporter. Cet ordre

fut exécuté comme elle l'avoit souhaité. Elle ouvrit la cage elle-même, elle tira le hibou dehors; et, en jetant sur lui de l'eau qu'elle s'étoit fait apporter : *Mon cher fils,* dit-elle, *quittez cette figure étrangère, et prenez celle d'homme, qui est la vôtre.*

Dans le moment la reine Gulnare ne vit plus le vilain hibou : elle vit le roi Beder son fils; elle l'embrassa aussitôt avec un excès de joie, qu'elle n'étoit pas en état de dire par ses paroles; dans le transport où elle étoit, ses larmes y suppléèrent d'une manière qui l'exprimoit avec beaucoup de force. Elle ne pouvoit se résoudre à le quitter, et il fallut que la reine Farasche le lui arrachât d'entre les bras pour l'embrasser à son tour. Après elle, il fut embrassé de même par le roi son oncle et par les princesses ses parentes.

Le premier soin de la reine Gulnare fut de faire chercher le vieillard Abdallah, à qui elle étoit obligée du recouvrement du roi de Perse. Dès qu'on le lui eut amené : « L'obligation que je vous ai, lui dit-elle, est si grande qu'il n'y a rien que je ne sois prête de faire pour vous en marquer ma reconnoissance; faites connoître vous-même en quoi je le puis : vous serez satisfait. — Grande reine, reprit-il, si la dame que je vous ai envoyée veut bien consentir à la foi de mariage que je lui offre, et que le roi de Perse veuille bien me souffrir à sa cour, je consacre de bon cœur le reste de mes

jours à son service. » La reine Gulnare se tourna aussitôt du côté de la dame, qui étoit présente, et, comme la dame fit connoître par une honnête pudeur qu'elle n'avoit pas de répugnance pour ce mariage, elle leur fit prendre la main l'un à l'autre, et le roi de Perse et elle prirent le soin de leur fortune.

Ce mariage donna lieu au roi de Perse de prendre la parole en l'adressant à la reine sa mère. « Madame, dit-il en souriant, je suis ravi du mariage que vous venez de faire; il en reste un auquel vous devriez bien songer. » La reine Gulnare ne comprit pas d'abord de quel mariage il entendoit parler; elle y pensa un moment, et, dès qu'elle l'eut compris : « C'est du vôtre dont vous voulez parler, reprit-elle; j'y consens très volontiers. » Elle regarda aussitôt les sujets marins du roi son frère et les génies qui étoient présents. « Partez, dit-elle, et parcourez tous les palais de la mer et de la terre, et venez nous donner avis de la princesse la plus belle et la plus digne du roi mon fils que vous aurez remarquée.

— Madame, repartit le roi Beder, il est inutile de prendre toute cette peine. Vous n'ignorez pas sans doute que j'ai donné mon cœur à la princesse de Samandal sur le simple récit de sa beauté : je l'ai vue, et je ne me suis pas repenti du présent que je lui ai fait. En effet, il ne peut pas y avoir,

ni sur la terre ni sous les ondes, une princesse qu'on puisse lui comparer. Il est vrai que, sur la déclaration que je lui ai faite, elle m'a traité d'une manière qui eût pu éteindre la flamme de tout autre amant moins embrasé que moi de son amour; mais elle est excusable, et elle ne pouvoit me traiter moins rigoureusement après l'emprisonnement du roi son père, dont je ne laissois pas d'être la cause, quoique innocent. Peut-être que le roi de Samandal aura changé de sentiment, et qu'elle n'aura plus de répugnance à m'aimer et à me donner sa foi dès qu'il y aura consenti.

— Mon fils, répliqua la reine Gulnare, s'il n'y a que la princesse Giauhare au monde capable de vous rendre heureux, ce n'est pas mon intention de m'opposer à votre union, s'il est possible qu'elle se fasse. Le roi votre oncle n'a qu'à faire venir le roi de Samandal, et nous aurons bientôt appris s'il est toujours aussi peu traitable qu'il l'a été. »

Quelque étroitement que le roi de Samandal eût été gardé jusqu'alors, depuis sa captivité, par les ordres du roi Saleh, il avoit toujours été traité néanmoins avec beaucoup d'égards, et il s'étoit apprivoisé avec les officiers qui le gardoient. Le roi Saleh se fit apporter un réchaud avec du feu, et il y jeta une certaine composition en prononçant des paroles mystérieuses. Dès que la fumée commença à s'élever, le palais s'ébranla, et l'on vit

bientôt paroître le roi de Samandal avec les officiers du roi Saleh qui l'accompagnoient. Le roi de Perse se jeta aussitôt à ses pieds, et, en demeurant le genou en terre : « Sire, dit-il, ce n'est plus le roi Saleh qui demande à Votre Majesté l'honneur de son alliance pour le roi de Perse ; c'est le roi de Perse lui-même qui la supplie de lui faire cette grâce. Je ne puis me persuader qu'elle veuille être la cause de la mort d'un roi qui ne peut plus vivre s'il ne vit avec l'aimable princesse Giauhare. »

Le roi de Samandal ne souffrit pas plus longtemps que le roi de Perse demeurât à ses pieds. Il l'embrassa, et, en l'obligeant de se relever : « Sire, reprit-il, je serois bien fâché d'avoir contribué en rien à la mort d'un monarque si digne de vivre. S'il est vrai qu'une vie si précieuse ne puisse se conserver sans la possession de ma fille, vivez, Sire, elle est à vous. Elle a toujours été très soumise à ma volonté ; je ne crois pas qu'elle s'y oppose. » En achevant ces paroles, il chargea un de ses officiers, que le roi Saleh avoit bien voulu qu'il eût auprès de lui, d'aller chercher la princesse Giauhare, et de l'amener incessamment.

La princesse Giauhare étoit toujours restée où le roi de Perse l'avoit rencontrée. L'officier l'y trouva, et on le vit bientôt de retour avec elle et avec ses femmes. Le roi de Samandal embrassa la princesse. « Ma fille, lui dit-il, je vous ai donné

un époux : c'est le roi de Perse que voilà, le monarque le plus accompli qu'il y ait aujourd'hui dans tout l'univers. La préférence qu'il vous a donnée par-dessus toutes les autres princesses nous oblige, vous et moi, de lui en marquer notre reconnoissance.

— Sire, reprit la princesse Giauhare, Votre Majesté sait bien que je n'ai jamais manqué à la déférence que je devois à tout ce qu'elle a exigé de mon obéissance. Je suis encore prête d'obéir; et j'espère que le roi de Perse voudra bien oublier le mauvais traitement que je lui ai fait : je le crois assez équitable pour ne l'imputer qu'à la nécessité de mon devoir. »

Les noces furent célébrées dans le palais de la ville des Enchantemens, avec une solennité d'autant plus grande que tous les amans de la reine magicienne, qui avoient repris leur première forme au moment qu'elle avoit cessé de vivre, et qui en étoient venus faire leurs remercîmens au roi de Perse, à la reine Gulnare et au roi Saleh, y assistèrent. Ils étoient tous fils de rois, ou princes, ou d'une qualité très distinguée.

Le roi Saleh enfin conduisit le roi de Samandal dans son royaume, et le remit en possession de ses États. Le roi de Perse, au comble de ses désirs, partit et retourna à la capitale de Perse avec la reine Giauhare, la reine Gulnare, la reine Farasche

et les princesses ; et la reine Farasche et les princesses y demeurèrent jusqu'à ce que le roi Saleh vînt les prendre et les ramenât en son royaume sous les flots de la mer.





# NOTES

## DU TOME SIXIÈME

Page 1. En tête du tome VII de l'édition originale, qui commence l'*Histoire de Noureddin et de la belle Persienne,* figure un Avertissement dans lequel il est dit que les lecteurs ayant été fatigués des interruptions que Dinarzade apportait au récit, on a renoncé à la division par nuits, et que désormais Scheherazade parlera sans être interrompue.

*Persienne* est le même mot que *Persane.*

71, 6. *Isaac* était un joueur de luth renommé à Bagdad.

109, 13. *Gulnare* signifie rose ou fleur de grenadier.

— 16. *Saleh* veut dire bon.

127, 24. *Beder* signifie pleine lune.

141, 12. *Giauhare* veut dire pierre précieuse.

185, 15. *Schems* veut dire soleil. On vient de voir que *Beder* signifie pleine lune.





# TABLE

## DU TOME SIXIÈME










a39003 002016094b

